OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51049/fragment/page=0005

OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME CINQUANTE-NEUVIEME.



AUX DEUX-PONTS,

Chez SANSON et COMPAGNIE.

1792.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51049/fragment/page=0007

Universitäts- und Landesbibliothek Zweigstelle Aalfürung

Universitäts- u. Landesbibliothek HALLE (SAALE) *

L 148

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51049/fragment/page=0008

DICTIONNAIRE
PHILOSOPHIQUE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51049/fragment/page=0009

DICTIONNAIRE
PHILOSOPHIQUE.
G.
GRAND, GRANDEUR.

De ce qu'on entend par ces mots.

GRAND est un des mots le plus fréquemment employés dans le sens moral, & avec le moins de circonspection. Grand homme, grand génie, grand esprit, grand capitaine, grand philosophe, grand orateur, grand poëte; on entend par cette expression *quiconque dans son art passe de loin les bornes ordinaires.* Mais comme il est difficile de poser ces bornes, on donne souvent le nom de grand au médiocre.

On se trompe moins dans les significations de ce terme au physique. On sait ce que c'est qu'un grand orage, un grand malheur, une grande maladie, de grands biens, une grande misère.

Quelquefois le terme *gros* est mis au physique pour *grand*, mais jamais au moral. On dit de gros biens, pour grandes richesses, une grosse pluie pour grande pluie; mais non pas gros capitaine pour grand capitaine, gros ministre pour grand ministre. Grand financier signifie un homme très-intelligent dans les finances de l'Etat; gros financier ne veut dire qu'un homme enrichi dans la finance.

Le grand homme est plus difficile à définir que le grand artiste. Dans un art, dans une profession, celui qui a passé de loin ses rivaux, ou qui a la réputation de les avoir surpassés, est appelé grand dans son art, & semble n'avoir eu besoin que d'un seul mérite; mais le grand homme doit réunir des mérites différens. *Gonsalve* surnommé le *grand capitaine*, qui disait: *La toile d'honneur doit être grossièrement tissue*, n'a jamais été appelé grand homme. Il est plus aisé de nommer ceux à qui l'on doit refuser l'épithète de grand homme, que de trouver ceux à qui on doit l'accorder. Il semble que cette dénomination suppose quelques grandes vertus. Tout le monde convient que *Cromwell* était le général le plus intrépide de son temps, le plus profond politique, le plus capable de conduire un parti, un parlement, une armée; nul écrivain cependant ne lui donne le titre de grand homme, parce qu'avec de grandes qualités il n'eut aucune grande vertu.

Il paraît que ce titre n'est le partage que du petit nombre d'hommes dont les vertus, les travaux & les succès ont éclaté. Les succès sont nécessaires, parce qu'on suppose qu'un homme toujours malheureux l'a été par sa faute.

Grand tout court exprime seulement une dignité; c'est en Espagne un nom appellatif, honorifique, distinctif, que le roi donne aux personnes qu'il veut honorer. Les grands se couvrent devant le roi, ou avant de lui parler, ou après lui avoir parlé, ou seulement en se mettant en leur rang avec les autres.

Charles-Quint confirma à seize principaux

seigneurs les priviléges de la grandesse. Cet empereur, roi d'Espagne, accorda les mêmes honneurs à beaucoup d'autres. Ses successeurs en ont toujours augmenté le nombre. Les grands d'Espagne ont long-temps prétendu être traités comme les électeurs & les princes d'Italie. Ils ont à la cour de France les mêmes honneurs que les pairs.

Le titre de grand a toujours été donné en France à plusieurs premiers officiers de la couronne, comme grand-sénéchal, grand-maître, grand-chambellan, grand-écuyer, grand-échanson, grand-panetier, grand-veneur, grand-louvetier, grand-fauconnier. On leur donna ces titres par prééminence, pour les distinguer de ceux qui servaient sous eux. On ne le donna ni au connétable, ni au chancelier, ni aux maréchaux, quoique le connétable fût le premier des grands-officiers, le chancelier le second officier de l'Etat, & le maréchal le second officier de l'armée. La raison en est qu'ils n'avaient point de vice-gérens, de sous-connétables, de sous-maréchaux, de sous-chanceliers, mais des officiers d'une autre dénomination qui exécutaient leurs ordres; au lieu qu'il y avait des maîtres-d'hôtel sous le grand-maître, des chambellans sous le grand-chambellan, des écuyers sous le grand-écuyer, &c.

Grand, qui signifie grand-seigneur, a une signification plus étendue & plus incertaine. Nous donnons ce titre au sultan des Turcs, qui prend celui de *Padisha* auquel grand-seigneur ne répond point. On dit un grand, en parlant d'un homme d'une naissance distinguée,

revêtu de dignités ; mais il n'y a que les petits qui le disent. Un homme de quelque naissance, ou un peu illustré, ne donne ce nom à personne. Comme on appelle communément grand seigneur celui qui a de la naissance, des dignités & des richesses, la pauvreté semble ôter ce titre. On dit un pauvre gentilhomme, & non pas un pauvre grand seigneur.

Grand est autre que puissant ; on peut être l'un & l'autre, mais le puissant désigne une place importante : le grand annonce plus d'extérieur & moins de réalité ; le puissant commande, le grand a des honneurs.

On a de la grandeur dans l'esprit, dans les sentimens, dans les manières, dans la conduite. Cette expression n'est point employée pour les hommes d'un rang médiocre, mais pour ceux qui, par leur état, sont obligés à montrer de l'élévation. Il est bien vrai que l'homme le plus obscur peut avoir plus de grandeur d'ame qu'un monarque ; mais l'usage ne permet pas qu'on dise : *Ce marchand, ce fermier s'est conduit avec grandeur ;* à moins que dans une circonstance singulière, & par opposition, on ne dise, par exemple : *Le fameux négociant qui reçut Charles-Quint dans sa maison, & qui alluma un fagot de cannelle avec une obligation de cinquante mille ducats qu'il avait de ce prince, montra plus de grandeur d'ame que l'empereur.*

On donnait autrefois le titre de grandeur aux hommes constitués en dignité. Les curés, en écrivant aux évêques, les appelaient encore votre grandeur. Ces titres que la bassesse pro-

digue, & que la vanité reçoit, ne sont plus guère en usage.

La hauteur est souvent prise pour la grandeur. Qui étale la grandeur montre la vanité. On s'est épuisé à écrire sur la grandeur, selon ce mot de *Montagne : Nous ne pouvons y atteindre, vengeons-nous par en médire.*

GRAVE, GRAVITÉ.

GRAVE, au sens moral, tient toujours du physique ; il exprime quelque chose de poids : c'est pourquoi on dit : *un homme, un auteur, des maximes de poids*, pour *homme, auteur, maximes graves.* Le grave est au sérieux ce que le plaisant est à l'enjoué : il a un degré de plus, & ce degré est considérable. On peut être sérieux par humeur, & même faute d'idées. On est grave ou par bienséance, ou par l'importance des idées qui donnent de la gravité. Il y a de la différence entre être grave & être un homme gravé. C'est un défaut d'être grave hors de propos. Celui qui est grave dans la société est rarement recherché : un homme grave est celui qui s'est concilié de l'autorité, plus par sa sagesse que par son maintien.

. . . Pietate gravem ac meritis si fortè virum quem.

L'air décent est nécessaire par-tout ; mais l'air grave n'est convenable que dans les fonctions d'un ministère important, dans un conseil. Quand la gravité n'est que dans le maintien, comme il arrive très-souvent, on dit grave-

ment des inepties : cette espèce de ridicule inspire de l'aversion. On ne pardonne pas à qui veut en imposer par cet air d'autorité & de suffisance.

Le duc de *la Rochefoucauld* a dit *que la gravité est un mystère du corps, inventé pour cacher les défauts de l'esprit.* Sans examiner si cette expression, *mystère du corps*, est naturelle & juste, il suffit de remarquer que la réflexion est vraie pour tous ceux qui affectent de la gravité, mais non pour ceux qui ont dans l'occasion une gravité convenable à la place qu'ils tiennent, au lieu où ils sont, aux matières qu'on traite.

Un auteur grave est celui dont les opinions sont suivies dans les matières contentieuses ; on ne le dit pas d'un auteur qui a écrit sur des choses hors de doute. Il serait ridicule d'appeler *Euclide*, *Archimède*, des auteurs graves.

Il y a de la gravité dans le style. *Tite-Live*, de *Thou* ont écrit avec gravité : on ne peut pas dire la même chose de *Tacite*, qui a recherché la précision, & qui laisse voir de la malignité ; encore moins du cardinal de *Retz*, qui met quelquefois dans ses écrits une gaieté déplacée, & qui s'écarte quelquefois des bienséances.

Le style grave évite les saillies, les plaisanteries ; s'il s'élève quelquefois au sublime, si dans l'occasion il est touchant, il rentre bientôt dans cette sagesse, dans cette simplicité noble qui fait son caractère ; il a de la force, mais peu de hardiesse. Sa plus grande difficulté est de n'être point monotone.

Affaire grave, cas grave, se dit plutôt d'une cause criminelle que d'un procès civil. Maladie grave suppose du danger.

GREC.

Observation sur l'anéantissement de la langue grecque à Marseille.

Il est bien étrange qu'une colonie grecque ayant fondé Marseille, il ne reste presque aucun vestige de la langue grecque en Provence ni en Languedoc, ni en aucun pays de la France; car il ne faut pas compter pour grecs les termes qui ont été formés très-tard du latin, & que les Romains eux-mêmes avaient reçus des Grecs tant de siècles auparavant; nous ne les avons reçus que de la seconde main. Nous n'avons aucun droit de dire que nous avons quitté le mot de *Got* pour celui de *Theos*, plutôt que pour celui de *Deus*, dont nous avons fait Dieu par une terminaison barbare.

Il est évident que les Gaulois ayant reçu la langue latine avec les lois romaines, & depuis ayant encore reçu la religion chrétienne des mêmes Romains, ils prirent d'eux tous les mots qui concernaient cette religion. Ces mêmes Gaulois ne connurent que très-tard les mots grecs qui regardent la médecine, l'anatomie, la chirurgie.

Quand on aura retranché tous ces termes originairement grecs, qui ne nous sont parvenus que par les Latins, & tous les mots d'anatomie & de médecine connus si tard, il

ne restera presque rien. N'est-il pas ridicule de faire venir abréger de *brakus* plutôt que d'*abreviare ;* acier d'*axi* plutôt que d'*acies ;* acre d'*agros* plutôt que d'*ager ;* aile d'*ily* plutôt que d'*ala ?*

On a été jusqu'à dire qu'omelette vient d'*ameilaton*, parce que *meli* en grec signifie du miel, & *oon* signifie un œuf. On a fait encore mieux dans le *Jardin des racines grecques ;* on y prétend que dîner vient de *dipnein* qui signifie souper.

Si on veut s'en tenir aux expressions grecques que la colonie de Marseille put introduire dans les Gaules indépendamment des Romains, la liste en sera courte.

Aboyer, peut-être de *bauzein.*
Affre, affreux, d'*afronos.*
Agacer, peut-être d'*anaxein.*
Alali, du cri militaire des Grecs.
Babiller, peut-être de *babazo.*
Balle, de *ballo.*
Bas, de *bathys.*
Blesser, de l'aoriste *blapto.*
Bouteille, de *bouttis.*
Coin, de *gonia.*
Entraille, d'*entera.*
Gargariser, de *gargarizein.*
Ermite, d'*eremos.*
Idiot, d'*idiotes.*
Cuisse, peut-être d'*ischis.*
Tuer, de *thuein.*
Colle, de *colla.*
Colère de *cholè.*
Bride, de *bryter.*

Brique, de *bryka*.
Couper, de *copto*.
Fier, de *fiaros*.
Orgueil, d'*orgæ*.
Maraud, de *miaros*.
Moquer, de *mokeuo*.
Page, de *païs*.
Siffler, peut-être de *sifflo*.
Mouſtache, de *muſtax*.

Je m'étonne qu'il reſte ſi peu de mots d'une langue qu'on parlait à Marſeille du temps d'*Auguſte* dans toute ſa pureté ; & je m'étonne ſurtout que la plupart des mots grecs conſervés en Provence ſoient des expreſſions de choſes inutiles, tandis que les termes qui déſignaient les choſes néceſſaires ſont abſolument perdus. Nous n'en avons pas un de ceux qui exprimaient la terre, la mer, le ciel, le ſoleil, la lune, les fleuves, les principales parties du corps humain, mots qui ſemblaient devoir ſe perpétuer d'âge en âge. Il faut peut-être en attribuer la cauſe aux Viſigoths, aux Bourguignons, aux Francs, à l'horrible barbarie de tous les peuples qui dévaſtèrent l'empire romain ; barbarie dont il reſte encore tant de traces.

GRÉGOIRE VII.

BAYLE lui-même, en convenant que *Grégoire* fut le boutefeu de l'Europe, (*a*) lui accorde le titre de grand-homme. *Que l'ancienne*

(*a*) Voyez *Bayle* à l'article *Grégoire*.

Rome, dit-il, *qui ne se piquait que de conquêtes & de la vertu militaire, ait subjugué tant d'autres peuples, cela est beau & glorieux selon le monde; mais on n'en est pas surpris quand on y fait un peu réflexion. C'est bien un autre sujet de surprise quand on voit la nouvelle Rome, ne se piquant que du ministère apostolique, acquérir une autorité sous laquelle les plus grands monarques ont été contraints de plier. Car on peut dire qu'il n'y a presque point d'empereur qui ait tenu tête aux papes, qui ne se soit enfin très-mal trouvé de sa résistance. Encore aujourd'hui les démêlés des plus puissans princes avec la cour de Rome se terminent presque toujours à leur confusion.*

Je ne suis en rien de l'avis de *Bayle*. Il pourra se trouver bien des gens qui ne feront pas de mon avis : mais le voici, & le réfutera qui voudra.

1°. Ce n'est pas à la confusion des princes d'Orange & des sept Provinces-Unies que se sont terminés leurs différends avec Rome. Et *Bayle* se moquant de Rome dans Amsterdam, était un assez bel exemple du contraire.

Les triomphes de la reine *Elisabeth*, de *Gustave Vasa* en Suède, des rois de Danemarck, de tous les princes du nord de l'Allemagne, de la plus belle partie de l'Helvétie, de la seule petite ville de Genève, sur la politique de la cour romaine, sont d'assez bons témoignages qu'il est aisé de lui résister en fait de religion & de gouvernement.

2°. Le saccagement de Rome par les troupes de *Charles-Quint*, le pape *Clément VII* prisonnier au château St Ange; *Louis XIV* obli-

geant le pape *Alexandre VII* à lui demander pardon, & érigeant dans Rome même un monument de la soumission du pape ; & de nos jours les jésuites, cette principale milice papale détruite si aisément en Espagne, en France, à Naples, à Goa & dans le Paraguai, tout cela prouve assez que quand les princes puissans sont mécontens de Rome, ils ne terminent point cette querelle à leur confusion ; ils pourront se laisser fléchir, mais ils ne seront pas confondus.

3°. Quand les papes ont marché sur la tête des rois, quand ils ont donné des couronnes avec une bulle, il me paraît qu'ils n'ont fait précisément, dans ces temps de leur grandeur, que ce que fesaient les califes successeurs de *Mahomet* dans le temps de leur décadence. Les uns & les autres, en qualité de prêtres, donnaient en cérémonie l'investiture des empires aux plus forts.

4°. *Maimbourg* dit, *ce qu'aucun pape n'avait encore jamais fait, Grégoire VII priva Henri IV de sa dignité d'empereur & de ses royaumes de Germanie & d'Italie.*

Maimbourg se trompe. Le pape *Zacharie* long-temps auparavant avait mis une couronne sur la tête de l'austrasien *Pepin* usurpateur du royaume des Francs, puis le pape *Léon III* avait déclaré le fils de ce *Pepin* empereur d'Occident, & privé par-là l'impératrice *Irène* de tout cet empire ; & depuis ce temps il faut avouer qu'il n'y eut pas un clerc de l'Eglise romaine qui ne s'imaginât que son évêque disposait de toutes les couronnes.

On fit toujours valoir cette maxime quand

on le put ; on la regarda comme une arme sacrée qui reposait dans la sacristie de St Jean de Latran, & qu'on en tirait en cérémonie dans toutes les occasions. Cette prérogative est si belle, elle élève si haut la dignité d'un exorciste né à Velletri ou à Civita-Vecchia, que si *Luther*, *Oecolampade*, *Jean Chauvin*, & tous les prophètes des Cévènes étaient nés dans un misérable village auprès de Rome & y avaient été tonsurés, ils auraient soutenu cette Eglise avec la même rage qu'ils ont déployée pour la détruire.

5°. Tout dépend donc du temps, du lieu où l'on est né, & des circonstances où l'on se trouve. *Grégoire VII* était né dans un siècle de barbarie, d'ignorance & de superstition, & il avait à faire à un empereur jeune, débauché, sans expérience, manquant d'argent, & dont le pouvoir était contesté par tous les grands seigneurs d'Allemagne.

Il ne faut pas croire que depuis l'austrasien *Charlemagne* le peuple romain ait jamais été fort aise d'obéir à des Francs ou à des Teutons ; il les haïssait autant que les anciens vrais Romains auraient haï les Cimbres, si les Cimbres avaient dominé en Italie. Les *Othons* n'avaient laissé dans Rome qu'une mémoire exécrable, parce qu'ils y avaient été puissans ; & depuis les *Othons* on sait que l'Europe fut dans une anarchie affreuse.

Cette anarchie ne fut pas mieux réglée sous les empereurs de la maison de Franconie. La moitié de l'Allemagne était soulevée contre *Henri IV* ; la grande duchesse comtesse *Ma-*

thilde sa cousine-germaine, plus puissante que lui en Italie, était son ennemie mortelle. Elle possédait, soit comme fiefs de l'empire, soit comme allodiaux tout le duché de Toscane, le Crémonois, le Ferrarois, le Mantouan, le Parmesan, une partie de la Marche d'Ancone, Reggio, Modène, Spolète, Vérone; elle avait des droits, c'est-à-dire, des prétentions sur les deux Bourgognes. La chancellerie impériale revendiquait ces terres, selon son usage de tout revendiquer.

Avouons que *Grégoire VII* aurait été un imbécille s'il n'avait pas employé le profane & le sacré pour gouverner cette princesse, & pour s'en faire un appui contre les Allemands. Il devint son directeur, & de son directeur son héritier.

Je n'examine pas s'il fut en effet son amant, ou s'il feignit de l'être, ou si ses ennemis feignirent qu'il l'était, ou si dans des momens d'oisiveté ce petit homme très-pétulant & très-vif abusa quelquefois de sa pénitente qui était femme faible & capricieuse : rien n'est plus commun dans l'ordre des choses humaines. Mais comme d'ordinaire on n'en tient point registre, comme on ne prend point de témoins pour ces petites privautés de directeurs & de dirigées, comme ce reproche n'a été fait à *Grégoire* que par ses ennemis, nous ne devons pas prendre ici une accusation pour une preuve. C'est bien assez que *Grégoire* ait prétendu à tous les biens de sa pénitente sans assurer qu'il prétendît encore à sa personne.

6°. La donation qu'il se fit faire en 1077

par la comteſſe *Mathilde*, eſt plus que ſuſpecte. Et une preuve qu'il ne faut pas s'y fier, c'eſt que non-ſeulement on ne montra jamais cet acte, mais que dans un ſecond acte on dit que le premier avait été perdu. On prétendit que la donation avait été faite dans la forteresſe de Canoſſe; & dans le ſecond acte on dit qu'elle avait été faite dans Rome. (*) Cela pourrait bien confirmer l'opinion de quelques antiquaires un peu trop ſcrupuleux, qui prétendent que de mille chartes de ces temps-là, (& ces temps ſont bien longs) il y en a plus de neuf cents d'évidemment fauſſes.

Il y eut deux ſortes d'uſurpateurs dans notre Europe, & ſur-tout en Italie, les brigands & les fauſſaires.

7°. *Bayle*, en accordant à *Grégoire* le titre de *grand-homme*, avoue pourtant que ce brouillon décrédita fort ſon héroïſme par ſes prophéties. Il eut l'audace de créer un empereur, & en cela il fit bien, puiſque l'empereur *Henri IV* avait créé un pape; *Henri* le dépoſait, & il dépoſait *Henri*. Juſque-là il n'y a rien à dire, tout eſt égal de part & d'autre. Mais *Grégoire* s'aviſa de faire le prophète; il prédit la mort d'*Henri IV* pour l'année 1080; mais *Henri IV* fut vainqueur; & le prétendu empereur *Rodolphe* fut défait & tué en Thuringe par le fameux *Godefroi de Bouillon*, plus véritablement grand-homme qu'eux tous.

Cela prouve, à mon avis, que *Grégoire* était encore plus enthouſiaſte qu'habile.

(*) Voyez *Donations*.

Je

Je signe de tout mon cœur ce que dit *Bayle : Quand on s'engage à prédire l'avenir, on fait provision sur toute chose d'un front d'airain, & d'un magasin inépuisable d'équivoques.* Mais vos ennemis se moquent de vos équivoques, leur front est d'airain comme le vôtre, & ils vous traitent de fripon, insolent & mal-adroit.

8°. Notre grand-homme finit par voir prendre la ville de Rome d'assaut en 1083 ; il fut assiégé dans le château nommé depuis St Ange, par ce même empereur *Henri IV* qu'il avait osé déposséder. Il mourut dans la misère & dans le mépris à Salerne, sous la protection du normand *Robert Guiscard.*

J'en demande pardon à Rome moderne ; mais quand je lis l'histoire des *Scipions*, des *Catons*, des *Pompées* & des *Césars*, j'ai de la peine à mettre dans leur rang un moine factieux devenu pape sous le nom de *Grégoire VII.*

On a donné depuis un plus beau titre à notre *Grégoire*, on l'a fait saint ; du moins à Rome. Ce fut le fameux cardinal *Coscia* qui fit cette canonisation sous le pape *Benoît XIII.* On imprima même un office de *St Grégoire VII*, dans lequel on dit que ce saint *délivra les fidelles de la fidélité qu'ils avaient jurée à leur empereur.*

Plusieurs parlemens du royaume voulurent faire brûler cette légende par les exécuteurs de leurs hautes justices ; mais le nonce *Bentivoglio* qui avait pour maîtresse une actrice de l'opéra qu'on appelait la *Constitution*, & qui avait de cette actrice une fille qu'on appelait la *Légende*, homme d'ailleurs fort aimable &

de la meilleure compagnie, obtint du miniſtère qu'on ſe contenterait de condamner la légende de *Grégoire*, de la ſupprimer, & d'en rire. (*)

GUERRE.

TOUS les animaux ſont perpétuellement en guerre ; chaque eſpèce eſt née pour en dévorer une autre. Il n'y a pas juſqu'aux moutons & aux colombes qui n'avalent une quantité prodigieuſe d'animaux imperceptibles. Les mâles de la même eſpèce ſe font la guerre pour des femelles comme *Menelas* & *Pâris*. L'air, la terre & les eaux ſont des champs de deſtruction.

Il ſemble que DIEU ayant donné la raiſon aux hommes, cette raiſon doive les avertir de ne pas s'avilir à imiter les animaux, ſur-tout quand la nature ne leur a donné ni armes pour tuer leurs ſemblables, ni inſtinct qui les porte à ſucer leur ſang.

Cependant la guerre meurtrière eſt tellement le partage affreux de l'homme, qu'excepté deux ou trois nations il n'en eſt point que leurs anciennes hiſtoires ne repréſentent armées les unes contre les autres. Vers le Canada *homme* & *guerrier* ſont ſynonymes ; & nous avons vu que dans notre hémiſphère *voleur* & *ſoldat* étaient même choſe. Manichéens ! voilà votre excuſe.

Le plus déterminé des flatteurs conviendra ſans peine que la guerre traîne toujours à ſa

(*) Voyez dans l'*Eſſai ſur les mœurs*, tome II, page 42, la note des éditeurs ſur la canoniſation de *Grégoire VII*.

suite la peste & la famine, pour peu qu'il ait vu les hôpitaux des armées d'Allemagne, & qu'il ait passé dans quelques villages où il se fera fait quelque grand exploit de guerre.

C'est sans doute un très-bel art que celui qui désole les campagnes, détruit les habitations, & fait périr année commune quarante mille hommes sur cent mille. Cette invention fut d'abord cultivée par des nations assemblées pour leur bien commun; par exemple, la diète des Grecs déclara, à la diète de la Phrygie & des peuples voisins, qu'elle allait partir sur un millier de barques de pêcheurs, pour aller les exterminer si elle pouvait.

Le peuple romain assemblé jugeait qu'il était de son intérêt d'aller se battre avant moisson, contre le peuple de Veïes, ou contre les Volsques. Et quelques années après, tous les Romains, étant en colère contre tous les Carthaginois, se battirent long-temps sur mer & sur terre. Il n'en est pas de même aujourd'hui.

Un généalogiste prouve à un prince qu'il descend en droite ligne d'un comte, dont les parens avaient fait un pacte de famille il y a trois ou quatre cents ans avec une maison dont la mémoire même ne subsiste plus. Cette maison avait des prétentions éloignées sur une province dont le dernier possesseur est mort d'apoplexie. Le prince & son conseil voient son droit évident. Cette province, qui est à quelques centaines de lieues de lui, a beau protester qu'elle ne le connaît pas, qu'elle n'a nulle envie d'être gouvernée par lui, que, pour donner des lois aux gens, il faut au moins avoir leur consentement; ces discours ne par-

viennent pas seulement aux oreilles du prince, dont le droit est incontestable. Il trouve incontinent un grand nombre d'hommes qui n'ont rien à perdre; il les habille d'un gros drap bleu à cent dix sous l'aune, borde leurs chapeaux avec du gros fil blanc, les fait tourner à droite & à gauche, & marche à la gloire.

Les autres princes, qui entendent parler de cette équipée, y prennent part, chacun selon son pouvoir, & couvrent une petite étendue de pays de plus de meurtriers mercenaires que *Gengis-kan*, *Tamerlan*, *Bajazet* n'en traînèrent à leur suite.

Des peuples assez éloignés entendent dire qu'on va se battre, & qu'il y a cinq ou six sous par jour à gagner pour eux, s'ils veulent être de la partie; ils se divisent aussitôt en deux bandes comme des moissonneurs, & vont vendre leurs services à quiconque veut les employer.

Ces multitudes s'acharnent les unes contre les autres, non-seulement sans avoir aucun intérêt au procès, mais sans savoir même de quoi il s'agit.

On voit à la fois cinq ou six puissances belligérantes, tantôt trois contre trois, tantôt deux contre quatre, tantôt une contre cinq, se détestant toutes également les unes les autres, s'unissant & s'attaquant tour-à-tour; toutes d'accord en un seul point, celui de faire tout le mal possible.

Le merveilleux de cette entreprise infernale, c'est que chaque chef des meurtriers fait bénir ses drapeaux & invoque DIEU solennellement, avant d'aller exterminer son prochain. Si un

chef n'a eu que le bonheur de faire égorger deux ou trois mille hommes, il n'en remercie point DIEU ; mais lorsqu'il y en a eu environ dix mille d'exterminés par le feu & par le fer, & que pour comble de grâce quelque ville a été détruite de fond en comble, alors on chante à quatre parties une chanson assez longue, composée dans une langue inconnue à tous ceux qui ont combattu, & de plus toute farcie de barbarismes. La même chanson sert pour les mariages & pour les naissances, ainsi que pour les meurtres ; ce qui n'est pas pardonnable, sur-tout dans la nation la plus renommée pour les chansons nouvelles.

La religion naturelle a mille fois empêché des citoyens de commettre des crimes. Une ame bien née n'en a pas la volonté, une ame tendre s'en effraie ; elle se représente un DIEU juste & vengeur. Mais la religion artificielle encourage à toutes les cruautés qu'on exerce de compagnie, conjurations, séditions, brigandages, embuscades, surprises de villes, pillages, meurtres. Chacun marche gaiement au crime sous la bannière de son saint.

On paye par-tout un certain nombre de harangueurs pour célébrer ces journées meurtrières ; les uns sont vêtus d'un long justaucorps noir, chargé d'un manteau écourté ; les autres ont une chemise par-dessus une robe ; quelques-uns portent deux pendans d'étoffe bigarrée, par-dessus leur chemise. Tous parlent longtemps ; ils citent ce qui s'est fait jadis en Palestine, à propos d'un combat en Vétéravie.

Le reste de l'année ces gens-là déclament

contre les vices. Ils prouvent en trois points & par antithèses, que les dames qui étendent légèrement un peu de carmin sur leurs joues fraîches, seront l'objet éternel des vengeances éternelles de l'Eternel; que Polyeucte & Athalie sont les ouvrages du démon; qu'un homme qui fait servir sur sa table pour deux cents écus de marée un jour de carême, fait immanquablement son salut, & qu'un pauvre homme qui mange pour deux sous & demi de mouton va pour jamais à tous les diables.

De cinq ou six mille déclamations de cette espèce, il y en a trois ou quatre, tout au plus, composées par un gaulois nommé *Massillon*, qu'un honnête homme peut lire sans dégoût; mais dans tous ces discours, à peine en trouverez-vous deux où l'orateur ose dire quelques mots contre ce fléau & ce crime de la guerre, qui contient tous les fléaux & tous les crimes. Les malheureux harangueurs parlent sans cesse contre l'amour qui est la seule consolation du genre-humain, & la seule manière de le réparer; ils ne disent rien des efforts abominables que nous fesons pour le détruire.

Vous avez fait un bien mauvais sermon sur l'impureté, ô *Bourdaloue!* mais aucun sur ces meurtres variés en tant de façons, sur ces rapines, sur ces brigandages, sur cette rage universelle qui désole le monde. Tous les vices réunis de tous les âges & de tous les lieux n'égaleront jamais les maux que produit une seule campagne.

Misérables médecins des ames, vous criez pendant cinq quarts-d'heure sur quelques pi-

qûres d'épingles, & vous ne dites rien sur la maladie qui nous déchire en mille morceaux! Philosophes moralistes, brûlez tous vos livres. Tant que le caprice de quelques hommes fera loyalement égorger des milliers de nos frères, la partie du genre-humain consacrée à l'héroïsme fera ce qu'il y a de plus affreux dans la nature entière.

Que deviennent & que m'importent l'humanité, la bienfesance, la modestie, la tempérance, la douceur, la sagesse, la piété, tandis qu'une demi-livre de plomb tirée de six cents pas me fracasse le corps, & que je meurs à vingt ans dans des tourmens inexprimables, au milieu de cinq ou six mille mourans, tandis que mes yeux qui s'ouvrent pour la dernière fois voient la ville où je suis né détruite par le fer & par la flamme, & que les derniers sons qu'entendent mes oreilles sont les cris des femmes & des enfans expirans sous des ruines, le tout pour les prétendus intérêts d'un homme que nous ne connaissons pas?

Ce qu'il y a de pis, c'est que la guerre est un fléau inévitable. Si l'on y prend garde, tous les hommes ont adoré le dieu *Mars*; *Sabaoth* chez les Juifs signifie *le Dieu des armes*: mais *Minerve* chez *Homère* appelle *Mars* un dieu furieux, insensé, infernal.

Le célèbre *Montesquieu*, qui passait pour humain, a pourtant dit qu'il est juste de porter le fer & la flamme chez ses voisins, dans la crainte qu'ils ne fassent trop bien leurs affaires. Si c'est-là l'esprit des lois, c'est celui des lois de *Borgia* & de *Machiavel*. Si malheureusement

il a dit vrai, il faut écrire contre cette vérité, quoiqu'elle soit prouvée par les faits.

Voici ce que dit *Montesquieu*. (*a*)

« Entre les sociétés le droit de la défense » naturelle entraîne quelquefois la nécessité » d'attaquer, lorsqu'un peuple voit qu'une » plus longue paix en mettrait un autre en » état de le détruire, & que l'attaque est dans » ce moment le seul moyen d'empêcher cette » destruction. »

Comment l'attaque en pleine paix peut-elle être le seul moyen d'empêcher cette destruction? Il faut donc que vous soyez sûr que ce voisin vous détruira s'il devient puissant. Pour en être sûr, il faut qu'il ait fait déjà des préparatifs de votre perte. En ce cas, c'est lui qui commence la guerre, ce n'est pas vous; votre supposition est fausse & contradictoire.

S'il y eut jamais une guerre évidemment injuste, c'est celle que vous proposez; c'est d'aller tuer votre prochain, de peur que votre prochain (qui ne vous attaque pas) ne soit en état de vous attaquer; c'est-à-dire, qu'il faut que vous hasardiez de ruiner le pays dans l'espérance de ruiner sans raison celui d'un autre; cela n'est assurément ni honnête ni utile, car on n'est jamais sûr du succès; vous le savez bien.

Si votre voisin devient trop puissant pendant la paix, qui vous empêche de vous rendre puissant comme lui? s'il a fait des alliances, faites-en de votre côté. Si, ayant moins de religieux, il en a plus de manufacturiers & de

(*a*) *Esprit des lois*, liv. X, chap. II.

soldats,

soldats, imitez-le dans cette sage économie. S'il exerce mieux ses matelots, exercez les vôtres; tout cela est très-juste. Mais d'exposer votre peuple à la plus horrible misère, dans l'idée si souvent chimérique d'accabler votre cher frère le séréniſſime prince limitrophe! ce n'était pas à un préſident honoraire d'une compagnie pacifique à vous donner un tel conseil.

GUEUX, MENDIANT.

TOUT pays où la gueuſerie, la mendicité est une profeſſion, est mal gouverné. La gueuſerie, ai-je dit autrefois, est une vermine qui s'attache à l'opulence; oui, mais il faut la secouer. Il faut que l'opulence faſſe travailler la pauvreté; que les hôpitaux soient pour les maladies & la vieilleſſe, les ateliers pour la jeuneſſe saine & vigoureuſe.

Voici un extrait d'un ſermon qu'un prédicateur fit il y a dix ans pour la paroiſſe St Leu & St Gilles, qui est la paroiſſe des gueux & des convulſionnaires:

Pauperes evangeliſantur, les pauvres ſont évangéliſés.

Que veut dire évangile, Gueux, mes chers frères? il ſignifie *bonne nouvelle*. C'est donc une bonne nouvelle que je viens vous apprendre; & quelle est-elle? c'est que ſi vous êtes des fainéans, vous mourrez ſur un fumier. Sachez qu'il y eut autrefois des rois fainéans, du moins on le dit; & ils finirent par n'avoir

pas un asile. Si vous travaillez, vous serez aussi heureux que les autres hommes.

Messieurs les prédicateurs de St Eustache & de St Roch peuvent prêcher aux riches de fort beaux sermons en style fleuri, qui procurent aux auditeurs une digestion aisée dans un doux assoupissement, & mille écus à l'orateur : mais je parle à des gens que la faim éveille. Travaillez pour manger, vous dis-je; car l'Ecriture a dit : Qui ne travaille pas ne mérite pas de manger. Notre confrère *Job*, qui fut quelque temps dans votre état, dit que l'homme est né pour le travail comme l'oiseau pour voler. Voyez cette ville immense, tout le monde est occupé. Les juges se lèvent à quatre heures du matin pour vous rendre justice & pour vous envoyer aux galères, si votre fainéantise vous porte à voler mal-adroitement.

Le roi travaille ; il assiste tous les jours à ses conseils ; il a fait des campagnes. Vous me direz qu'il n'en est pas plus riche : d'accord ; mais ce n'est pas sa faute. Les financiers savent mieux que vous & moi qu'il n'entre pas dans ses coffres la moitié de son revenu ; il a été obligé de vendre sa vaisselle pour nous défendre contre nos ennemis. Nous devons l'aider à notre tour. L'ami des hommes ne lui accorde que soixante & quinze millions par an : un autre ami lui en donne tout d'un coup sept cents quarante. Mais de tous ces amis de *Job*, il n'y en a pas un qui lui avance un écu. Il faut qu'on invente mille moyens ingénieux pour prendre dans nos poches cet écu qui n'arrive dans la sienne que diminué de moitié.

Travaillez donc, mes chers frères ; agissez pour vous ; car je vous avertis que si vous n'avez pas soin de vous-mêmes, personne n'en aura soin ; on vous traitera comme dans plusieurs graves remontrances on a traité le roi. On vous dira : DIEU vous assiste.

Nous irons dans nos provinces, répondez-vous ; nous serons nourris par les seigneurs des terres, par les fermiers, par les curés. Ne vous attendez pas, mes frères, à manger à leur table ; ils ont pour la plupart assez de peine à se nourrir eux-mêmes, malgré la *méthode de s'enrichir promptement par l'agriculture*, & cent ouvrages de cette espèce qu'on imprime tous les jours à Paris pour l'usage de la campagne, que les auteurs n'ont jamais cultivée.

Je vois parmi vous des jeunes gens qui ont quelque esprit ; ils disent qu'ils feront des vers, qu'ils composeront des brochures, comme *Chiniac*, *Nonotte*, *Patouillet* ; qu'ils travailleront pour les nouvelles ecclésiastiques ; qu'ils feront des feuilles pour *Fréron*, des oraisons funèbres pour des évêques, des chansons pour l'opéra comique. C'est du moins une occupation ; on ne vole pas sur le grand chemin quand on fait l'Année littéraire, on ne vole que ses créanciers. Mais faites mieux, mes chers frères en JESUS-CHRIST, mes chers gueux, qui risquez les galères en passant votre vie à mendier ; entrez dans l'un des quatre ordres mendians ; vous serez riches & honorés.

H.

HABILE, HABILETÉ.

HABILE, terme adjectif, qui comme presque tous les autres, a des accceptions diverses, selon qu'on l'emploie. Il vient évidemment du latin *habilis*, & non, comme le prétend *Pezron*, du celte *habil*. Mais il importe plus de savoir la signification des mots que leur source.

En général il signifie plus que capable, plus qu'instruit, soit qu'on parle d'un artiste ou d'un général, ou d'un savant, ou d'un juge. Un homme peut avoir lu tout ce qu'on a écrit sur la guerre, ou même l'avoir vue, sans être habile à la faire. Il peut être capable de commander; mais pour acquérir le nom d'habile général, il faut qu'il ait commandé plus d'une fois avec succès.

Un juge peut savoir toutes les lois sans être habile à les appliquer. Le savant peut n'être habile ni à écrire ni à enseigner: l'habile homme est donc celui qui fait un grand usage de ce qu'il sait; le capable peut, & l'habile exécute. Ce mot ne convient point aux arts de pur génie; on ne dit pas, un habile poëte, un habile orateur; & si on le dit quelquefois d'un orateur, c'est lorsqu'il s'est tiré avec habileté, avec dextérité d'un sujet épineux.

Par exemple, *Bossuet* ayant à traiter, dans l'oraison funèbre du grand *Condé*, l'article de ses guerres civiles, dit qu'il y a une pénitence

auſſi glorieuſe que l'innocence même. Il manie ce morceau habilement, & dans le reſte il parle avec grandeur.

On dit, habile hiſtorien, c'eſt-à-dire, l'hiſtorien qui a puiſé dans les bonnes ſources, qui a comparé les relations, qui en juge ſainement, en un mot, qui s'eſt donné beaucoup de peine. S'il a encore le don de narrer avec l'éloquence convenable, il eſt plus qu'habile, il eſt grand hiſtorien, comme *Tite-Live*, de *Thou*, &c.

Le mot d'habile convient aux arts qui tiennent à la fois de l'eſprit & de la main, comme la peinture, la ſculpture. On dit, un habile peintre, un habile ſculpteur, parce que ces arts ſuppoſent un long apprentiſſage, au lieu qu'on eſt poëte preſque tout d'un coup, comme *Virgile*, *Ovide*, &c. & qu'on eſt même orateur ſans avoir beaucoup étudié, ainſi que plus d'un prédicateur.

Pourquoi dit-on pourtant habile prédicateur? C'eſt qu'alors on fait plus d'attention à l'art qu'à l'éloquence, & ce n'eſt pas un grand éloge. On ne dit pas du ſublime *Boſſuet*, c'eſt un *habile feſeur d'oraiſons funèbres*. Un ſimple joueur d'inſtrumens eſt habile. Un compoſiteur doit être plus qu'habile; il lui faut du génie. Le metteur en œuvre travaille adroitement ce que l'homme de goût a deſſiné habilement.

Dans le ſtyle comique, habile peut ſignifier diligent, empreſſé. *Molière* fait dire à M. *Loyal*:

Que chacun ſoit habile
A vider de céans juſqu'au moindre uſtenſile.

Un habile homme dans les affaires eſt inſtruit,

prudent & actif; si l'un de ces trois mérites lui manque, il n'est point habile.

Habile courtisan emporte un peu plus de blâme que de louange; il veut dire trop souvent habile flatteur; il peut aussi ne signifier qu'un homme adroit qui n'est ni bas ni méchant. Le renard qui, interrogé par le lion sur l'odeur qu'exhale son palais, lui répond qu'il est enrhumé, est un courtisan habile. Le renard qui, pour se venger de la calomnie du loup, conseille au vieux lion la peau d'un loup fraîchement écorché pour réchauffer sa majesté, est plus qu'habile courtisan. C'est en conséquence qu'on dit, un habile fripon, un habile scélérat.

Habile, en jurisprudence, signifie reconnu capable par la loi; & alors capable veut dire ayant droit, ou pouvant avoir droit. On est habile à succéder; les filles sont quelquefois habiles à posséder une pairie; elles ne sont point habiles à succéder à la couronne.

Les particules *dans*, *à* & *en*, s'emploient avec ce mot. On dit, habile dans un art, habile à manier le ciseau, habile en mathématique.

On ne s'étendra point ici sur le moral, sur le danger de vouloir être trop habile, ou de faire l'habile homme, sur les risques que court ce qu'on appelle une habile femme, quand elle veut gouverner les affaires de sa maison sans conseil. On craint d'enfler ce dictionnaire d'inutiles déclamations. (*a*) Ceux qui préfident à ce grand & important ouvrage doivent traiter au long les articles des arts & des sciences

(*a*) Ces mots ont été composés pour le *Dictionnaire encyclopédique*.

qui instruisent le public ; & ceux auxquels ils confient de petits articles de littérature doivent avoir le mérite d'être courts.

Habileté. Ce mot est à capacité ce qu'habileté est à capable : habileté dans une science, dans un art, dans la conduite.

On exprime une qualité acquise en disant, il a de l'habileté. On exprime une action en disant, il a conduit cette affaire avec habileté.

Habilement a les mêmes acceptions : il travaille, il joue, il enseigne habilement, il a surmonté habilement cette difficulté. Ce n'est guère la peine d'en dire davantage sur ces petites choses.

HAUTAIN.

HAUTAIN est le superlatif de haut & d'altier. Ce mot ne se dit que de l'espèce humaine : on peut dire en vers,

Un coursier plein de feu levant sa tête altière.

. . . . . .

J'aime mieux ces forêts altières
Que ces jardins plantés par l'art :

mais on ne peut dire, *forêt hautaine*, *tête hautaine* d'un coursier. On a blâmé dans *Malherbe*, & il paraît que c'est à tort, ces vers si connus :

Et dans ces grands tombeaux où leurs ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

On a prétendu que l'auteur a supposé mal à propos les ames dans ces sépulcres ; mais on pouvait se souvenir qu'il y avait deux sortes d'ames chez les poëtes anciens, l'une était l'entendement, & l'autre l'ombre légère, le simulacre du corps. Cette dernière restait quelquefois dans les tombeaux, ou errait autour d'eux. La théologie ancienne est toujours celle des poëtes, parce que c'est celle de l'imagination. On a cru cette petite observation nécessaire.

Hautain est toujours pris en mauvaise part. C'est l'orgueil qui s'annonce par un extérieur arrogant ; c'est le plus sûr moyen de se faire haïr, & le défaut dont on doit le plus soigneusement corriger les enfans. On peut être haut dans l'occasion avec bienséance. Un prince peut & doit rejeter avec une hauteur héroïque des propositions humiliantes, mais non pas avec des airs hautains, un ton hautain, des paroles hautaines. Les hommes pardonnent quelquefois aux femmes d'être hautaines, parce qu'ils leur passent tout ; mais les femmes ne leur pardonnent pas.

L'ame haute est l'ame grande ; la hautaine est superbe. On peut avoir le cœur haut avec beaucoup de modestie : on n'a point l'humeur hautaine sans un peu d'insolence ; l'insolent est à l'égard du hautain ce qu'est le hautain à l'impérieux. Ce sont des nuances qui se suivent, & ces nuances sont ce qui détruit les synonymes.

On a fait cet article le plus court qu'on a pu, par les mêmes raisons qu'on peut voir au mot *habile*. Le lecteur sent combien il serait aisé & ennuyeux de déclamer sur ces matières.

HAUTEUR.

Grammaire, morale.

Si hautain est pris en mal, hauteur est tantôt une bonne, tantôt une mauvaise qualité, selon la place qu'on tient, l'occasion où l'on se trouve, & ceux avec qui l'on traite. Le plus bel exemple d'une hauteur noble & bien placée, est celui de *Popilius*, qui trace un cercle autour d'un puissant roi de Syrie, & lui dit : Vous ne sortirez pas de ce cercle sans satisfaire à la république ou sans attirer sa vengeance. Un particulier qui en userait ainsi serait un impudent. *Popilius* qui représentait Rome, mettait toute la grandeur de Rome dans son procédé, & pouvait être un homme modeste.

Il y a des hauteurs généreuses ; & le lecteur dira que ce sont les plus estimables. Le duc d'*Orléans*, régent du royaume, pressé par M. *Sum*, envoyé de Pologne, de ne point recevoir le roi *Staniſlas*, lui répondit : Dites à votre maître que la France a toujours été l'asile des rois.

La hauteur avec laquelle *Louis XIV* traita quelquefois ses ennemis est d'un autre genre, & moins sublime.

On ne peut s'empêcher de remarquer ici ce que le père *Bouhours* dit du ministre d'Etat *Pompone. Il avait une hauteur, une fermeté d'ame que rien ne fesait ployer. Louis XIV*, dans un mémoire de sa main, (*a*) dit de ce

(*a*) On trouve ce mémoire dans le *Siècle de Louis XIV*.

même ministre, qu'il n'avait ni fermeté, ni dignité.

On a souvent employé au pluriel le mot hauteur dans le style relevé, les *hauteurs de l'esprit humain*; & on dit dans le style simple, il a eu des hauteurs, il s'est fait des ennemis par ses hauteurs.

Ceux qui ont approfondi le cœur humain en diront davantage sur ce petit article.

HÉMISTICHE.

HÉMISTICHE, ἡμίστιχος, *s. m.* moitié de vers, demi-vers, repos au milieu du vers. Cet article, qui paraît d'abord une minutie, demande pourtant toute l'attention de quiconque veut s'instruire. Ce repos à la moitié d'un vers n'est proprement le partage que des vers alexandrins. La nécessité de couper toujours ces vers en deux parties égales, & la nécessité non moins forte d'éviter la monotonie, d'observer ce repos & de le cacher, sont des chaînes qui rendent l'art d'autant plus précieux qu'il est plus difficile.

Voici des vers techniques qu'on propose, quelques faibles qu'ils soient, pour montrer par quelle méthode on doit rompre cette monotonie que la loi de l'hémistiche semble entraîner avec elle.

Observez l'hémistiche & redoutez l'ennui
Qu'un repos uniforme attache auprès de lui.
Que votre phrase heureuse, & clairement rendue,
Soit tantôt terminée, & tantôt suspendue;

C'eſt le ſecret de l'art. Imitez ces accens
Dont l'aiſé Geliotte avait charmé nos ſens.
Toujours harmonieux, & libre ſans licence;
Il n'appéſantit point ſes ſons & ſa cadence.
Sallé, dont Terpſicore avait conduit les pas,
Fit ſentir la meſure, & ne la marqua pas.

Ceux qui n'ont point d'oreilles n'ont qu'à conſulter ſeulement les points & les virgules de ces vers, ils verront qu'étant toujours partagés en deux parties égales, chacune de ſix ſyllabes, cependant la cadence y eſt toujours variée; la phraſe y eſt contenue ou dans un demi-vers, ou dans un vers entier, ou dans deux. On peut même ne compléter le ſens qu'au bout de ſix vers ou de huit; & c'eſt ce mélange qui produit une harmonie dont on eſt frappé, & dont peu de lecteurs voient la cauſe.

Pluſieurs dictionnaires diſent que l'hémiſtiche eſt la même choſe que la céſure. Mais il y a une grande différence. L'hémiſtiche eſt toujours à la moitié du vers. La céſure qui rompt le vers eſt par-tout où elle coupe la phraſe.

Tiens le voilà. marchons. il eſt à nous. viens, frappe.

Preſque chaque mot eſt une céſure dans ce vers.

Hélas quel eſt le prix des vertus? la ſouffrance.

La céſure eſt ici à la neuvième ſyllabe.
Dans les vers de cinq pieds ou de dix ſyl-

labes, il n'y a point d'hémistiche, quoi qu'en disent tant de dictionnaires ; il n'y a que des césures, on ne peut couper ces vers en deux parties égales de deux pieds & demi.

Ainsi partagez —— boiteux & mal faits.
Ces vers languissans —— ne plairaient jamais.

On en voulut faire autrefois de cette espèce, dans le temps qu'on cherchait l'harmonie qu'on n'a que très-difficilement trouvée. On prétendait imiter les vers pentamètres latins, les seuls qui ont en effet naturellement cet hémistiche. Mais on ne songeait pas que les vers pentamètres étaient variés par les spondées & par les dactyles ; que leurs hémistiches pouvaient contenir ou cinq ou six ou sept syllabes. Mais ce genre de vers français, au contraire, ne pouvant jamais avoir que des hémistiches de cinq syllabes égales ; & ces deux mesures étant trop courtes & trop rapprochées, il en résultait nécessairement cette uniformité ennuyeuse qu'on ne peut rompre comme dans les vers alexandrins. De plus, le vers pentamètre latin, venant après un hexamètre, produisait une variété qui nous manque.

Ces vers de cinq pieds à deux hémistiches égaux pourraient se souffrir dans des chansons ; ce fut pour la musique que *Sapho* les inventa chez les Grecs, & qu'*Horace* les imita quelquefois, lorsque le chant était joint à la poésie, selon sa première institution. On pourrait parmi nous introduire dans le chant cette mesure qui approche de la saphique.

L'amour eſt un Dieu —— que la terre adore,
Il fait nos tourmens —— il ſait les guérir,
Dans un doux repos —— heureux qui l'ignore,
Plus heureux cent fois —— qui peut le ſervir.

Mais ces vers ne pourraient être tolérés dans des ouvrages de longue haleine, à cauſe de la cadence uniforme. Les vers de dix ſyllabes ordinaires ſont d'une autre meſure; la céſure ſans hémiſtiche eſt preſque toujours à la fin du ſecond pied, de ſorte que le vers eſt ſouvent en deux meſures, l'une de quatre, l'autre de ſix ſyllabes. Mais on lui donne auſſi ſouvent une autre place, tant la variété eſt néceſſaire?

Languiſſant, faible & courbé ſous les maux,
J'ai conſumé mes jours dans les travaux.
Quel fut le prix de tant de ſoins? l'envie;
Son ſouffle impur empoiſonna ma vie.

Au premier vers, la céſure eſt après le mot *faible;* au ſecond, après *jours;* au troiſième elle eſt encore plus loin, après *ſoins;* au quatrième elle eſt après *impur.*

Dans les vers de huit ſyllabes il n'y a ni hémiſtiche ni céſure.

Loin de nous ce diſcours vulgaire,
Que la nature dégénère,
Que tout paſſe & que tout finit.
La nature eſt inépuiſable,
Et le travail infatigable
Eſt un Dieu qui la rajeunit.

Au premier vers, s'il y avait une céſure, elle ſerait à la ſixième ſyllabe. Au troiſième, elle ſerait à la troiſième ſyllabe, *paſſe*, plutôt à la quatrième *ſe*, qui eſt confondue avec la troiſième *pas*; mais en effet il n'y a point là de céſure. L'harmonie des vers de cette meſure conſiſte dans le choix heureux des mots & dans les rimes croiſées; faible mérite ſans les penſées & les images.

Les grecs & les Latins n'avaient point d'hémiſtiches dans leurs vers hexamètres. Les Italiens n'en ont dans aucune de leurs poéſies.

Le donne, i cavalier, l'armi, gli amori,
Le corteſie, l'audaci impreſe io canto
Che ſuro al templo che paſſaro i mori
D'Aſrica il mar, & in Francia nocquer tanto, &c.

Ces vers ſont comptés d'onze ſyllabes, & le génie de la langue italienne l'exige. S'il y avait un hémiſtiche, il faudrait qu'il tombât au deuxième pied & trois quarts.

La poéſie anglaiſe eſt dans le même cas. Les grands vers anglais ſont de dix ſyllabes; ils n'ont point d'hémiſtiches, mais ils ont des céſures marquées.

At tropington —— not far from Cambridge, ſtood
A croſs a pleaſing ſtream —— a bridge of vvould
Near it a mill —— in low and plashy ground,
Where corn for all the neibouring parts —— vvas ground.

Les céſures différentes de ces vers ſont déſignées par les tirets.

Au reste, il est inutile de dire que ces vers sont le commencement de l'ancien conte italien du *Berceau*, traité depuis par *la Fontaine*. Mais ce qui est utile pour les amateurs, c'est de savoir que non-seulement les Anglais & les Italiens sont affranchis de la gène de l'hémistiche, mais encore qu'ils se permettent tous les *hiatus* qui choquent nos oreilles; & qu'à ces libertés ils ajoutent celle d'alonger & d'accourcir les mots selon le besoin, d'en changer la terminaison, de leur ôter des lettres; qu'enfin dans leurs pièces dramatiques & dans quelques poëmes, ils ont secoué le joug de la rime. De sorte qu'il est plus aisé de faire cent vers italiens & anglais passables que dix français, à génie égal.

Les vers allemands ont un hémistiche, les espagnols n'en ont point. Tel est le génie différent des langues, dépendant en grande partie de celui des nations. Ce génie qui consiste dans la construction des phrases, dans les termes plus ou moins longs, dans la facilité des inversions, dans les verbes auxiliaires, dans le plus ou moins d'articles, dans le mélange plus ou moins heureux des voyelles & des consonnes; ce génie, dis-je, détermine toutes les différences qui se trouvent dans la poésie de toutes les nations. L'hémistiche tient évidemment à ce génie des langues.

C'est bien peu de chose qu'un hémistiche. Ce mot semblait à peine mériter un article, cependant on a été forcé de s'y arrêter un peu. Rien n'est à mépriser dans les arts; les moindres règles sont quelquefois d'un très-grand détail. Cette observation sert à justifier

l'immenſité de ce dictionnaire, & doit inſpirer de la reconnaiſſance par les peines prodigieuſes de ceux qui ont entrepris un ouvrage, lequel doit rejeter, à la vérité, toute déclamation, tout paradoxe, toute opinion haſardée, mais qui exige que tout ſoit approfondi.

HÉRÉSIE.

SECTION PREMIÈRE.

Mot grec qui ſignifie *croyance*, *opinion de choix*. Il n'eſt pas trop à l'honneur de la raiſon humaine qu'on ſe ſoit haï, perſécuté, maſſacré, brûlé pour des opinions choiſies; mais ce qui eſt encore fort peu à notre honneur, c'eſt que cette manie nous ait été particulière comme la lèpre l'était aux Hébreux, & jadis la vérole aux Caraïbes.

Nous ſavons bien, théologiquement parlant, que l'héréſie étant devenue un crime, ainſi que le mot une injure; nous ſavons, dis-je, que l'Egliſe latine pouvant ſeule avoir raiſon, elle a été en droit de réprouver tous ceux qui étaient d'une opinion différente de la ſienne.

D'un autre côté, l'Egliſe grecque avait le même droit: (*a*) auſſi réprouva-t-elle les Romains quand ils eurent choiſi une autre opinion que les Grecs ſur la proceſſion du Saint Eſprit, ſur les viandes de carême, ſur l'autorité du pape, &c. &c.

(*a*) Voyez les conciles de Conſtantinople à l'article *Concile*.

Mais

Mais sur quel fondement parvint-on enfin à faire brûler, quand on fut le plus fort, ceux qui avaient des opinions de choix? Ils étaient sans doute criminels devant DIEU, puisqu'ils étaient opiniâtres. Ils devaient donc, comme on n'en doute pas, être brûlés pendant toute l'éternité dans l'autre monde. Mais pourquoi les brûler à petit feu dans celui-ci? Ils représentaient que c'était entreprendre sur la justice de DIEU; que ce supplice était bien dur de la part des hommes; que de plus il était inutile, puisqu'une heure de souffrances ajoutée à l'éternité est comme zéro.

Les ames pieuses répondaient à ces reproches que rien n'était plus juste que de placer sur des braſiers ardens quiconque avait une *opinion choisie*; que c'était se conformer à DIEU que de faire brûler ceux qu'il devait brûler lui-même; & qu'enfin puisqu'un bûcher d'une heure ou deux est zéro par rapport à l'éternité, il importait très-peu qu'on brulât cinq ou six provinces pour des opinions de choix, pour des hérésies.

On demande aujourd'hui chez quels anthropophages ces questions furent agitées, & leurs solutions prouvées par les faits? nous sommes forcés d'avouer que ce fut chez nous-mêmes, dans les mêmes villes où l'on ne s'occupe que d'opéra, de comédies, de bals, de modes & d'amour.

Malheureusement ce fut un tyran qui introduisit la méthode de faire mourir les hérétiques; non pas un de ces tyrans équivoques qui sont regardés comme des saints dans un parti, & comme des monstres dans l'autre: c'était un

Maxime, compétiteur de *Théodose I*, tyran avéré par l'empire entier dans la rigueur du mot.

Il fit périr à Trèves, par la main des bourreaux, l'espagnol *Priscillien* & ses adhérens, dont les opinions furent jugées erronées par quelques évêques d'Espagne. (*b*) Ces prélats sollicitèrent le supplice des priscillianistes avec une charité si ardente, que *Maxime* ne put leur rien refuser. Il ne tint pas même à eux qu'on ne fît couper le cou à *St Martin* comme à un hérétique. Il fut bien heureux de sortir de Trèves, & de s'en retourner à Tours.

Il ne faut qu'un exemple pour établir un usage. Le premier qui chez les Scythes fouilla dans la cervelle de son ennemi, & fit une coupe de son crâne, fut suivi par tout ce qu'il y avait de plus illustre chez les Scythes. Ainsi fût consacrée la coutume d'employer des bourreaux pour couper des opinions.

On ne vit jamais d'hérésie chez les anciennes religions, parce qu'elles ne connurent que la morale & le culte. Dès que la métaphysique fut un peu liée au christianisme, on disputa; & de la dispute naquirent différens partis comme dans les écoles de philosophie. Il était impossible que cette métaphysique ne mêlat pas ses incertitudes à la foi qu'on devait à JESUS-CHRIST. Il n'avait rien écrit, & son incarnation était un problème que les nouveaux chrétiens, qui n'étaient pas inspirés par lui-même, résolvaient de plusieurs manières différentes. *Chacun prenait parti*, comme dit

(*b*) *Histoire de l'Eglise*, quatrième siècle.

expressément *St Paul*; (*c*) *les uns étaient pour Apollos, les autres pour Céphas.*

Les chrétiens en général s'appelèrent longtemps *Nazaréens*; & même les gentils ne leur donnèrent guère d'autre nom dans les deux premiers siècles. Mais il y eut bientôt une école particulière de Nazaréens qui eurent un évangile différent des quatre canoniques. On a même prétendu que cet évangile ne différait que très-peu de celui de *St Matthieu*, & lui était antérieur. *St Epiphane* & *St Jérôme* placent les Nazaréens dans le berceau du christianisme.

Ceux qui se crurent plus savans que les autres prirent le titre de gnostiques, les *connaisseurs*; & ce nom fut si long-temps honorable, que *St Clément* d'Alexandrie, dans ses Stromates, (*d*) appelle toujours les bons chrétiens, vrais gnostiques. *Heureux ceux qui sont entrés dans la sainteté gnostique!*

Celui qui mérite le nom de gnostique (*e*) *résiste aux séducteurs, & donne à quiconque demande.*

Les cinquième & sixième livres des Stromates ne roulent que sur la perfection du gnostique.

Les ébionites étaient incontestablement du temps des apôtres; ce nom qui signifie *pauvre*, leur rendant chère la pauvreté dans laquelle JESUS était né. (*f*)

(*c*) I. aux Corinth. chap. I. v. 11 & 12.
(*d*) Liv. I, n. 7.
(*e*) Liv. IV, n. 4.
(*f*) Il paraît peu vraisemblable que les autres chrétiens les aient appelés *ébionites*, pour faire entendre qu'ils étaient *pauvres d'entendement*. On prétend qu'ils croyaient JESUS fils de *Joseph*.

Cérinthe était aussi ancien ; (g) on lui attribuait l'Apocalypse de *St Jean*. On croit même que *St Paul* & lui eurent de violentes disputes.

Il semble à notre faible entendement que l'on devait attendre des premiers disciples une déclaration solennelle, une profession de foi complète & inaltérable, qui terminât toutes les disputes passées, & qui prévînt toutes les querelles futures : DIEU ne le permit pas. Le symbole nommé *des apôtres*, qui est court, & où ne se trouvent ni la consubstantiabilité, ni le mot *trinité*, ni les sept sacremens, ne parut que du temps de *St Jérôme*, de *St Augustin* & du célèbre prêtre d'Aquilée *Rufin*. Ce fut, dit-on, ce saint prêtre ennemi de *St Jérôme* qui le rédigea.

Les hérésies avaient eu le temps de se multiplier ; on en comptait plus de cinquante dès le cinquième siècle.

Sans oser scruter les voies de la Providence, impénétrables à l'esprit humain, & consultant autant qu'il est permis les lueurs de notre faible raison, il semble que de tant d'opinions sur tant d'articles il y en eut toujours quelqu'une qui devait prévaloir. Celle-là était l'orthodoxe, *droit enseignement*. Les autres sociétés se disaient bien orthodoxes aussi ; mais étant les plus faibles, on ne leur donna que le nom d'*hérétiques*.

Lorsque dans la suite des temps, l'Eglise chrétienne orientale, mère de l'Eglise d'Oc-

(g) *Cérinthe* & les siens disaient que JESUS n'était devenu CHRIST qu'après son baptême. *Cérinthe* fut le premier auteur de la doctrine du règne de mille ans, qui fut embrassée par tant de pères de l'Eglise.

cident, eût rompu sans retour avec sa fille, chacune resta souveraine chez elle, & chacune eut ses héréſies particulières, nées de l'opinion dominante.

Les barbares du Nord étant nouvellement chrétiens, ne purent avoir les mêmes sentimens que les contrées méridionales, parce qu'ils ne purent adopter les mêmes usages. Par exemple, ils ne purent de long-temps adorer les images, puisqu'ils n'avaient ni peintres ni sculpteurs. Il était bien dangereux de baptiser un enfant en hiver dans le Danube, dans le Veser, dans l'Elbe.

Ce n'était pas une chose aisée pour les habitans des bords de la mer Baltique, de savoir précisément les opinions du Milanais & de la marche d'Ancone. Les peuples du midi & du nord de l'Europe eurent donc des opinions choisies, différentes les unes des autres. C'est, ce me semble, la raison pour laquelle *Claude*, évêque de Turin, conserva dans le neuvième siècle tous les usages & tous les dogmes reçus au huitième & au septième depuis le pays des Allobroges jusqu'à l'Elbe & au Danube.

Ces dogmes & ces usages se perpétuèrent dans les vallées & dans les creux des montagnes, & vers les bords du Rhône chez des peuples ignorés, que la déprédation générale laissait en paix dans leur retraite & dans leur pauvreté, jusqu'à ce qu'enfin ils parurent sous le nom de *Vaudois* au douzième siècle, & sous celui d'*Albigeois* au treizième. On sait comme leurs *opinions choisies* furent traitées; comme on prêcha contre eux des croisades,

quel carnage on en fit, & comment depuis ce temps jusqu'à nos jours il n'y eut pas une année de douceur & de tolérance dans l'Europe.

C'est un grand mal d'être hérétique; mais est-ce un grand bien de soutenir l'orthodoxie par des soldats & par des bourreaux? ne vaudrait-il pas mieux que chacun mangeât son pain en paix à l'ombre de son figuier? Je ne fais cette proposition qu'en tremblant.

SECTION II.

De l'extirpation des hérésies.

Il faut, ce me semble, distinguer dans une hérésie l'opinion & la faction. Dès les premiers temps du christianisme les opinions furent partagées, comme nous l'avons vu. Les chrétiens d'Alexandrie ne pensaient pas sur plusieurs points comme ceux d'Antioche. Les Achaïens étaient opposés aux Asiatiques. Cette diversité a duré dans tous les temps & durera vraisemblablement toujours. JESUS-CHRIST qui pouvait réunir tous ses fidelles dans le même sentiment, ne l'a pas fait; il est donc à présumer qu'il ne l'a pas voulu, & que son dessein était d'exercer toutes ses Eglises à l'indulgence & à la charité, en leur permettant des systèmes différens, qui tous se réunissaient à le reconnaître pour leur chef & leur maître. Toutes ces sectes long-temps tolérées par les empereurs, ou cachées à leurs yeux, ne pouvaient se persécuter & se proscrire les unes les autres, puisqu'elles étaient également soumises aux ma-

gistrats romains ; elles ne pouvaient que disputer. Quand les magistrats les poursuivirent, elles réclamèrent toutes également le droit de la nature ; elles dirent : Laissez-nous adorer DIEU en paix ; ne nous ravissez pas la liberté que vous accordez aux Juifs.

Toutes les sectes aujourd'hui peuvent tenir le même discours à ceux qui les oppriment. Elles peuvent dire aux peuples qui ont donné des priviléges aux Juifs : Traitez-nous comme vous traitez ces enfans de *Jacob*, laissez-nous prier DIEU comme eux selon notre conscience. Notre opinion ne fait pas plus de tort à votre Etat que n'en fait le judaïsme. Vous tolérez les ennemis de JESUS-CHRIST, tolérez-nous donc, nous qui adorons JESUS-CHRIST, & qui ne différons de vous que sur des subtilités de théologie ; ne vous privez pas vous-mêmes de sujets utiles. Il vous importe qu'ils travaillent à vos manufactures, à votre marine, à la culture de vos terres ; & il ne vous importe point qu'ils aient quelques autres articles de foi que vous. C'est de leur bras que vous avez besoin, & non de leur catéchisme.

La faction est une chose toute différente. Il arrive toujours, & nécessairement, qu'une secte persécutée dégénère en faction. Les opprimés se réunissent & s'encouragent. Ils ont plus d'industrie pour fortifier leur parti que la secte dominante n'en a pour l'exterminer. Il faut ou qu'ils soient écrasés, ou qu'ils écrasent. C'est ce qui arriva après la persécution excitée en 303 par le césar *Galérius*, les deux dernières années de l'empire de *Dioclétien*. Les chrétiens ayant été favorisés par *Dioclétien*

pendant dix-huit années entières, étaient devenus trop nombreux & trop riches pour être exterminés. Ils se donnèrent à *Constance Chlore*, ils combattirent pour *Constantin* son fils, & il y eut une révolution entière dans l'empire.

On peut comparer les petites choses aux grandes, quand c'est le même esprit qui les dirige. Une pareille révolution est arrivée en Hollande, en Ecosse, en Suisse. Quand *Ferdinand* & *Isabelle* chassèrent d'Espagne les Juifs qui y étaient établis, non-seulement avant la maison régnante, mais avant les Maures & les Goths, & même avant les Carthaginois, les Juifs auraient fait une révolution en Espagne, s'ils avaient été aussi guerriers que riches, & s'ils avaient pu s'entendre avec les Arabes.

En un mot, jamais secte n'a changé le gouvernement que quand le désespoir lui a fourni des armes. *Mahomet* lui-même n'a réussi que pour avoir été chassé de la Mecque, & parce qu'on y avait mis sa tête à prix.

Voulez-vous donc empêcher qu'une secte ne bouleverse un Etat, usez de tolérance; imitez la sage conduite que tiennent aujourd'hui l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, le Danemarck, la Russie. Il n'y a d'autre parti à prendre en politique avec une secte nouvelle, que de faire mourir sans pitié les chefs & les adhérens, hommes, femmes, enfans, sans en excepter un seul, ou de les tolérer quand la secte est nombreuse. Le premier parti est d'un monstre, le second est d'un sage.

Enchaînez à l'Etat tous les sujets de l'Etat par leur intérêt; que le Quaker & le Turc trouvent

trouvent leur avantage à vivre sous vos lois. La religion est de DIEU à l'homme ; la loi civile est de vous à vos peuples.

SECTION III.

ON ne peut que regretter la perte d'une relation que *Strategius* écrivit sur les hérésies par ordre de *Constantin*. *Ammien Marcellin* (*a*) nous apprend que cet empereur voulant savoir exactement les opinions des sectes, & ne trouvant personne qui fût propre à lui donner là-dessus de justes éclaircissemens, il en chargea cet officier qui s'en acquitta si bien que *Constantin* voulut qu'on lui donnât depuis le nom de *Musonianus*. M. de *Valois*, dans ses notes sur *Ammien*, observe que *Strategius*, qui fut fait préfet d'Orient, avait autant de savoir & d'éloquence que de modération & de douceur ; c'est au moins l'éloge qu'en a fait *Libanius*.

Le choix que cet empereur fit d'un laïque prouve qu'aucun ecclésiastique d'alors n'avait les qualités essentielles pour une tâche si délicate. En effet, *St Augustin* (*b*) remarque qu'un évêque de Bresse nommé *Philastrius*, dont l'ouvrage se trouve dans la bibliothèque des pères, ayant ramassé jusqu'aux hérésies qui ont paru chez les Juifs avant JESUS-CHRIST, en compte vingt-huit de celles-là, & cent vingt-huit depuis JESUS-CHRIST ; au lieu que *St Epiphane*, en y comprenant les

(*a*) Liv. XV, chap. XIII.

(*b*) Lettre CCXXII.

unes & les autres, n'en trouve que quatre-vingts. La raiſon que *St Auguſtin* donne de cette différence, c'eſt que ce qui paraît héréſie à l'un ne le paraît pas à l'autre. Auſſi ce père dit-il aux Manichéens : (c) Nous nous gardons bien de vous traiter avec rigueur, nous laiſſons cette conduite à ceux qui ne ſavent pas quelle peine il faut pour trouver la vérité, & combien il eſt difficile de ſe garantir des erreurs; nous laiſſons cette conduite à ceux qui ne ſavent pas quels ſoupirs & quels gémiſſemens il faut pour acquérir quelque petite connaiſſance de la nature divine. Pour moi je dois vous ſupporter comme on m'a ſupporté autrefois, & uſer envers vous de la même tolérance dont on uſait envers moi lorſque j'étais dans l'égarement.

Cependant ſi l'on ſe rappelle les imputations infames dont nous avons dit un mot à l'article *généalogie*, & les abominations dont ce père accuſait les manichéens dans la célébration de leurs myſtères, comme nous le verrons à l'article *zèle*, on ſe convaincra que la tolérance ne fut jamais la vertu du clergé. Nous avons déjà vu, à l'article *concile*, quelles ſéditions furent excitées par les eccléſiaſtiques à l'occaſion de l'arianiſme. *Eusèbe* nous apprend (d) qu'il y eut des endroits où l'on renverſa les ſtatues de *Conſtantin*, parce qu'il voulait qu'on ſupportât les ariens; & *Sozomène* (e) dit qu'à la mort d'*Eusèbe* de Nicomédie, l'arien *Ma-*

(c) Lettre contre celle de *Manès*, chap. II & III.
(d) Vie de *Conſtantin*, liv. III, chap. IV.
(e) Liv. IV, chap. XXI.

cédonius disputant le siége de Constantinople à *Paul* catholique, le trouble & la confusion devinrent si grands dans l'Eglise de laquelle ils voulaient se chasser réciproquement, que les soldats, croyant que le peuple se soulevait, le chargèrent; on se battit, & plus de trois mille personnes furent tuées à coups d'épée ou étouffées. *Macédonius* monta sur le trône épiscopal, s'empara bientôt de toutes les églises, & persécuta cruellement les novatiens & les catholiques. C'est pour se venger de ces derniers qu'il nia la divinité du St Esprit, comme il reconnut la divinité du Verbe, niée par les ariens, pour braver leur protecteur *Constance* qui l'avait déposé.

Le même historien ajoute (*f*) qu'à la mort d'*Athanase*, les ariens appuyés par *Valens* arrêtèrent, mirent aux fers & firent mourir ceux qui restaient attachés à *Pierre* qu'*Athanase* avait désigné son successeur. On était dans Alexandrie comme dans une ville prise d'assaut. Les ariens s'emparèrent bientôt des églises, & l'on donna à l'évêque installé par les ariens le pouvoir de bannir de l'Egypte tous ceux qui resteraient attachés à la foi de Nicée.

Nous lisons dans *Socrate* (*g*) qu'après la mort de *Sisinnius* l'Eglise de Constantinople se divisa encore sur le choix de son successeur, & *Théodose le jeune* mit sur le siége patriarchal le fougueux *Nestorius*. Dans son premier sermon, il dit à l'empereur : Donnez-moi la terre purgée d'hérétiques, & je vous donnerai le

(*f*) Liv. VI, chap. XX.
(*g*) Liv. VII, chap. XXIX.

ciel ; ſecondez-moi pour exterminer les héré-tiques, & je vous promets un ſecours efficace contre les Perſes. Enſuite il chaſſa les ariens de la capitale, arma le peuple contre eux, abattit leurs égliſes, & obtint de l'empereur des édits rigoureux pour achever de les exterminer. Il ſe ſervit enſuite de ſon crédit pour faire arrêter, empriſonner & fouetter les principaux du peuple qui l'avaient interrompu au milieu d'un autre diſcours dans lequel il prêchait ſa même doctrine qui fut bientôt condamnée au concile d'Ephèſe.

Photius rapporte (*h*) que lorſque le prêtre arrivait à l'autel, c'était un uſage dans l'Egliſe de Conſtantinople que le peuple chantât : DIEU *ſaint*, DIEU *fort*, DIEU *immortel*, & c'eſt ce qu'on nommait le *triſagion*. *Pierre le foulon* y avait ajouté ces mots : *Qui avez été crucifié pour nous, ayez pitié de nous.* Les catholiques crurent que cette addition contenait l'erreur des eutichiens théopaſchites, qui prétendaient que la divinité avait ſouffert ; ils chantaient cependant le *triſagion* avec l'addition pour ne pas irriter l'empereur *Anaſtaſe* qui venait de dépoſer un autre *Macédonius*, & de mettre à ſa place *Timothée*, par l'ordre duquel on chantait cette addition. Mais un jour des moines entrèrent dans l'égliſe, & au lieu de cette addition chantèrent un verſet de pſeaume ; le peuple s'écria auſſitôt : *Les orthodoxes ſont venus bien à propos.* Tous les partiſans du concile de Chalcédoine chantèrent avec les moines le verſet du pſeaume, les

(*h*) Bibliothèque, cahier CCXXII.

eutichiens le trouvèrent mauvais ; on interrompt l'office, on se bat dans l'église, le peuple sort, s'arme, porte dans la ville le carnage & le feu, & ne s'apaise qu'après avoir fait périr plus de dix mille hommes. (*i*)

La puissance impériale établit enfin dans toute l'Egypte l'autorité de ce concile de Chalcédoine ; mais plus de cent mille égyptiens, massacrés dans différentes occasions pour avoir refusé de reconnaître ce concile, avaient porté dans le cœur de tous les égyptiens une haine implacable contre les empereurs. Une partie des ennemis du concile se retira dans la haute Egypte, d'autres sortirent des terres de l'empire, & passèrent en Afrique & chez les Arabes où toutes les religions étaient tolérées. (*k*)

Nous avons déjà dit que sous le règne d'*Irène*, le culte des images fut rétabli & confirmé par le second concile de Nicée. *Léon l'arménien*, *Michel le bégue* & *Théophile* n'oublièrent rien pour l'abolir ; & cette contestation causa encore du trouble dans l'empire de Constantinople, jusqu'au règne de l'impératrice *Théodora* qui donna au second concile de Nicée force de loi, éteignit le parti des iconoclastes, & employa toute son autorité contre les manichéens. Elle envoya dans tout l'empire ordre de les rechercher & de faire mourir tous ceux qui ne se convertiraient pas. Plus de cent mille périrent par différens genres

(*i*) *Evagre*, vie de *Théodose*, liv. III, chap. XXXIII, XLIV.

(*k*) Hist. des patriarches d'Alexandrie, pag. 164.

de ſupplices. Quatre mille échappés aux recherches & aux ſupplices ſe ſauvèrent chez les Sarraſins, s'unirent à eux, ravagèrent les terres de l'empire, ſe bâtirent des places fortes où les manichéens, que la crainte des ſupplices avait tenus cachés, ſe réfugièrent & formèrent une puiſſance formidable par leur nombre & par leur haine contre les empereurs & les catholiques. On les vit pluſieurs fois ravager les terres de l'empire, & tailler ſes armées en pièces. (*l*)

Nous abrégeons les détails de ces maſſacres : ceux d'Irlande, où plus de cent cinquante mille hérétiques furent exterminés en quatre ans, (*m*) ceux des vallées de Piémont, ceux dont nous parlerons à l'article *inquiſition*, enfin la Saint Barthélemi, ſignalèrent en Occident le même eſprit d'intolérance contre lequel on n'a rien de plus ſenſé que ce que l'on trouve dans les ouvrages de *Salvien*.

Voici comment s'exprime, ſur les ſectateurs d'une des premières héréſies, ce digne prêtre de Marſeille qu'on ſurnomma le maître des évêques, & qui déplorait avec tant de douleur les dérèglemens de ſon temps, qu'on l'appela le *Jérémie* du cinquième ſiècle. « Les ariens, dit-il, (*n*) ſont hérétiques, mais ils ne le ſavent pas ; ils ſont hérétiques chez nous, mais ils ne le ſont pas chez eux ; car ils ſe croient ſi bien catholiques, qu'ils nous traitent nous-mêmes d'hérétiques. Nous ſommes per-

(*l*) *Dupin*, bibliothèq. neuvième ſiècle.
(*m*) Biblioth. anglaiſe, liv. II, pag. 303.
(*n*) Liv. V, du gouvernement de DIEU.

suadés qu'ils ont une pensée injurieuse à la génération divine, en ce qu'ils disent que le fils est moindre que le père. Ils croient eux que nous avons une opinion injurieuse pour le père, parce que nous fesons le père & le fils égaux : la vérité est de notre côté, mais ils croient l'avoir en leur faveur. Nous rendons à DIEU l'honneur qui lui est dû, mais ils prétendent aussi le lui rendre dans leur manière de penser. Ils ne s'acquittent pas de leur devoir ; mais dans le point même où ils manquent, ils font consister le plus grand devoir de la religion. Ils sont impies, mais dans cela même ils croient suivre la véritable piété. Ils se trompent donc ; mais par un principe d'amour envers DIEU, & quoiqu'ils n'aient pas la vraie foi, ils regardent celle qu'ils ont embrassée comme le parfait amour de DIEU.

Il n'y a que le souverain juge de l'univers qui sache comment ils seront punis de leurs erreurs au jour du jugement. Cependant il les supporte patiemment, parce qu'il voit que s'ils sont dans l'erreur, ils errent par un mouvement de piété. »

HERMÈS, ou ERMÈS, ou MERCURE TRISMÉGISTE, ou THAUT, ou TAUT, ou THOT.

On néglige cet ancien livre de *Mercure Trismégiste*, & on peut n'avoir pas tort. Il a paru à des philosophes un sublime galimatias ; & c'est peut-être pour cette raison qu'on l'a cru l'ouvrage d'un grand platonicien.

Toutefois, dans ce cahos théologique, que de choſes propres à étonner & à ſoumettre l'eſprit humain! DIEU dont la triple eſſence eſt ſageſſe, puiſſance & bonté; DIEU formant le monde par ſa penſée, par ſon verbe; DIEU créant des dieux ſubalternes; DIEU ordonnant à ces dieux de diriger les orbes céleſtes, & de préſider au monde; le ſoleil fils de DIEU; l'homme image de DIEU par la penſée; la lumière principal ouvrage de DIEU, eſſence divine; toutes ces grandes & vives images éblouirent l'imagination ſubjuguée.

Il reſte à ſavoir ſi ce livre auſſi célébre que peu lu, fut l'ouvrage d'un grec ou d'un égyptien.

St Auguſtin ne balance pas à croire que le livre eſt d'un égyptien, (a) qui prétendait être deſcendu de l'ancien *Mercure*, de cet ancien *Thaut*, premier légiſlateur de l'Egypte.

Il eſt vrai que *St Auguſtin* ne ſavait pas plus l'égyptien que le grec; mais il faut bien que de ſon temps on ne doutât pas que l'*Hermès* dont nous avons la théologie, ne fût un ſage de l'Egypte, antérieur probablement au temps d'*Alexandre*, & l'un des prêtres que *Platon* alla conſulter.

Il m'a toujours paru que la théologie de *Platon* ne reſſemblait en rien à celle des autres grecs, ſi ce n'eſt à celle de *Timée* qui avait voyagé en Egypte ainſi que *Pythagore*.

L'*Hermès Triſmégiſte* que nous avons eſt écrit dans un grec barbare, aſſujetti continuellement à une marche étrangère. C'eſt une preuve qu'il

(a) *Cité de* DIEU, liv. VIII, chap. XXVI.

n'eſt qu'une traduction dans laquelle on a plus ſuivi les paroles que le ſens.

Joſeph Scaliger qui aida le ſeigneur de *Candale*, évêque d'Aire, à traduire l'*Hermès* ou *Mercure Triſmégiſte*, ne doute pas que l'original ne fût égyptien.

Ajoutez à ces raiſons qu'il n'eſt pas vraiſemblable qu'un grec eût adreſſé ſi ſouvent la parole à *Thaut*. Il n'eſt guère dans la nature qu'on parle avec tant d'effuſion de cœur à un étranger ; du moins on n'en voit aucun exemple dans l'antiquité.

L'*Eſculape* égyptien qu'on fait parler dans ce livre, & qui peut-être en eſt l'auteur, écrit au roi d'Egypte *Ammon* : (*b*) *Gardez-vous bien de ſouffrir que les Grecs traduiſent les livres de notre Mercure, de notre Thaut, parce qu'ils le défigureraient.* Certainement un grec n'aurait point parlé ainſi.

Toutes les vraiſemblances ſont donc que ce fameux livre eſt égyptien.

Il y a une autre réflexion à faire, c'eſt que les ſyſtèmes d'*Hermès* & de *Platon* conſpiraient également à s'étendre chez les écoles juives dès le temps des *Ptolomées*. Cette doctrine y fit bientôt de très-grands progrès. Vous la voyez étalée toute entière chez le juif *Philon*, homme ſavant à la mode de ces temps-là.

Il copie des paſſages entiers de *Mercure Triſmégiſte* dans ſon chapitre de la formation du monde. *Premièrement*, dit-il, DIEU *fit le monde intelligible, le ciel incorporel, & la terre inviſible ; après il créa l'eſſence incorporelle de*

(*b*) Préface du *Mercure Triſmégiſte*.

l'eau & de l'esprit, & enfin l'essence de la lumière incorporelle patron du soleil & de tous les astres.

Telle est la doctrine d'*Hermès* toute pure. Il ajoute *que le verbe ou la pensée invisible & intellectuelle est l'image de* DIEU.

Voici la création du monde par le verbe, par la pensée, par le *logos*, bien nettement exprimée.

Vient ensuite la doctrine des nombres, qui passa des Egyptiens aux Juifs. Il appelle la raison, la parente de DIEU. Le nombre de sept est l'accomplissement de toute chose; & c'est pourquoi, dit-il, la lyre n'a que sept cordes.

En un mot, *Philon* possédait toute la philosophie de son temps.

On se trompe donc quand on croit que les Juifs sous le règne d'*Hérode*, étaient plongés dans la même espèce d'ignorance où ils étaient auparavant. Il est évident que *St Paul* était très-instruit; il n'y a qu'à lire le premier chapitre de *St Jean* qui est si différent des autres, pour voir que l'auteur écrit précisément comme *Hermès* & comme *Platon*. *Au commencement était le verbe, & le verbe, le logos, était avec* DIEU, *&* DIEU *était le logos; tout a été fait par lui, & sans lui rien n'est de ce qui fut fait. Dans lui était la vie; & la vie était la lumière des hommes.*

C'est ainsi que *St Paul* dit (*c*) que DIEU *a créé les siècles par son fils.*

Dès le temps des apôtres vous voyez des

(*c*) Epît. aux Hébreux, chap. I, v. 2.

sociétés entières de chrétiens qui ne sont que trop savans, & qui substituent une philosophie fantastique à la simplicité de la foi. Les *Simons*, les *Ménandre*, les *Cérinthe* enseignaient précisément les dogmes d'*Hermès*. Leurs éons n'étaient autre chose que les dieux subalternes créés par le grand Etre. Tous les premiers chrétiens ne furent donc pas des hommes sans lettres comme on dit tous les jours, puisqu'il y en avait plusieurs qui abusaient de leur littérature, & que même dans les *Actes* le gouverneur *Festus* dit à *Paul : Tu es fou, Paul, trop de science t'a mis hors de sens.*

Cérinthe dogmatisait du temps de *St Jean* l'évangéliste. Ses erreurs étaient d'une métaphysique profonde & déliée. Les défauts qu'il remarquait dans la construction du monde lui firent penser, comme le dit le docteur *Dupin*, que ce n'était pas le Dieu souverain qui l'avait formé, mais une vertu inférieure à ce premier principe, laquelle n'avait pas connaissance du Dieu souverain. C'était vouloir corriger le système de *Platon* même ; c'était se tromper comme chrétien & comme philosophe. Mais c'était en même temps montrer un esprit très-délié & très-exercé.

Il en est de même des primitifs appelés *quakers*, dont nous avons tant parlé. On les a pris pour des hommes qui ne savaient que parler du nez, & qui ne fesaient nul usage de leur raison. Cependant il y en eut plusieurs parmi eux qui employaient toutes les finesses de la dialectique. L'enthousiasme n'est pas toujours le compagnon de l'ignorance totale ; il l'est souvent d'une science erronée.

HEUREUX, HEUREUSE, HEUREUSEMENT.

Ce mot vient évidemment d'*heur*, dont *heure* eſt l'origine : de-là ces anciennes expreſſions, *à la bonne heure*, *à la malheure*, car nos pères n'avaient pour toute philoſophie que quelques préjugés : des nations plus anciennes admettaient des heures favorables & funeſtes.

On pourrait, en voyant que le bonheur n'était autrefois qu'une heure fortunée, faire plus d'honneur aux anciens qu'ils ne méritent, & conclure de-là qu'ils regardaient le bonheur comme une choſe très-paſſagère, telle qu'elle eſt en effet. Ce qu'on appelle bonheur eſt une idée abſtraite, compoſée de quelques idées de plaiſir : car qui n'a qu'un moment de plaiſir n'eſt point un homme heureux, de même qu'un moment de douleur ne fait point un homme malheureux. Le plaiſir eſt plus rapide que le bonheur, & le bonheur que la félicité. Quand on dit : Je ſuis heureux dans ce moment, on abuſe du mot ; & cela ne veut dire que j'ai du plaiſir. Quand on a des plaiſirs un peu répétés, on peut dans cet eſpace de temps ſe dire heureux. Quand ce bonheur dure un peu plus, c'eſt un état de félicité. On eſt quelquefois bien loin d'être heureux dans la proſpérité, comme un malade dégoûté ne mange rien d'un grand feſtin préparé pour lui.

L'ancien adage, *on ne doit appeler perſonne heureux avant ſa mort*, ſemble rouler ſur de

bien faux principes. On dirait par cette maxime, qu'on ne devrait le nom d'heureux qu'à un homme qui le ferait constamment depuis sa naissance jusqu'à sa dernière heure. Cette série continuelle de momens agréables est impossible par la constitution de nos organes, par celle des élémens de qui nous dépendons, par celle des hommes dont nous dépendons davantage. Prétendre être toujours heureux est la pierre philosophale de l'ame; c'est beaucoup pour nous de n'être pas long-temps dans un état triste. Mais celui qu'on supposerait avoir toujours joui d'une vie heureuse, & qui périrait misérablement, aurait certainement mérité le nom d'heureux jusqu'à sa mort, & on pourrait prononcer hardiment qu'il a été le plus heureux des hommes. Il se peut très-bien que *Socrate* ait été le plus heureux des Grecs, quoique des juges ou superstitieux & absurdes, ou iniques, ou tout cela ensemble, l'aient empoisonné juridiquement à l'âge de soixante & dix ans, sur le soupçon qu'il croyait un seul DIEU.

Cette maxime philosophique tant rebattue, *nemo ante obitum felix*, paraît donc absolument fausse en tout sens; & si elle signifie qu'un homme heureux peut mourir d'une mort malheureuse, elle ne signifie rien que de trivial.

Le proverbe du peuple, *heureux comme un roi*, est encore plus faux. Quiconque même a vécu doit savoir combien le vulgaire se trompe.

On demande s'il y a une condition plus heureuse qu'une autre? si l'homme en général est plus heureux que la femme? Il faudrait avoir essayé de toutes les conditions, avoir été

homme & femme comme *Tirésias* & *Iphis*, pour décider cette question ; encore faudrait-il avoir vécu dans toutes les conditions avec un esprit également propre à chacune, & il faudrait avoir passé par tous les états possibles de l'homme & de la femme pour en juger.

On demande encore si de deux hommes l'un est plus heureux que l'autre ? Il est bien clair que celui qui a la pierre & la goutte, qui perd son bien, son honneur, sa femme & ses enfans, & qui est condamné à être pendu immédiatement après avoir été taillé, est moins heureux dans ce monde, à tout prendre, qu'un jeune sultan vigoureux, ou que le savetier de *la Fontaine*.

Mais on veut savoir quel est le plus heureux de deux hommes également sains, également riches, & d'une condition égale ? Il est clair que c'est leur humeur qui en décide. Le plus modéré, le moins inquiet, & en même temps le plus sensible, est le plus heureux. Mais malheureusement le plus sensible est presque toujours le moins modéré. Ce n'est pas notre condition, c'est la trempe de notre ame, qui nous rend heureux. Cette disposition de notre ame dépend de nos organes, & nos organes ont été arrangés sans que nous y ayons la moindre part. C'est au lecteur à faire là-dessus ses réflexions. Il y a bien des articles sur lesquels il peut s'en dire plus qu'on ne lui en doit dire. En fait d'arts, il faut l'instruire ; en fait de morale, il faut le laisser penser.

Il y a des chiens qu'on caresse, qu'on peigne, qu'on nourrit de biscuits, à qui on donne de jolies chiennes. Il y en a d'autres qui sont cou-

verts de gale, qui meurent de faim, qu'on chasse, qu'on bat, & qu'ensuite un jeune chirurgien disèque lentement, après leur avoir enfoncé quatre gros clous dans les pattes. A-t-il dépendu de ces pauvres chiens d'être heureux ou malheureux ?

On dit, pensée heureuse, trait heureux, repartie heureuse, physionomie heureuse, climat heureux. Ces pensées, ces traits heureux qui nous viennent comme des inspirations soudaines, & qu'on appelle *des bonnes fortunes d'homme d'esprit*, nous sont inspirés comme la lumière entre dans nos yeux, sans que nous la cherchions. Ils ne sont pas plus en notre pouvoir que la physionomie heureuse, c'est-à-dire, douce & noble, si indépendante de nous & si souvent trompeuse. Le climat heureux est celui que la nature favorise. Ainsi sont les imaginations heureuses, ainsi est l'heureux génie, c'est-à-dire, le grand talent. Et qui peut se donner le génie ? qui peut, quand il a reçu quelque rayon de cette flamme, le conserver toujours brillant !

Puisqu'heureux vient de la bonne heure, & malheureux de la malheure, on pourrait dire que ceux qui pensent, qui écrivent avec génie, qui réussissent dans les ouvrages de goût, écrivent *à la bonne heure*. Le grand nombre est de ceux qui écrivent *à la malheure*.

Quand on dit, un heureux scélérat, on n'entend par ce mot que ses succès. *Félix Sylla*, l'heureux *Sylla*, un *Alexandre VI*, un duc de *Borgia*, ont heureusement pillé, trahi, empoisonné, ravagé, égorgé. Mais s'ils se sont crus des scélérats, il y a grande apparence

qu'ils étaient très-malheureux, quand même ils n'auraient pas craint leurs semblables.

Il se pourrait qu'un scélérat mal élevé, un turc, par exemple, à qui on aurait dit qu'il lui est permis de manquer de foi aux chrétiens, de faire serrer d'un cordon de soie le cou de ses visirs quand ils sont riches, de jeter dans le canal de la mer Noire ses frères étranglés ou massacrés, & de ravager cent lieues de pays pour sa gloire; il se pourrait, dis-je, à toute force, que cet homme n'eût pas plus de remords que son muphti, & fût très-heureux. C'est sur quoi le lecteur peut encore penser beaucoup.

Il y avait autrefois des planètes heureuses, d'autres malheureuses; malheureusement il n'y en a plus.

On a voulu priver le public de ce dictionnaire utile, heureusement on n'y a pas réussi.

Des ames de boue, des fanatiques absurdes préviennent tous les jours les puissans, les ignorans contre les philosophes. Si malheureusement on les écoutait, nous retomberions dans la barbarie d'où les seuls philosophes nous ont tirés.

HIPATHIE.

Je suppose que Mme *Dacier* eût été la plus belle femme de Paris, & que dans la querelle des anciens & des modernes les carmes eussent prétendu que le poëme de la Magdelène, composé par un carme, était infiniment supérieur à *Homère*, & que c'était une impiété atroce de préférer l'Iliade à des vers d'un moine; je suppose

poſe que l'archevêque de Paris eût pris le parti des carmes contre le gouverneur de la ville, partiſan de la belle Mme *Dacier*, & qu'il eût excité les carmes à maſſacrer cette belle dame dans l'égliſe de Notre-Dame, & de la trainer toute nue & toute ſanglante dans la place Maubert, il n'y a perſonne qui n'eût dit que l'archevêque de Paris aurait fait une fort mauvaiſe action dont il aurait dû faire pénitence.

Voilà préciſément l'hiſtoire d'*Hipathie*. Elle enſeignait *Homère* & *Platon* dans Alexandrie, du temps de *Théodoſe II*. *St Cyrille* déchaîna contr'elle la populace chrétienne : c'eſt ainſi que nous le racontent *Damaſcius* & *Suidas* ; c'eſt ce que prouvent évidemment les plus ſavans hommes du ſiècle, tels que *Bruker*, *la Croze*, *Baſnage*, &c. ; c'eſt ce qui eſt expoſé très-judicieuſement dans le grand dictionnaire encyclopédique, à l'article *Eclectiſme*.

Un homme dont les intentions ſont ſans doute très-bonnes, a fait imprimer deux volumes contre cet article de l'Encyclopédie.

Encore une fois, mes amis, deux tomes contre deux pages, c'eſt trop. Je vous l'ai dit cent fois : vous multipliez trop les êtres ſans néceſſité. Deux lignes contre deux tomes, voilà ce qu'il faut. N'écrivez pas même ces deux lignes.

Je me contente de remarquer que *St Cyrille* était homme, & homme de parti ; qu'il a pu ſe laiſſer trop emporter à ſon zèle ; que quand on met les belles dames toutes nues, ce n'eſt pas pour les maſſacrer ; que *St Cyrille* a ſans doute demandé pardon à DIEU de cette action abominable, & que je prie le père des miſéri-

cordes d'avoir pitié de son ame. Celui qui a écrit les deux tomes contre l'*Eclectisme* me fait aussi beaucoup de pitié.

HISTOIRE.

SECTION PREMIÈRE.

Définition.

L'HISTOIRE est le récit des faits donnés pour vrais, au contraire de la fable qui est le récit des faits donnés pour faux.

Il y a l'histoire des opinions qui n'est guère que le recueil des erreurs humaines.

L'histoire des arts peut être la plus utile de toutes, quand elle joint à la connoissance de l'invention & du progrès des arts, la description de leur mécanisme.

L'histoire naturelle, improprement dite *histoire*, est une partie essentielle de la physique. On a divisé l'histoire des événemens en sacrée & profane; l'histoire sacrée est une suite des opérations divines & miraculeuses, par lesquelles il a plu à DIEU de conduire autrefois la nation juive, & d'exercer aujourd'hui notre foi.

Si j'apprenais l'hébreu, les sciences, l'histoire!
Tout cela c'est la mer à boire.

Premiers fondemens de l'histoire.

LES premiers fondemens de toute l'histoire, sont les récits des pères aux enfans, transmis

enſuite d'une génération à une autre ; ils ne ſont tout au plus que problables dans leur origine, quand ils ne choquent point le ſens commun ; & ils perdent un degré de probabilité à chaque génération. Avec le temps la fable ſe groſſit, & la vérité ſe perd : de là vient que toutes les origines des peuples ſont abſurdes. Ainſi les Egyptiens avaient été gouvernés par les dieux pendant beaucoup de ſiècles ; ils l'avaient été enſuite par des demi-dieux ; enfin, ils avaient eu des rois pendant onze mille trois cents quarante ans ; & le ſoleil dans cet eſpace de temps avait changé quatre fois d'Orient & d'Occident.

Les Phéniciens du temps d'*Alexandre* prétendaient être établis dans leurs pays depuis trente mille ans ; & ces trente mille ans étaient remplis d'autant de prodiges que la chronologie égyptienne. J'avoue qu'il eſt phyſiquement très-poſſible que la Phénicie ait exiſté non-ſeulement trente mille ans, mais trente mille milliars de ſiècles, & qu'elle ait éprouvé, ainſi que le reſte du globe, trente millions de révolutions. Mais nous n'en avons pas de connaiſſance.

On ſait quel merveilleux ridicule règne dans l'ancienne hiſtoire des Grecs.

Les Romains, tout ſérieux qu'ils étaient, n'ont pas moins enveloppé de fables l'hiſtoire de leurs premiers ſiècles. Ce peuple, ſi récent en comparaiſon des nations aſiatiques, a été cinq cents années ſans hiſtoriens. Ainſi il n'eſt pas ſurprenant que *Romulus* ait été le fils de *Mars*, qu'une louve ait été ſa nourrice, qu'il ait marché avec mille hommes de ſon village

de Rome contre vingt-cinq mille combattans du village des Sabins ; qu'enſuite il ſoit devenu dieu, que *Tarquin l'ancien* ait coupé une pierre avec un raſoir, & qu'une veſtale ait tiré à terre un vaiſſeau avec ſa ceinture, &c.

Les premières annales de toutes nos nations modernes ne ſont pas moins fabuleuſes ; les choſes prodigieuſes & improbables doivent être quelquefois rapportées, mais comme des preuves de la crédulité humaine : elles entrent dans l'hiſtoire des opinions & des ſottiſes. Mais le champ eſt trop immenſe.

Des monumens.

POUR connaître avec un peu de certitude quelque choſe de l'hiſtoire ancienne, il n'eſt qu'un ſeul moyen ; c'eſt de voir s'il reſte quelques monumens inconteſtables. Nous n'en avons que trois par écrit ; le premier eſt le recueil des obſervations aſtronomiques faites pendant dix-neuf cents ans de ſuite à Babylone, envoyées par *Alexandre* en Grèce. Cette ſuite d'obſervations, qui remonte à deux mille deux cents trente-quatre ans avant notre ère vulgaire, prouve invinciblement que les Babyloniens exiſtaient en corps de peuple pluſieurs ſiècles auparavant : car les arts ne ſont que l'ouvrage du temps ; & la pareſſe naturelle aux hommes les laiſſe des milliers d'années ſans autres connaiſſances & ſans autres talens que ceux de ſe nourrir, de ſe défendre des injures de l'air, & de s'égorger. Qu'on en juge par les Germains & par les Anglais du temps de *Céſar*, par les Tartares d'aujourd'hui, par les

deux tiers de l'Afrique, & par tous les peuples que nous avons trouvés dans l'Amérique, en exceptant à quelques égards les royaumes du Pérou & du Mexique, & la république de Tlaſcala. Qu'on ſe ſouvienne que dans tout ce nouveau monde perſonne ne ſavait ni lire ni écrire.

Le ſecond monument eſt l'éclipſe centrale du ſoleil, calculée à la Chine deux mille cent cinquante-cinq ans avant notre ère vulgaire, & reconnue véritable par tous nos aſtronomes. Il faut dire des Chinois la même choſe que des peuples de Babylone; ils compoſaient déjà ſans doute un vaſte empire policé. Mais ce qui met les Chinois au-deſſus de tous les peuples de la terre, c'eſt que ni leurs lois, ni leurs mœurs, ni la langue que parlent chez eux les lettrés, n'ont changé depuis environ quatre mille ans. Cependant cette nation & celle de l'Inde, les plus anciennes de toutes celles qui ſubſiſtent aujourd'hui, celles qui poſsèdent le plus vaſte & le plus beau pays, celles qui ont inventé preſque tous les arts avant que nous en euſſions appris quelques-uns, ont toujours été omiſes juſqu'à nos jours dans nos prétendues hiſtoires univerſelles. Et quand un eſpagnol & un français feſaient le dénombrement des nations, ni l'un ni l'autre ne manquait d'appeler ſon pays la première monarchie du monde, & ſon roi le plus grand roi du monde, ſe flattant que ſon roi lui donnerait une penſion dès qu'il aurait lu ſon livre.

Le troiſième monument, fort inférieur aux deux autres, ſubſiſte dans les marbres d'Arondel: la chronique d'Athènes y eſt gravée deux

cents soixante-trois ans avant notre ère ; mais elle ne remonte que jusqu'à *Cécrops*, treize cents dix-neuf ans au-delà du temps où elle fut gravée. Voilà dans l'histoire de toute l'antiquité les seules époques inconteſtables que nous ayons.

Fesons une sérieuse attention à ces marbres rapportés de Grèce par le lord *Arondel*. Leur chronique commence quinze cents quatre-vingt-deux ans avant notre ère. C'est aujourd'hui une antiquité de trois mille trois cents cinquante ans, & vous n'y voyez pas un seul fait qui tienne du miraculeux, du prodigieux. Il en est de même des olympiades ; ce n'est pas là qu'on doit dire *Græcia mendax*, la menteuse Grèce. Les Grecs savaient très-bien distinguer l'histoire de la fable & les faits réels des contes d'*Hérodote ;* ainsi que dans leurs affaires sérieuses, leurs orateurs n'empruntaient rien des discours des sophistes ni des images des poëtes.

La date de la prise de Troye est spécifiée dans ces marbres, mais il n'y est parlé ni des flèches d'*Apollon* ni du sacrifice d'*Iphigénie*, ni des combats ridicules des dieux. La date des inventions de *Triptolème* & de *Cérès* s'y trouve ; mais *Cérès* n'y est pas appelée *déesse*. On y fait mention d'un poëme sur l'enlévement de *Proserpine ;* il n'y est point dit qu'elle soit fille de *Jupiter* & d'une déesse, & qu'elle soit femme du Dieu des enfers.

Hercule est initié aux mystères d'*Eleusine ;* mais pas un mot sur ses douze travaux, ni sur son passage en Afrique dans sa tasse, ni sur sa divinité, ni sur le gros poisson par lequel il

fut avalé, & qui le garda dans son ventre pendant trois jours & trois nuits selon *Lycophron*.

Chez nous, au contraire, un étendard est apporté du ciel par un ange aux moines de Saint-Denis; un pigeon apporte une bouteille d'huile dans une église de Rheims; deux armées de serpens se livrent une bataille rangée en allemagne; un archevêque de Mayence est assiégé & mangé par des rats; & pour comble, on a grand soin de marquer l'année de ces aventures. Et l'abbé *Lenglet* compile, compile ces impertinences; & les almanachs les ont cent fois répétées; & c'est ainsi qu'on a instruit la jeunesse; & toutes ces fadaises sont entrées dans l'éducation des princes.

Toute histoire est récente. Il n'est pas étonnant qu'on n'ait point d'histoire ancienne profane au-delà d'environ quatre mille années. Les révolutions de ce globe, la longue & universelle ignorance de cet art qui transmet les faits par l'écriture, en sont cause. Il reste encore plusieurs peuples qui n'en ont aucun usage. Cet art ne fut commun que chez un très-petit nombre de nations policées; & même était-il en très-peu de mains. Rien de plus rare chez les Français & chez les Germains, que de savoir écrire, jusqu'au quatorzième siècle de notre ère vulgaire, presque tous les actes n'étaient attestés que par témoins. Ce ne fut en France que sous *Charles VII* en 1454 que l'on commença à rédiger par écrit quelques coutumes de France. L'art d'écrire était encore plus rare chez les Espagnols, & de là vient que leur histoire est si sèche & si incertaine, jusqu'au temps de *Ferdinand* & d'*Isabelle*. On voit par-là

combien le très-petit nombre d'hommes qui ſavaient écrire, pouvaient en impoſer, & combien il a été facile de nous faire croire les plus énormes abſurdités.

Il y a des nations qui ont ſubjugué une partie de la terre ſans avoir l'uſage des caractères. Nous ſavons que *Gengis-kan* conquit une partie de l'Aſie au commencement du treizième ſiècle; mais ce n'eſt ni par lui ni par les Tartares que nous le ſavons. Leur hiſtoire écrite par les Chinois & traduite par le père *Gaubil*, dit que ces Tartares n'avaient point alors l'art d'écrire.

Cet art ne dut pas être moins inconnu au Scythe *Ogus-kan*, nommé *Madiès* par les Perſans & par les Grecs, qui conquit une partie de l'Europe & de l'Aſie, ſi long-temps avant le règne de *Cyrus*. Il eſt preſque sûr qu'alors ſur cent nations, il y en avait à peine deux ou trois qui employaſſent des caractères. Il ſe peut que dans un ancien monde détruit, les hommes aient connu l'écriture & les autres arts; mais dans le nôtre ils ſont tous très-récens.

Il reſte des monumens d'une autre eſpèce, qui ſervent à conſtater ſeulement l'antiquité reculée de certains peuples, & qui précèdent toutes les époques connues, & tous les livres; ce ſont les prodiges d'architecture, comme les pyramides & les palais d'Egypte qui ont réſiſté au temps. *Hérodote* qui vivait il y a deux mille deux cents ans, & qui les avait vus, n'avait pu apprendre des prêtres égyptiens dans quel temps on les avait élevés.

Il eſt difficile de donner à la plus ancienne des

des pyramides moins de quatre mille ans d'antiquité ; mais il faut considérer que ces efforts de l'ostentation des rois n'ont pu être commencés que long-temps après l'établissement des villes. Mais pour bâtir des villes dans un pays inondé tous les ans, remarquons toujours qu'il avait fallu d'abord relever le terrain des villes sur des pilotis dans ce terrain de vase, & les rendre inaccessibles à l'inondation ; il avait fallu avant de prendre ce parti nécessaire & avant d'être en état de tenter ces grands travaux, que les peuples se fussent pratiqués des retraites pendant la crue du Nil, au milieu des rochers qui forment deux chaînes à droite & à gauche de ce fleuve. Il avait fallu que ces peuples rassemblés eussent les instrumens du labourage, ceux de l'architecture, une connaissance de l'arpentage, avec des lois & une police. Tout cela demande nécessairement un espace de temps prodigieux. Nous voyons par les longs détails qui regardent tous les jours nos entreprises les plus nécessaires & les plus petites, combien il est difficile de faire de grandes choses, & qu'il faut non-seulement une opiniâtreté infatigable, mais plusieurs générations animées de cette opiniâtreté.

Cependant que ce soit *Menès*, *Thaut* ou *Chéops*, ou *Rameſsès*, qui aient élevé une ou deux de ces prodigieuses masses, nous n'en serons pas plus instruits de l'histoire de l'ancienne Egypte : la langue de ce peuple est perdue. Nous ne savons donc autre chose, sinon qu'avant les plus anciens historiens il y avait de quoi faire une histoire ancienne.

SECTION II.

Comme nous avons déjà vingt mille ouvrages, la plupart en plusieurs volumes, sur la seule histoire de France, & qu'un homme studieux qui vivrait cent ans n'aurait pas le temps de les lire, je crois qu'il est bon de savoir se borner. Nous sommes obligés de joindre à la connaissance de notre pays celle de l'histoire de nos voisins. Il nous est encore moins permis d'ignorer les grandes actions des Grecs & des Romains, & leurs lois qui sont encore les nôtres. Mais si à cette étude nous voulions ajouter celle d'une antiquité plus reculée, nous ressemblerions alors à un homme qui quitterait *Tacite* & *Tite-Live* pour étudier sérieusement les *Mille & une nuits*. Toutes les origines des peuples sont visiblement des fables; la raison en est que les hommes ont dû vivre long-temps en corps de peuple, & apprendre à faire du pain & des habits, (ce qui était difficile) avant d'apprendre à transmettre toutes leurs pensées à la postérité, (ce qui était plus difficile encore.) L'art d'écrire n'a pas certainement plus de six mille ans chez les Chinois, & quoi qu'en aient dit les Chaldéens & les Egyptiens, il n'y a guère d'apparence qu'ils aient su plutôt écrire & lire couramment.

L'histoire des temps antérieurs ne put donc être transmise que de mémoire; & on sait assez combien le souvenir des choses passées s'altère de génération en génération. C'est l'imagination seule qui a écrit les premières histoires. Non-

seulement chaque peuple inventa son origine, mais il inventa aussi l'origine du monde entier.

Si l'on en croit *Sanchoniathon*, les choses commencèrent d'abord par un air épais que le vent raréfia; le désir & l'amour en naquirent, & de l'union du désir & de l'amour furent formés les animaux. Les astres ne vinrent qu'ensuite, mais seulement pour orner le ciel, & pour réjouir la vue des animaux qui étaient sur la terre.

Le Knef des Egyptiens, leur Oshiret, & leur Ishet, que nous nommons *Osiris* & *Isis*, ne sont guère moins ingénieux & moins ridicules. Les Grecs embellirent toutes ces fictions; *Ovide* les recueillit & les orna des charmes de la plus belle poésie. Ce qu'il dit d'un Dieu qui débrouille le chaos, & de la formation de l'homme, est sublime :

Sanctius his animal mentisque capacius altæ
Deerat adhuc & qui dominari in cætera posset;
Natus homo est. . . . . .
Pronaque cum spectent animalia cætera terram,
Os homini sublime dedit cœlumque tueri
Jussit & erectos ad sidera tollere vultus.

Il s'en faut bien qu'*Hésiode* & les autres qui écrivirent si long-temps auparavant, se soient exprimés avec cette sublimité élégante. Mais, depuis ce beau moment où l'homme fut formé jusqu'au temps des olympiades, tout est plongé dans une obscurité profonde.

Hérodote arrive aux jeux olympiques, & fait des contes aux Grecs assemblés, comme

une vieille à des enfans. Il commence par dire que les Phéniciens navigèrent de la mer Rouge dans la Méditerranée, ce qui suppose que ces Phéniciens avaient doublé notre cap de Bonne-Espérance, & fait le tour de l'Afrique.

Ensuite vient l'enlèvement d'*Io*, puis la fable de *Gygès* & de *Candaule*, puis de belles histoires de voleurs, & celle de la fille du roi d'Egypte *Chéops*, qui, ayant exigé une pierre de taille de chacun de ses amans, en eut assez pour bâtir une des plus belles pyramides.

Joignez à cela des oracles, des prodiges, des tours de prêtres, & vous avez l'histoire du genre-humain.

Les premiers temps de l'histoire romaine semblent écrits par des *Hérodotes*; nos vainqueurs & nos législateurs ne savaient compter leurs années qu'en fichant des clous dans une muraille par la main de leur grand-pontife.

Le grand *Romulus*, roi d'un village, est fils du dieu *Mars* & d'une religieuse qui allait chercher de l'eau dans sa cruche. Il a un dieu pour père, une catin pour mère, & une louve pour nourrice. Un bouclier tombe du ciel exprès pour *Numa*. On trouve les beaux livres des sibylles. Un augure coupe un gros caillou avec un rasoir par la permission des Dieux. Une vestale met à flot un gros vaisseau engravé, en le tirant avec sa ceinture. *Castor* & *Pollux* viennent combattre pour les Romains, & la trace des pieds de leurs chevaux reste imprimée sur la pierre. Les Gaulois ultramontains viennent saccager Rome : les uns disent qu'ils furent chassés par des oies, les autres qu'ils remportèrent beaucoup d'or & d'argent;

mais il est probable que dans ces temps-là en Italie il y avait beaucoup moins d'argent que d'oies. Nous avons imité les premiers historiens romains, au moins dans leur goût pour les fables. Nous avons notre oriflamme apportée par un ange, la sainte ampoule par un pigeon; & quand nous joignons à cela le manteau de *St Martin*, nous sommes bien forts.

Quelle serait l'histoire utile ? celle qui nous apprendrait nos devoirs & nos droits, sans paraître prétendre à nous les enseigner.

On demande souvent si la fable du sacrifice d'*Iphigénie* est prise de l'histoire de *Jephté ?* si le déluge de *Deucalion* est inventé en imitation de celui de *Noé ?* si l'aventure de *Philémon* & de *Baucis* est d'après celle de *Loth* & de sa femme ? Les Juifs avouent qu'ils ne communiquaient point avec les étrangers, que leurs livres ne furent connus des Grecs qu'après la traduction faite par ordre d'un *Ptolomée ;* mais les Juifs furent long-temps auparavant courtiers & usuriers chez les Grecs d'Alexandrie. Jamais les Grecs n'allèrent vendre de vieux habits à Jérusalem. Il paraît qu'aucun peuple n'imita les Juifs, & que ceux-ci prirent beaucoup de choses des Babyloniens, des Egyptiens & des Grecs.

Toutes les antiquités judaïques sont sacrées pour nous, malgré notre haine & notre mépris pour ce peuple. Nous ne pouvons à la vérité les croire par la raison ; mais nous nous soumettons aux Juifs par la foi. Il y a environ quatre-vingts systèmes sur leur chronologie, & beaucoup plus de manières d'expliquer les

événemens de leur hiſtoire : nous ne ſavons pas quelle eſt la véritable ; mais nous lui réſervons notre foi pour le temps où elle ſera découverte.

Nous avons tant de choſes à croire de ce ſavant & magnanime peuple, que toute notre croyance en eſt épuiſée, & qu'il ne nous en reſte plus pour les prodiges dont l'hiſtoire des autres nations eſt pleine. *Rollin* a beau nous répéter les oracles d'*Apollon*, & les merveilles de *Sémiramis* ; il a beau tranſcrire tout ce qu'on a dit de la juſtice de ces anciens Scythes qui pillèrent ſi ſouvent l'Aſie, & qui mangeaient des hommes dans l'occaſion ; il trouve un peu d'incrédulité chez les honnêtes gens.

Ce que j'admire le plus dans nos compilateurs modernes, c'eſt la ſageſſe & la bonne foi avec laquelle ils nous prouvent que tout ce qui arriva autrefois dans les plus grands empires du monde, n'arriva que pour inſtruire les habitans de la Paleſtine. Si les rois de Babylone, dans leurs conquêtes, tombent en paſſant ſur le peuple hébreu, c'eſt uniquement pour corriger ce peuple de ſes péchés. Si le roi qu'on a nommé *Cyrus* ſe rend maître de Babylone, c'eſt pour donner à quelques juifs la permiſſion d'aller chez eux. Si *Alexandre* eſt vainqueur de *Darius*, c'eſt pour établir des fripiers juifs dans Alexandrie. Quand les Romains joignent la Syrie à leur vaſte domination, & englobent le petit pays de la Judée dans leur empire, c'eſt encore pour inſtruire les Juifs ; les Arabes & les Turcs ne ſont venus que pour corriger ce peuple aimable. Il faut avouer qu'il a eu une excellente éducation ;

jamais on n'eut tant de précepteurs ; & voilà comme l'histoire est utile.

Mais ce que nous avons de plus instructif, c'est la justice exacte que les clercs ont rendue à tous les princes dont ils n'étaient pas contens. Voyez avec quelle candeur impartiale *St Grégoire de Nazianze* juge l'empereur *Julien le philosophe ;* il déclare que ce prince, qui ne croyait point au diable, avait un commerce secret avec le diable, & qu'un jour que les démons lui apparurent tout enflammés sous des figures trop hideuses, il les chassa en fesant par inadvertance des signes de croix.

Il l'appelle un *furieux*, un *misérable ;* il assure que *Julien* immolait de jeunes garçons & de jeunes filles toutes les nuits dans des caves. C'est ainsi qu'il parle du plus clément des hommes, qui ne s'était jamais vengé des invectives que ce même *Grégoire* proféra contre lui pendant son règne.

Une méthode heureuse de justifier les calomnies dont on accable un innocent, c'est de faire l'apologie d'un coupable. Par-là tout est compensé ; & c'est la manière qu'emploie le même saint de Nazianze. L'empereur *Constance*, oncle & prédécesseur de *Julien*, à son avénement à l'empire, avait massacré *Julius* frère de sa mère & ses deux fils, tous trois déclarés augustes ; c'était une méthode qu'il tenait de son père le grand *Constantin ;* il fit ensuite assassiner *Gallus* frère de *Julien*. Cette cruauté qu'il exerça contre sa famille, il la signala contre l'empire ; mais il était dévot : & même dans la bataille décisive qu'il donna contre *Magnance*, il pria DIEU dans une église pen-

dant tout le temps que les armées furent aux mains. Voilà l'homme dont *Grégoire* fait le panégyrique. Si les saints nous font connaître ainsi la vérité, que ne doit-on point attendre des profanes, sur-tout quand ils sont ignorans, superstitieux & passionnés ?

On fait quelquefois aujourd'hui un usage un peu bizarre de l'étude de l'histoire. On déterre des chartes du temps de *Dagobert*, la plupart suspectes & mal entendues, & on en infère que des coutumes, des droits, des prérogatives qui subsistaient alors, doivent revivre aujourd'hui. Je conseille à ceux qui étudient & qui raisonnent ainsi, de dire à la mer : Tu as été autrefois à Aigues-mortes, à Fréjus, à Ravenne, à Ferrare, retournes-y tout-à-l'heure.

SECTION III.

De la certitude de l'histoire.

TOUTE cette certitude qui n'est pas démonstration mathématique n'est qu'une extrême probabilité : il n'y a pas d'autre certitude historique.

Quand *Marc-Paul* parla le premier, mais le seul, de la grandeur & de la population de la Chine, il ne fut pas cru, & il ne put exiger de croyance. Les Portuguais qui entrèrent dans ce vaste empire plusieurs siècles après, commencèrent à rendre la chose probable. Elle est aujourd'hui certaine, de cette certitude qui naît de la déposition unanime de

mille témoins oculaires de différentes nations, sans que personne ait réclamé contre leur témoignage.

Si deux ou trois historiens seulement avaient écrit l'aventure du roi *Charles XII*, qui s'obstinant à rester dans les Etats du sultan son bienfaiteur, malgré lui, se battit avec ses domestiques contre une armée de janissaires & de Tartares, j'aurais suspendu mon jugement. Mais ayant parlé à plusieurs témoins oculaires, & n'ayant jamais entendu révoquer cette action en doute, il a bien fallu la croire; parce qu'après tout, si elle n'est ni sage ni ordinaire, elle n'est contraire ni aux lois de la nature ni au caractère du héros.

Ce qui répugne au cours ordinaire de la nature ne doit point être cru, à moins qu'il ne soit attesté par des hommes animés visiblement de l'esprit divin, & qu'il soit impossible de douter de leur inspiration. Voilà pourquoi, à l'article *Certitude* du dictionnaire encyclopédique, c'est un grand paradoxe de dire qu'on devrait croire aussi-bien tout Paris qui affirmerait avoir vu ressusciter un mort, qu'on croit tout Paris quand il dit qu'on a gagné la bataille de Fontenoi. Il paraît évident que le témoignage de tout Paris sur une chose improbable ne saurait être égal au témoignage de tout Paris sur une chose probable. Ce sont-là les premières notions de la saine logique. Un tel dictionnaire ne devait être consacré qu'à la vérité. (*)

(*) Voyez *Certitude*.

Incertitude de l'hiſtoire.

On diſtingue les temps en fabuleux & hiſtoriques. Mais les hiſtoriques auraient dû être diſtingués eux-mêmes en vérités & en fables. Je ne parle pas ici de fables reconnues aujourd'hui pour telles ; il n'eſt pas queſtion, par exemple, des prodiges dont *Tite-Live* a embelli ou gâté ſon hiſtoire. Mais dans les faits les plus reçus, que de raiſons de douter !

Qu'on faſſe attention que la république romaine a été cinq cents ans ſans hiſtoriens, que *Tite-Live* lui-même déplore la perte des autres monumens qui périrent preſque tous dans l'incendie de Rome, *pleraque interiêre ;* qu'on ſonge que dans les trois cents premières années, l'art d'écrire était très-rare, *raræ per eadem tempora litteræ ;* il ſera permis alors de douter de tous les événemens qui ne ſont pas dans l'ordre ordinaire des choſes humaines.

Sera-t-il bien probable que *Romulus*, le petit-fils du roi des Sabins, aura été forcé d'enlever des ſabines pour avoir des femmes ? L'hiſtoire de *Lucrèce* ſera-t-elle bien vraiſemblable ? Croira-t-on aiſément, ſur la foi de *Tite-Live*, que le roi *Porſenna* s'enfuit plein d'admiration pour les Romains, parce qu'un fanatique avait voulu l'aſſaſſiner ? Ne ſera-t-on pas porté, au contraire, à croire *Polybe* qui était antérieur à *Tite-Live* de deux cents années ? *Polybe* dit que *Porſenna* ſubjugua les Romains ; cela eſt bien plus probable que l'aventure de *Scevola*, qui ſe brûla entièrement la

main parce qu'elle s'était mépriſe. J'aurais défié *Poltrot* d'en faire autant.

L'aventure de *Régulus*, enfermé par les Carthaginois dans un tonneau garni de pointes de fer, mérite-t-elle qu'on la croie? *Polybe* contemporain n'en aurait-il pas parlé, ſi elle avait été vraie? Il n'en dit pas un mot: n'eſt-ce pas une grande préſomption que ce conte ne fut inventé que long-temps après pour rendre les Carthaginois odieux?

Ouvrez le dictionnaire de *Moréri*, à l'article *Régulus*, il vous aſſure que le ſupplice de ce romain eſt rapporté dans *Tite-Live*: cependant la décade où *Tite-Live* aurait pu en parler eſt perdue; on n'a que le ſupplément de *Freinſemius*; & il ſe trouve que ce dictionnaire n'a cité qu'un allemand du dix-ſeptième ſiècle, croyant citer un romain de temps d'*Auguſte*. On ferait des volumes immenſes de tous les faits célébres & reçus dont il faut douter. Mais les bornes de cet article ne permettent pas de s'étendre.

Les temples, les fêtes, les cérémonies annuelles, les médailles mêmes ſont-elles des preuves hiſtoriques?

On eſt naturellement porté à croire qu'un monument érigé par une nation pour célébrer un événement en atteſte la certitude: cependant, ſi ces monumens n'ont pas été élevés par des contemporains; s'ils célèbrent quelques faits peu vraiſemblables, prouvent-ils autre choſe ſinon qu'on a voulu conſacrer une opinion populaire?

La colonne roſtrale, érigée dans Rome par les contemporains de *Duillius*, eſt ſans doute une preuve de la victoire navale de *Duillius*: mais la ſtatue de l'augure *Nævius*, qui coupait un caillou avec un raſoir, prouvait-elle que *Nævius* avait opéré ce prodige? Les ſtatues de *Cérès* & de *Triptolème*, dans Athènes, étaient-elles des témoignages inconteſtables que *Cérès* était deſcendue de je ne ſais quelle planète pour venir enſeigner l'agriculture aux Athéniens? Le fameux Laocoon, qui ſubſiſte aujourd'hui ſi entier, atteſte-t-il bien la vérité de l'hiſtoire du cheval de Troye?

Les cérémonies, les fêtes annuelles établies par toute une nation, ne conſtatent pas mieux l'origine à laquelle on les attribue. La fête d'*Arion*, porté ſur un dauphin, ſe célébrait chez les Romains comme chez les Grecs. Celle de *Faune* rappelait ſon aventure avec *Hercule* & *Omphale*, quand ce dieu amoureux d'*Omphale* prit le lit d'*Hercule* pour celui de ſa maîtreſſe.

La fameuſe fête des lupercales était établie en l'honneur de la louve qui allaita *Romulus* & *Remus*.

Sur quoi était fondée la fête d'*Orion*, célébrée le cinq des ides de mai? Le voici. *Hirée* reçut chez lui *Jupiter*, *Neptune* & *Mercure*; & quand ſes hôtes prirent congé, ce bon homme, qui n'avait point de femme, & qui voulait avoir un enfant, témoigna ſa douleur aux trois Dieux. On n'oſe exprimer ce qu'ils firent ſur la peau du bœuf qu'*Hirée* leur avait ſervi à manger; ils couvrirent enſuite cette

peau d'un peu de terre, & de-là naquit *Orion* au bout de neuf mois.

Presque toutes les fêtes romaines, syriennes, grecques, égyptiennes, étaient fondées sur de pareils contes, ainsi que les temples & les statues des anciens héros. C'étaient des monumens que la crédulité consacrait à l'erreur.

Un de nos plus anciens monumens est la statue de *St Denis* portant sa tête dans ses bras.

Une médaille, même contemporaine, n'est pas quelquefois une preuve. Combien la flatterie n'a-t-elle pas frappé de médailles sur des batailles très-indécises, qualifiées de victoires, & sur des entreprises manquées, qui n'ont été achevées que dans la légende? N'a-t-on pas, en dernier lieu, pendant la guerre de 1740 des Anglais contre le roi d'Espagne, frappé une médaille qui attestait la prise de Carthagène par l'amiral *Vernon*, tandis que cet amiral levait le siége?

Les médailles ne sont des témoignages irréprochables que lorsque l'événement est attesté par des auteurs contemporains; alors ces preuves, se soutenant l'une par l'autre, constatent la vérité.

Doit-on dans l'histoire inférer des harangues, & faire des portraits?

Si dans une occasion importante un général d'armée, un homme d'Etat a parlé d'une manière singulière & forte qui caractérise son génie & celui de son siècle, il faut sans doute rapporter son discours mot pour mot: de telles

harangues ſont peut-être la partie de l'hiſtoire la plus utile. Mais pourquoi faire dire à un homme ce qu'il n'a pas dit ? il vaudrait preſque autant lui attribuer ce qu'il n'a pas fait. C'eſt une fiction imitée d'*Homère !* Mais ce qui eſt fiction dans un poëme devient à la rigueur menſonge dans un hiſtorien. Pluſieurs anciens ont eu cette méthode ! cela ne prouve autre choſe ſinon que pluſieurs anciens ont voulu faire parade de leur éloquence aux dépens de la vérité.

Des portraits.

Les portraits montrent encore bien ſouvent plus d'envie de briller que d'inſtruire. Des contemporains ſont en droit de faire le portrait des hommes d'Etat avec leſquels ils ont négocié, des généraux ſous qui ils ont fait la guerre. Mais qu'il eſt à craindre que le pinceau ne ſoit guidé par la paſſion ! Il paraît que les portraits qu'on trouve dans *Clarendon* ſont faits avec plus d'impartialité, de gravité & de ſageſſe que ceux qu'on lit avec plaiſir dans le cardinal de *Retz*.

Mais vouloir peindre les anciens, s'efforcer de développer leurs ames, regarder les événemens comme des caractères avec leſquels on peut lire ſurement dans le fond des cœurs, c'eſt une entrepriſe bien délicate, c'eſt dans pluſieurs une puérilité.

De la maxime de Cicéron concernant l'hiſtoire; que l'hiſtorien n'oſe dire une fauſſeté, ni cacher une vérité.

La première partie de ce précepte eſt incon-

teſtable ; il faut examiner l'autre. Si une vérité peut être de quelque utilité à l'Etat, votre ſilence eſt condamnable. Mais je ſuppoſe que vous écriviez l'hiſtoire d'un prince qui vous aura confié un ſecret, devez-vous le révéler ? Devez-vous dire à la poſtérité ce que vous ſeriez coupable de dire en ſecret à un ſeul homme ? Le devoir d'un hiſtorien l'emportera-t-il ſur un devoir plus grand ?

Je ſuppoſe encore que vous ayez été témoin d'une faibleſſe qui n'a point influé ſur les affaires publiques, devez-vous révéler cette faibleſſe ? En ce cas l'hiſtoire ſerait une ſatire.

Il faut avouer que la plupart des écrivains d'anecdotes ſont plus indiſcrets qu'utiles. Mais que dire de ces compilateurs inſolens qui, ſe feſant un mérite de médire, impriment & vendent des ſcandales, comme la *Voiſin* vendait des poiſons ?

De l'hiſtoire ſatirique.

Si *Plutarque* a repris *Hérodote* de n'avoir pas aſſez relevé la gloire de quelques villes grecques, & d'avoir omis pluſieurs faits connus dignes de mémoire, combien ſont plus repréhenſibles aujourd'hui ceux qui, ſans avoir aucun des mérites d'*Hérodote*, imputent aux princes, aux nations, des actions odieuſes, ſans la plus légère apparence de preuve ? La guerre de 1741 a été écrite en Angleterre. On trouve dans cette hiſtoire qu'à la bataille de Fontenoi, *les Français tirèrent ſur les Anglais avec des balles empoiſonnées & des morceaux de verre venimeux, & que le duc de Cumber-*

land envoya au roi de France une boîte pleine de ces prétendus poiſons trouvés dans les corps des Anglais bleſſés. Le même auteur ajoute que les Français ayant perdu quarante mille hommes à cette bataille, le parlement de Paris rendit un arrêt par lequel il était défendu d'en parler ſous des peines corporelles.

Les mémoires frauduleux imprimés depuis peu ſous le nom de madame de *Maintenon*, ſont remplis de pareilles abſurdités. On y trouve qu'au ſiége de Lille les alliés jetaient des billets dans la ville, conçus en ces termes : *Français, conſolez-vous, la Maintenon ne ſera pas votre reine.*

Preſque chaque page eſt fouillée d'impoſtures & de termes offenſans contre la famille royale & contre les familles principales du royaume, ſans alléguer la plus légère vraiſemblance qui puiſſe donner la moindre couleur à ces menſonges. Ce n'eſt point écrire l'hiſtoire, c'eſt écrire au haſard des calomnies qui méritent le carcan.

On a imprimé en Hollande, ſous le nom d'*Hiſtoire*, une foule de libelles, dont le ſtyle eſt auſſi groſſier que les injures, & les faits auſſi faux qu'ils ſont mal écrits. C'eſt, dit-on, un mauvais fruit de l'excellent arbre de la liberté. Mais ſi les malheureux auteurs de ces inepties ont eu la liberté de tromper les lecteurs, il faut uſer ici de la liberté de les détromper.

L'appât d'un vil gain, joint à l'inſolence des mœurs abjectes, furent les ſeuls motifs qui engagèrent ce réfugié languedochien proteſtant, nommé *Langlevieux*, dit *la Baumelle*, à tenter

tenter la plus infame manœuvre qui ait jamais déshonoré la littérature. Il vend pour dix-sept louis d'or au libraire *Eſlinger* de Francfort en 1753 l'hiſtoire du ſiècle de *Louis XIV*, qui ne lui appartient point ; & ſoit pour s'en faire croire le propriétaire, ſoit pour gagner ſon argent, il la charge de notes abominables contre *Louis XIV*, contre ſon fils, contre le duc de *Bourgogne* ſon petit-fils, qu'il traite ſans façon de perfide & de traître envers ſon grand-père & la France. Il vomit contre le duc d'*Orléans* régent les calomnies les plus horribles & les plus abſurdes ; perſonne n'eſt épargné, & cependant il n'a jamais connu perſonne. Il débite ſur les maréchaux de *Villars*, de *Villeroi*, ſur les miniſtres, ſur les femmes, des hiſtoriettes ramaſſées des cabarets ; & il parle des plus grands princes comme de ſes juſticiables. Il s'exprime en juge des rois : *Donnez-moi*, dit-il, *un Stuart, & je le fais roi d'Angleterre.*

Cet excès de ridicule dans un inconnu n'a pas été relevé : il eût été ſévèrement puni dans un homme dont les paroles auraient eu quelque poids. Mais il faut remarquer que ſouvent ces ouvrages de ténèbres ont du cours dans l'Europe ; ils ſe vendent aux foires de Francfort & de Leipſick ; tout le Nord en eſt inondé. Les étrangers qui ne ſont pas inſtruits croient puiſer dans ces libelles les connaiſſances de l'hiſtoire moderne. Les auteurs allemands ne ſont pas toujours en garde contre ces mémoires, ils s'en ſervent comme de matériaux ; c'eſt ce qui eſt arrivé aux mémoires de *Pontis*, de *Montbrun*, de *Rochefort*, de *Vordac* ; à

tous ces testamens politiques des ministres d'Etat, composés par des faussaires; à la Dixme royale de *Boisguilbert*, impudemment donnée sous le nom du maréchal de *Vauban*, & à tant de compilations d'ana & d'anecdotes.

L'histoire est quelquefois encore plus mal traitée en Angleterre. Comme il y a toujours deux partis assez violens qui s'acharnent l'un contre l'autre jusqu'à ce que le danger commun les réunisse, les écrivains d'une faction condamnent tout ce que les autres approuvent. Le même homme est représenté comme un *Caton* & comme un *Catilina*. Comment démêler le vrai entre l'adulation & la satire? Il n'y a peut-être qu'une règle sûre, c'est de croire le bien qu'un historien de parti ose dire des héros de la faction contraire, & le mal qu'il ose dire des chefs de la sienne, dont il n'aura pas à se plaindre.

A l'égard des mémoires réellement écrits par les personnages intéressés, comme ceux de *Clarendon*, de *Ludlow*, de *Burnet* en Angleterre, de *la Rochefoucauld*, de *Retz* en France; s'ils s'accordent, ils sont vrais; s'ils se contrarient, doutez.

Pour les ana & les anecdotes, il y en a un sur cent qui peut contenir quelque ombre de vérité.

SECTION IV.

De la méthode, de la manière d'écrire l'histoire, & du style.

On en a tant dit sur cette matière, qu'il faut ici en dire très-peu. On sait assez que la

méthode & le ſtyle de *Tite-Live*, ſa gravité, ſon éloquence ſage, conviennent à la majeſté de la république romaine ; que *Tacite* eſt plus fait pour peindre des tyrans, *Polybe* pour donner des leçons de la guerre, *Denis* d'Halicarnaſſe pour développer les antiquités.

Mais en ſe modelant en général ſur ces grands maîtres, on a aujourd'hui un fardeau plus peſant que le leur à ſoutenir. On exige des hiſtoriens modernes plus de détails, des faits plus conſtatés, des dates préciſes, des autorités, plus d'attention aux uſages, aux lois, aux mœurs, au commerce, à la finance, à l'agriculture, à la population : il en eſt de l'hiſtoire comme des mathématiques & de la phyſique ; la carrière s'eſt prodigieuſement accrue. Autant il eſt aiſé de faire un recueil de gazettes, autant il eſt difficile aujourd'hui d'écrire l'hiſtoire.

Daniel ſe crut un hiſtorien, parce qu'il tranſcrivait des dates & des récits de bataille où l'on n'entend rien. Il devait m'apprendre les droits de la nation, les droits des principaux corps de cette nation, ſes lois, ſes uſages, ſes mœurs, & comment ils ont changé. Cette nation eſt en droit de lui dire : Je vous demande mon hiſtoire encore plus que celle de *Louis le Gros* & de *Louis Hutin* ; vous me dites, d'après une vieille chronique écrite au haſard, que *Louis VIII* étant attaqué d'une maladie mortelle, exténué, languiſſant, n'en pouvant plus, les médecins ordonnèrent à ce corps cadavereux de coucher avec une jolie fille pour ſe refaire, & que le ſaint roi rejeta bien loin cette vilenie. Ah ! *Daniel*, vous ne ſaviez

donc pas le proverbe italien, *donna ignuda manda l'uomo sotto la terra.* Vous deviez avoir un peu plus de teinture de l'hiſtoire politique & de l'hiſtoire naturelle.

On exige que l'hiſtoire d'un pays étranger ne ſoit point jetée dans le même moule que celle de votre patrie.

Si vous faites l'hiſtoire de France, vous n'êtes pas obligé de décrire le cours de la Seine & de la Loire; mais ſi vous donnez au public les conquêtes des Portugais en Aſie, on exige une topographie des pays découverts. On veut que vous meniez votre lecteur par la main le long de l'Afrique & des côtes de la Perſe & de l'Inde; on attend de vous des inſtructions ſur les mœurs, les lois, les uſages de ces nations nouvelles pour l'Europe.

Nous avons vingt hiſtoires de l'établiſſement des Portugais dans les Indes; mais aucune ne nous a fait connaître les divers gouvernemens de ce pays, ſes religions, ſes antiquités, les brames, les diſciples de *St Jean*, les Guèbres, les Banians. On nous a conſervé, il eſt vrai, les lettres de *Xavier* & de ſes ſucceſſeurs. On nous a donné des hiſtoires de l'Inde, faites à Paris d'après ces miſſionnaires qui ne ſavaient pas la langue des brames. On nous répète dans cent écrits que les Indiens adorent le diable. Des aumôniers d'une compagnie de marchands partent dans ce préjugé; & dès qu'ils voient ſur les côtes de Coromandel des figures ſymboliques, ils ne manquent pas d'écrire que ce ſont des portraits du diable, qu'ils ſont dans ſon empire, qu'ils vont le combattre. Ils ne ſongent pas que c'eſt nous qui adorons le diable

Mammon, & qui lui allons porter nos vœux à six mille lieues de notre patrie pour en obtenir de l'argent.

Pour ceux qui se mettent dans Paris aux gages d'un libraire de la rue St Jacques, & à qui l'on commande une histoire du Japon, du Canada, des îles Canaries, sur des mémoires de quelques capucins, je n'ai rien à leur dire.

C'est assez qu'on sache que la méthode convenable à l'histoire de son pays n'est point propre à décrire les découvertes du nouveau monde, qu'il ne faut pas écrire sur une petite ville comme sur un grand empire; qu'on ne doit point faire l'histoire privée d'un prince comme celle de France ou d'Angleterre.

Si vous n'avez autre chose à nous dire, sinon qu'un barbare a succédé à un autre barbare sur les bords de l'Oxus & de l'Iaxarte, en quoi êtes-vous utile au public?

Ces règles sont assez connues; mais l'art de bien écrire l'histoire sera toujours très-rare. On sait assez qu'il faut un style grave, pur, varié, agréable. Il en est des lois pour écrire l'histoire comme de celles de tous les arts de l'esprit; beaucoup de préceptes, & peu de grands artistes.

SECTION V.

Histoire des rois juifs, & des Paralipomènes.

TOUS les peuples ont écrit leur histoire dès qu'ils ont pu écrire. Les Juifs ont aussi écrit

la leur. Avant qu'ils eussent des rois, ils vivaient sous une théocratie ; ils étaient censés gouvernés par DIEU même.

Quand les Juifs voulurent avoir un roi comme les autres peuples leurs voisins, le prophète *Samuel*, très-intéressé à n'avoir point de roi, leur déclara de la part de DIEU, que c'était DIEU lui-même qu'ils rejetaient ; ainsi la théocratie finit chez les Juifs lorsque la monarchie commença.

On pourrait donc dire, sans blasphémer, que l'histoire des rois juifs a été écrite comme celle des autres peuples, & que DIEU n'a pas pris la peine de dicter lui-même l'histoire d'un peuple qu'il ne gouvernait plus.

On n'avance cette opinion qu'avec la plus extrême défiance. Ce qui pourrait la confirmer, c'est que les Paralipomènes contredisent très-souvent le livre des Rois dans la chronologie & dans les faits, comme nos historiens profanes se contredisent quelquefois. De plus, si DIEU a toujours écrit l'histoire des Juifs, il faut donc croire qu'il l'écrit encore ; car les Juifs sont toujours son peuple chéri. Ils doivent se convertir un jour, & il paraît qu'alors ils seront aussi en droit de regarder l'histoire de leur dispersion comme sacrée, qu'ils sont en droit de dire que DIEU écrivit l'histoire de leurs rois.

On peut encore faire une réflexion ; c'est que DIEU ayant été leur seul roi très-long-temps, & ensuite ayant été leur historien, nous devons avoir pour tous les Juifs le respect le plus profond. Il n'y a point de fripier juif qui ne soit infiniment au-dessus de *César* &

d'*Alexandre*. Comment ne se pas prosterner devant un fripier qui vous prouve que son histoire a été écrite par la Divinité même, tandis que les histoires grecques & romaines ne nous ont été transmises que par des profanes ?

Si le style de l'histoire des Rois & des Paralipomènes est divin, il se peut encore que les actions racontées dans ces histoires ne soient pas divines. *David* assassine *Urie*. *Isboseth* & *Miphiboseth* sont assassinés. *Absalon* assassine *Ammon*, *Joab* assassine *Absalon*, *Salomon* assassine *Adonias* son frère, *Baza* assassine *Nadab*, *Zimri* assassine *Ela*, *Hamri* assassine *Zimri*, *Achab* assassine *Naboth*; *Jehu* assassine *Achab* & *Joram*; les habitans de Jérusalem assassinent *Amasias* fils de *Joas*. *Sélom*, fils de *Jabès*, assassine *Zacharias*, fils de *Jéroboam*. *Manahaim* assassine *Sélom*, fils de *Jabès*. *Phacée*, fils de *Roméli*, assassine *Phaceia*, fils de *Manahaim*. *Ozée*, fils d'*Ela*, assassine *Phacée*, fils de *Roméli*. On passe sous silence beaucoup d'autres menus assassinats. Il faut avouer que si le Saint-Esprit a écrit cette histoire, il n'a pas choisi un sujet fort édifiant.

SECTION VI.

Des mauvaises actions consacrées ou excusées dans l'histoire.

Il n'est que trop ordinaire aux historiens de louer de très-méchans hommes qui ont rendu service à la secte dominante ou à la patrie,

Ces éloges sont peut-être d'un citoyen zélé, mais ce zèle outrage le genre-humain. *Romulus* assassine son frère, & on en fait un dieu. *Constantin* égorge son fils, étouffe sa femme, assassine presque toute sa famille; on l'a loué dans des conciles, mais l'histoire doit détester ses barbaries. Il est heureux pour nous sans doute que *Clovis* ait été catholique; il est heureux pour l'Eglise anglicane que *Henri VIII* ait aboli les moines, mais il faut avouer que *Clovis* & *Henri VIII* étaient des monstres de cruauté.

Lorsque le jésuite *Berruyer*, qui quoique jésuite était un sot, s'avisa de paraphraser l'ancien & le nouveau testament en style de ruelle, sans autre intention que de les faire lire, il jeta des fleurs de rhétorique sur le couteau à deux tranchans que le juif *Aod* enfonça avec le manche dans le ventre du roi *Eglon*, sur le sabre dont *Judith* coupa la tête d'*Holoferne* après s'être prostituée à lui, & sur plusieurs autres actions de ce genre. Le parlement, en respectant la Bible qui rapporte ces histoires, condamna le jésuite qui les louait, & fit brûler l'ancien & le nouveau testament, j'entends celui du jésuite.

Mais comme les jugemens des hommes sont toujours différens dans les cas pareils, la même chose arriva à *Bayle* dans un cas tout contraire; il fut condamné pour n'avoir pas loué toutes les actions de *David* roi de la province de Judée. Un nommé *Jurieu* prédicant réfugié en Hollande, avec d'autres prédicans réfugiés, voulurent l'obliger à se rétracter. Mais comment se rétracter sur des faits consignés dans l'Ecriture?

l'Ecriture ? *Bayle* n'avait-il pas quelque raison de penser que tous les faits rapportés dans les livres juifs ne sont pas des actions saintes ? que *David* a fait comme un autre des actions très-criminelles, & que s'il s'est appelé *l'homme selon le cœur de* DIEU, c'est en vertu de sa pénitence, & non pas à cause de ses forfaits ?

Ecartons les noms, & ne songeons qu'aux choses. Supposons que pendant le règne de *Henri IV*, un curé ligueur a répandu secrétement une bouteille d'huile sur la tête d'un berger de Brie, que ce berger vient à la cour, que le curé le présente à *Henri IV* comme un bon joueur de violon qui pourra dissiper sa mélancolie, que le roi le fait son écuyer & lui donne une de ses filles en mariage ; qu'ensuite le roi s'étant brouillé avec le berger, celui-ci se réfugie chez un prince d'Allemagne ennemi de son beau-père, qu'il arme six cents brigands perdus de dettes & de débauches, qu'il court la campagne avec cette canaille, qu'il égorge amis & ennemis, qu'il extermine jusqu'aux femmes & aux enfans à la mamelle, afin qu'il n'y ait personne qui puisse porter la nouvelle de cette boucherie ; je suppose encore que ce même berger de Brie devient roi de France après la mort de *Henri IV*, & qu'il fait assassiner son petit-fils après l'avoir fait manger à sa table, & livre à la mort sept autres petits enfans de son roi ; quel est l'homme qui n'avouera pas que ce berger de Brie est un peu dur ?

Les commentateurs conviennent que l'adultère de *David* & l'assassinat d'*Urie* sont des fautes que DIEU a pardonnées. On peut donc

convenir que les massacres ci-dessus sont des fautes que DIEU a pardonnées aussi.

Cependant on ne fit aucun quartier à *Bayle*. Mais en dernier lieu quelques prédicateurs de Londres ayant comparé *George II* à *David*, un des serviteurs de ce monarque a fait publiquement imprimer un petit livre dans lequel il se plaint de la comparaison. Il examine toute la conduite de *David*, il va infiniment plus loin que *Bayle*; il traite *David* avec plus de sévérité que *Tacite* ne traite *Domitien*. Ce livre n'a pas excité en Angleterre le moindre murmure; tous les lecteurs ont senti que les mauvaises actions sont toujours mauvaises, que DIEU peut les pardonner quand la pénitence est proportionnée au crime, mais qu'aucun homme ne doit les approuver.

Il y a donc plus de raison en Angleterre qu'il n'y en avait en Hollande du temps de *Bayle*. On sent aujourd'hui qu'il ne faut pas donner pour modèle de sainteté ce qui est digne du dernier supplice; & on sait que si on ne doit pas consacrer le crime, on ne doit pas croire l'absurdité.

HISTORIOGRAPHE.

TITRE fort différent de celui d'historien. On appelle communément en France historiographe, l'homme de lettres pensionné, & comme on disait autrefois, appointé pour écrire l'histoire. *Alain Chartier* fut historiographe de *Charles VII*. Il dit qu'il interrogea les domestiques de ce prince, & leur fit prêter serment,

selon le devoir de sa charge, pour savoir d'eux si *Charles* avait eu en effet *Agnès Sorel* pour maîtresse. Il conclut qu'il ne se passa jamais rien de libre entre ces amans, & que tout se réduisit à quelques caresses honnêtes dont ces domestiques avaient été les témoins innocens. Cependant il est constant, non par les historiographes, mais par les historiens appuyés sur les titres de famille, que *Charles VII* eut d'*Agnès Sorel* trois filles, dont l'aînée mariée à un *Brezé* fut poignardée par son mari. Depuis ce temps il y eut souvent des historiographes de France en titre, & l'usage fut de leur donner des brevets de conseillers d'Etat avec les provisions de leur charge. Ils étaient commensaux de la maison du roi. *Matthieu* eut ces priviléges sous *Henri IV*, & n'en écrivit pas mieux l'histoire.

A Venise, c'est toujours un noble du sénat qui a ce titre & cette fonction; & le célèbre *Nani* les a remplis avec une approbation générale. Il est bien difficile que l'historiographe d'un prince ne soit pas un menteur; celui d'une république flatte moins, mais il ne dit pas toutes les vérités. A la Chine, les historiographes sont chargés de recueillir tous les événemens & tous les titres originaux sous une dynastie. Ils jettent les feuilles numérotées dans une vaste salle, par un orifice semblable à la gueule du lion dans laquelle on jette à Venise les avis secrets qu'on veut donner; lorsque la dynastie est éteinte, on ouvre la salle, & on rédige les matériaux, dont on compose une histoire authentique. Le journal général de l'empire sert aussi à former le corps d'histoire; ce journal

est supérieur à nos gazettes, en ce qu'il est fait sous les yeux des mandarins de chaque province, revu par un tribunal suprême, & que chaque pièce porte avec elle une authenticité qui fait foi dans les matières contentieuses.

Chaque souverain choisit son historiographe. *Vittorio Siri* le fut. *Pélisson* fut choisi d'abord par *Louis XIV* pour écrire les événemens de son règne, & il s'acquitta de cet emploi avec éloquence dans l'histoire de la Franche-Comté. *Racine* le plus élégant des poëtes, & *Boileau* le plus correct, furent ensuite substitués à *Pélisson*. Quelques curieux ont recueilli quelques mémoires du passage du Rhin écrits par *Racine*. On ne peut juger par ces mémoires si *Louis XIV* passa le Rhin ou non avec les troupes qui traversèrent ce fleuve à la nage. Cet exemple démontre assez combien il est rare qu'un historiographe ose dire la vérité. Aussi plusieurs qui ont eu ce titre se sont bien donné de garde d'écrire l'histoire; ils ont fait comme *Amiot*, qui disait qu'il était trop attaché à ses maîtres pour écrire leur vie. Le père *Daniel* eut la patente d'historiographe après avoir donné son histoire de France; il n'eut qu'une pension de 600 livres regardée seulement comme un honoraire convenable à un religieux.

Il est très-difficile d'assigner aux sciences & aux arts, aux travaux littéraires, leurs véritables bornes. Peut-être le propre d'un historiographe est de rassembler les matériaux, & on est historien quand on les met en œuvre. Le premier peut tout amasser, le second choisir

& arranger. L'hiſtoriographe tient plus de l'annaliſte ſimple, & l'hiſtorien ſemble avoir un champ plus libre pour l'éloquence.

Ce n'eſt pas la peine de dire ici que l'un & l'autre doivent également dire la vérité; mais on peut examiner cette grande loi de *Cicéron : Ne quid veri tacere non audeat*, qu'il faut oſer ne taire aucune vérité. Cette règle eſt au nombre des lois qui ont beſoin d'être commentées. Je ſuppoſe un prince qui confie à ſon hiſtoriographe un ſecret important auquel l'honneur de ce prince eſt attaché, ou que même le bien de l'Etat exige que ce ſecret ne ſoit jamais révélé; l'hiſtoriographe ou l'hiſtorien doit-il manquer de foi à ſon prince? doit-il trahir ſa patrie pour obéir à *Cicéron*? La curioſité du public ſemble l'exiger; l'honneur, le devoir le défendent. Peut-être en ce cas faut-il renoncer à écrire l'hiſtoire.

Une vérité déshonore une famille, l'hiſtoriographe ou l'hiſtorien doit-il l'apprendre au public? non ſans doute, il n'eſt point chargé de révéler la honte des particuliers, & l'hiſtoire n'eſt point une ſatire.

Mais ſi cette vérité ſcandaleuſe tient aux événemens publics, ſi elle entre dans les intérêts de l'Etat, ſi elle a produit des maux dont il importe de ſavoir la cauſe, c'eſt alors que la maxime de *Cicéron* doit être obſervée; car cette loi eſt comme toutes les autres lois qui doivent être ou exécutées, ou tempérées, ou négligées ſelon les convenances.

Gardons-nous de ce reſpect humain, quand il s'agit des fautes publiques reconnues, des prévarications, des injuſtices que le malheur

des temps a arrachées à des corps respectables ; on ne saurait trop les mettre au jour ; ce sont des phares qui avertissent ces corps toujours subsistans, de ne plus se briser aux mêmes écueils. Si un parlement d'Angleterre a condamné un homme de bien au supplice, si une assemblée de théologiens a demandé le sang d'un infortuné qui ne pensait pas comme eux, il est du devoir d'un historien d'inspirer de l'horreur à tous les siècles pour ces assassinats juridiques. On a dû toujours faire rougir les Athéniens de la mort de *Socrate*.

Heureusement même un peuple entier trouve toujours bon qu'on lui remette devant les yeux les crimes de ses pères ; on aime à les condamner, on croit valoir mieux qu'eux. L'historiographe ou l'historien les encourage dans ces sentimens, & en retraçant les guerres de la fronde & celles de la religion, ils empêchent qu'il n'y en ait encore.

HOMME.

POUR connaître le physique de l'espèce humaine, il faut lire les ouvrages d'anatomie, les articles du Dictionnaire encyclopédique par M. *Venel*, ou plutôt faire un cours d'anatomie.

Pour connaître l'homme qu'on appelle *moral*, il faut sur-tout avoir vécu & réfléchi.

Tous les livres de morale ne sont-ils pas renfermés dans ces paroles de *Job ? Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, repletus multis miseriis, qui quasi flos egreditur & conteritur*,

& fugit velut umbra. L'homme né de la femme vit peu, il est rempli de misères ; il est comme une fleur qui s'épanouit, se flétrit & qu'on écrase ; il passe comme une ombre.

Nous avons déjà vu que la race humaine n'a qu'environ vingt-deux ans à vivre, en comptant ceux qui meurent sur le sein de leurs nourrices, & ceux qui traînent jusqu'à cent ans les restes d'une vie imbécille & misérable.(*)

C'est un bel apologue que cette ancienne fable du premier homme, qui était destiné d'abord à vivre vingt ans tout au plus : ce qui se réduisait à cinq ans, en évaluant une vie avec une autre. L'homme était désespéré ; il avait auprès de lui une chenille, un papillon, un paon, un cheval, un renard, & un singe.

Prolonge ma vie, dit-il à *Jupiter ;* je vaux mieux que tous ces animaux-là : il est juste que moi & mes enfans nous vivions très-long-temps, pour commander à toutes les bêtes. Volontiers, dit *Jupiter ;* mais je n'ai qu'un certain nombre de jours à partager entre tous les êtres à qui j'ai accordé la vie. Je ne puis te donner, qu'en retranchant aux autres. Car ne t'imagines pas, parce que je suis *Jupiter*, que je sois infini & tout-puissant. J'ai ma nature & ma mesure. Çà, je veux bien t'accorder quelques années de plus, en les ôtant à ces six animaux dont tu es jaloux, à condition que tu auras successivement leurs manières d'être. L'homme sera d'abord chenille, en se traînant, comme elle, dans sa première enfance. Il aura jusqu'à quinze ans la légéreté d'un papillon ;

(*) Voyez *Age.*

dans sa jeunesse la vanité d'un paon. Il faudra dans l'âge viril, qu'il subisse autant de travaux que le cheval. Vers les cinquante ans, il aura les ruses du renard ; & dans sa vieillesse, il sera laid & ridicule comme un singe. C'est assez là en général le destin de l'homme.

Remarquez encore que, malgré les bontés de *Jupiter*, cet animal, toute compensation faite, n'ayant que vingt-deux à vingt-trois ans à vivre tout au plus, en prenant le genre-humain en général, il en faut ôter le tiers pour le temps du sommeil, pendant lequel on est mort ; reste à quinze, ou environ : de ces quinze retranchons au moins huit pour la première enfance, qui est, comme on l'a dit, le vestibule de la vie. Le produit net sera sept ans ; de ces sept ans, la moitié au moins se consume dans les douleurs de toute espèce ; pose trois ans & demi pour travailler, s'ennuyer & pour avoir un peu de satisfaction : & que de gens n'en ont point du tout ! Hé bien, pauvre animal, feras-tu encore le fier ? (*)

Malheureusement dans cette fable, DIEU oublia d'habiller cet animal comme il avait vêtu le singe, le renard, le cheval, le paon, & jusqu'à la chenille. L'espèce humaine n'eut que que sa peau rase, qui, continuellement exposée au soleil, à la pluie, à la grêle, devint gersée, tannée, truitée. Le mâle, dans notre continent, fut défiguré par des poils épars sur son corps, qui le rendirent hideux sans le couvrir. Son visage fut caché sous ses cheveux. Son menton devint un sol raboteux, qui porta

(*) Voyez l'*Homme aux quarante écus*. Romans, tom. II.

une forêt de tiges menues, dont les racines étaient en-haut, & les branches en-bas. Ce fut dans cet état, & d'après cette image, que cet animal osa peindre DIEU, quand, dans la suite des temps, il apprit à peindre.

La femelle étant plus faible, devint encore plus dégoûtante & plus affreuse dans sa vieillesse. L'objet de la terre le plus hideux est une décrépite. Enfin, sans les tailleurs & les couturières, l'espèce humaine n'aurait jamais osé se montrer devant les autres. Mais avant d'avoir des habits, avant même de savoir parler, il dut s'écouler bien des siècles, cela est prouvé : mais il faut le redire souvent.

Cet animal non civilisé, abandonné à lui-même, dut être le plus sale & le plus pauvre de tous les animaux.

Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon père,
Que fesais-tu dans les jardins d'Eden ?
Travaillais-tu pour ce sot genre-humain ?
Caressais-tu madame Eve ma mère ?
Avouez-moi que vous aviez tous deux
Les ongles longs, un peu noirs & crasseux,
La chevelure assez mal ordonnée,
Le teint bruni, la peau rude & tannée.
Sans propreté l'amour le plus heureux,
N'est plus amour, c'est un besoin honteux.
Bientôt lassés de leur belle aventure,
Dessous un chêne ils soupent galamment
Avec de l'eau, du millet & du gland ;
Le repas fait, ils dorment sur la dure.
Voilà l'état de la pure nature.

Il eſt un peu extraordinaire qu'on ait harcelé, honni, levraudé un philoſophe de nos jours très-eſtimable, l'innocent, le bon *Helvétius*, pour avoir dit que ſi les hommes n'avaient pas des mains ils n'auraient pu bâtir des maiſons & travailler en tapiſſerie de haute-liſſe. Apparemment que ceux qui ont condamné cette propoſition ont un ſecret pour couper les pierres & les bois, & pour travailler à l'aiguille avec les pieds.

J'aimais l'auteur du livre de l'Eſprit. Cet homme valait mieux que tous ſes ennemis enſemble; mais je n'ai jamais approuvé ni les erreurs de ſon livre, ni les vérités triviales qu'il débite avec emphaſe. J'ai pris ſon parti hautement, quand des hommes abſurdes l'ont condamné pour ces vérités mêmes.

Je n'ai point de terme pour exprimer l'excès de mon mépris pour ceux qui, par exemple, ont voulu proſcrire magiſtralement cette propoſition: *Les Turcs peuvent être regardés comme des déiſtes.* Hé! cuiſtres, comment voulez-vous donc qu'on les regarde? comme des athées, parce qu'ils n'adorent qu'un ſeul Dieu.

Vous condamnez cette autre propoſition-ci: *L'homme d'eſprit ſait que les hommes ſont ce qu'ils doivent être, que toute haine contr'eux eſt injuſte, qu'un ſot porte des ſottiſes comme un ſauvageon porte des fruits amers.* Ah! ſauvageons de l'école, vous perſécutez un homme parce qu'il ne vous hait pas.

Laiſſons-là l'école & pourſuivons.

De la raiſon, des mains induſtrieuſes, une tête capable de généraliſer des idées, une langue aſſez ſouple pour les exprimer, ce ſont-là

les grands bienfaits accordés par l'être suprême à l'homme, à l'exclusion des autres animaux.

Le mâle en général vit un peu moins longtemps que la femelle.

Il est toujours plus grand, proportion gardée. L'homme de la plus haute taille a d'ordinaire deux ou trois pouces par dessus la plus grande femme.

Sa force est presque toujours supérieure, il est plus agile; & ayant tous les organes plus forts, il est plus capable d'une attention suivie. Tous les arts ont été inventés par lui & non par la femme. On doit remarquer que ce n'est pas le feu de l'imagination, mais la méditation persévérante & la combinaison des idées qui ont fait inventer les arts, comme les mécaniques, la poudre à canon, l'imprimerie, l'horlogerie, &c.

L'espèce humaine est la seule qui sache qu'elle doit mourir, & elle ne le sait que par l'expérience. Un enfant élevé seul, & transporté dans une île déserte, ne s'en douterait pas plus qu'une plante & un chat.

Un homme à singularité (*a*) a imprimé que le corps humain est un fruit qui est verd jusqu'à la vieillesse, & que le moment de la mort est la maturité. Etrange maturité que la pourriture & la cendre! la tête de ce philosophe n'était pas mûre. Combien la rage de dire des choses nouvelles a-t-elle fait dire de choses extravagantes!

Les principales occupations de notre espèce sont le logement, la nourriture & le vêtement;

(*a*) *Maupertuis.*

tout le reſte eſt acceſſoire : & c'eſt ce pauvre acceſſoire qui a produit tant de meurtres & de ravages.

Différentes races d'hommes.

Nous avons vu ailleurs combien ce globe porte de races d'hommes différentes, & à quel point le premier nègre & le premier blanc qui ſe rencontrèrent, dûrent être étonnés l'un de l'autre.

Il eſt même aſſez vraiſemblable que pluſieurs eſpèces d'hommes & d'animaux trop faibles ont péri. C'eſt ainſi qu'on ne retrouve plus de murex dont l'eſpèce a été dévorée probablement par d'autres animaux, qui vinrent après pluſieurs ſiècles ſur les rivages habités par ce petit coquillage.

St Jérôme, dans ſon Hiſtoire des pères du déſert, parle d'un centaure qui eut une converſation avec *St Antoine* l'ermite. Il rend compte enſuite d'un entretien beaucoup plus long que le même *Antoine* eut avec un ſatyre.

St Auguſtin, dans ſon trente-troiſième ſermon, intitulé : *A ſes frères dans le déſert*, dit des choſes auſſi extraordinaires que *Jérôme* : « J'étais déjà évêque d'Hippone quand j'allai » en Ethiopie avec quelques ſerviteurs du » CHRIST pour y prêcher l'évangile. Nous » vîmes dans ce pays beaucoup d'hommes & » de femmes ſans tête, qui avaient deux gros » yeux ſur la poitrine ; nous vîmes dans des » contrées encore plus méridionales, un peuple » qui n'avait qu'un œil au front, &c. »

Apparemment qu'*Auguſtin* & *Jérôme* parlaient alors par économie ; ils augmentaient les œuvres

de la création pour manifester davantage les œuvres de DIEU. Ils voulaient étonner les hommes par des fables, afin de les rendre plus soumis au joug de la foi. (*)

Nous pouvons être de très-bons chrétiens sans croire aux centaures, aux hommes sans tête, à ceux qui n'avaient qu'un œil ou qu'une jambe, &c. Mais nous ne pouvons douter que la structure intérieure d'un nègre ne soit différente de celle d'un blanc, puisque le réseau muqueux ou graisseux est blanc chez les uns & noir chez les autres. Je vous l'ai déjà dit; mais vous êtes sourds.

Les Albinos & les Dariens, les premiers originaires de l'Afrique, & les seconds du milieu de l'Amérique, sont aussi différens de nous que les nègres. Il y a des races jaunes, rouges, grises. Nous avons déjà vu que tous les Américains sont sans barbe & sans aucun poil sur le corps, excepté les sourcils & les cheveux. Tous sont également hommes; mais comme un sapin, un chêne & un poirier sont également arbres; le poirier ne vient point du sapin, & le sapin ne vient point du chêne.

Mais d'où vient qu'au milieu de la mer Pacifique, dans un île nommée *Taïti*, les hommes sont barbus? C'est demander pourquoi nous le sommes, tandis que les Péruviens, les Mexicains & les Canadiens ne le sont pas. C'est demander pourquoi les singes ont des queues, & pourquoi la nature nous a refusé cet ornement, qui du moins est parmi nous d'une rareté extrême.

(*) Voyez *Economie*.

Les inclinations, les caractères des hommes diffèrent autant que leurs climats & leurs gouvernemens. Il n'a jamais été poſſible de compoſer un régiment de Lapons & de Samoïèdes, tandis que les Sibériens leurs voiſins deviennent des ſoldats intrépides.

Vous ne parviendrez pas davantage à faire de bons grenadiers d'un pauvre Darien ou d'un Albino. Ce n'eſt pas parce qu'ils ont des yeux de perdrix; ce n'eſt pas parce que leurs cheveux & leurs ſourcils ſont de la ſoie la plus fine & la plus blanche : mais c'eſt parce que leur corps, & par conſéquent leur courage eſt de la plus extrême faibleſſe. Il n'y a qu'un aveugle, & même un aveugle obſtiné qui puiſſe nier l'exiſtence de toutes ces différentes eſpèces. Elle eſt auſſi grande & auſſi remarquable que celle des ſinges.

Que toutes les races d'hommes ont toujours vécu en ſociété.

Tous les hommes qu'on a découverts dans les pays les plus incultes & les plus affreux, vivent en ſociété comme les caſtors, les fourmis, les abeilles, & pluſieurs autres eſpèces d'animaux.

On n'a jamais vu de pays où ils vécuſſent ſéparés, où le mâle ne ſe joignît à la femelle que par haſard, & l'abandonnât le moment d'après par dégoût; où la mère méconnût ſes enfans après les avoir élevés; où l'on vécût ſans famille & ſans aucune ſociété. Quelques mauvais plaiſans ont abuſé de leur eſprit juſqu'au

point de hasarder le paradoxe étonnant que l'homme est originairement fait pour vivre seul comme un loup cervier, & que c'est la société qui a dépravé la nature. Autant vaudrait-il dire que dans la mer les harengs sont originairement faits pour nager isolés, & que c'est par un excès de corruption qu'ils passent en troupe de la mer Glaciale sur nos côtes; qu'anciennement les grues volaient en l'air chacune à part, & que par une violation du droit naturel, elles ont pris le parti de voyager en compagnie.

Chaque animal a son instinct; & l'instinct de l'homme, fortifié par la raison, le porte à la société comme au manger & au boire. Loin que le besoin de la société ait dégradé l'homme, c'est l'éloignement de la société qui le dégrade. Quiconque vivrait absolument seul perdrait bientôt la faculté de penser & de s'exprimer; il serait à charge à lui-même; il ne parviendrait qu'à se métamorphoser en bête. L'excès d'un orgueil impuissant, qui s'élève contre l'orgueil des autres, peut porter une ame mélancolique à fuir les hommes. C'est alors qu'elle s'est dépravée. Elle s'en punit elle-même. Son orgueil fait son supplice; elle se ronge dans la solitude du dépit secret d'être méprisée & oubliée; elle s'est mise dans le plus horrible esclavage pour être libre.

On a franchi les bornes de la folie ordinaire jusqu'à dire, *qu'il n'est pas naturel qu'un homme s'attache à une femme pendant les neuf mois de sa grossesse; l'appétit satisfait*, dit l'auteur de ces paradoxes, *l'homme n'a plus besoin de telle femme, ni la femme de tel homme; celui-ci*

n'a pas le moindre ſouci, ni peut-être la moindre idée des ſuites de ſon action. L'un s'en va d'un côté, l'autre de l'autre; & il n'y a pas d'apparence qu'au bout de neuf mois ils aient la mémoire de s'être connus. Pourquoi la ſecourra-t-il après l'accouchement? pourquoi lui aidera-t-il à élever un enfant qu'il ne ſait pas ſeulement lui appartenir?

Tout cela eſt exécrable; mais heureuſement rien n'eſt plus faux. Si cette indifférence barbare était le véritable inſtinct de la nature, l'eſpèce humaine en aurait preſque toujours uſé ainſi. L'inſtinct eſt immuable; ſes inconſtances ſont très-rares. Le père aurait toujours abandonné la mère; la mère aurait abandonné ſon enfant, & il y aurait bien moins d'hommes ſur la terre qu'il n'y a d'animaux carnaſſiers: car les bêtes farouches mieux pourvues, mieux armées, ont un inſtinct plus prompt, des moyens plus ſûrs, & une nourriture plus aſſurée que l'eſpèce humaine.

Notre nature eſt bien différente de l'affreux roman que cet énergumène a fait d'elle. Excepté quelques ames barbares entièrement abruties, ou peut-être un philoſophe plus abruti encore, les hommes les plus durs aiment par un inſtinct dominant l'enfant qui n'eſt pas encore né, le ventre qui le porte, & la mère qui redouble d'amour pour celui dont elle a reçu dans ſon ſein le germe d'un être ſemblable à elle.

L'inſtinct des charbonniers de la Forêt-noire leur parle auſſi haut, les anime auſſi fortement en faveur de leurs enfans, que l'inſtinct des pigeons & des roſſignols les force à nourrir leurs

leurs petits. On a donc bien perdu son temps à écrire ces fadaises abominables.

Le grand défaut de tous ces livres à paradoxes, n'est-il pas de supposer toujours la nature autrement qu'elle n'est? Si les satires de l'homme & de la femme, écrites par *Boileau*, n'étaient pas des plaisanteries, elles pécheraient par cette faute essentielle de supposer tous les hommes fous & toutes les femmes impertinentes.

Le même auteur ennemi de la société, semblable au renard sans queue, qui voulait que tous ses confrères se coupassent la queue, s'exprime ainsi d'un style magistral.

« Le premier qui ayant enclos un terrain, » s'avisa de dire, *ceci est à moi*, & trouva » des gens assez simples pour le croire, fut » le vrai fondateur de la société civile. Que » de crimes, de guerres, de meurtres, que » de misères & d'horreurs n'eût point épar- » gnées au genre-humain celui qui arrachant » les pieux ou comblant le fossé, eût crié à » ses semblables : Gardez-vous d'écouter cet » imposteur; vous êtes perdus si vous oubliez » que les fruits sont à tous, & que la terre » n'est à personne! »

Ainsi, selon ce beau philosophe, un voleur, un destructeur aurait été le bienfaiteur du genre-humain, & il aurait fallu punir un honnête homme qui aurait dit à ses enfans : « Imitons » notre voisin, il a enclos son champ, les » bêtes ne viendront plus le ravager; son ter- » rain deviendra plus fertile; travaillons le » nôtre comme il a travaillé le sien, il nous » aidera & nous l'aiderons. Chaque famille

» cultivant son enclos, nous serons mieux » nourris, plus sains, plus paisibles, moins » malheureux. Nous tâcherons d'établir une » justice distributive qui consolera notre pauvre » espèce, & nous vaudrons mieux que les re- » nards & les fouines à qui cet extravagant » veut nous faire ressembler. »

Ce discours ne serait-il pas plus sensé & plus honnête que celui du fou sauvage qui voulait détruire le verger du bon homme ?

Quelle est donc l'espèce de philosophie qui fait dire des choses que le sens commun réprouve du fond de la Chine jusqu'au Canada ? N'est-ce pas celle d'un gueux qui voudrait que tous les riches fussent volés par les pauvres, afin de mieux établir l'union fraternelle entre les hommes ?

Il est vrai que si toutes les haies, toutes les forêts, toutes les plaines étaient couvertes de fruits nourrissans & délicieux, il serait impossible, injuste & ridicule de les garder.

S'il y a quelques îles où la nature prodigue les alimens & tout le nécessaire sans peine, allons-y vivre loin du fatras de nos lois. Mais dès que nous les aurons peuplées, il faudra revenir au tien & au mien, & à ces lois qui très-souvent sont fort mauvaises, mais dont on ne peut se passer.

L'homme est-il né méchant ?

Ne paraît-il pas démontré que l'homme n'est point né pervers & enfant du diable ? Si telle était sa nature, il commettrait des noirceurs, des barbaries sitôt qu'il pourrait mar-

cher ; il se servirait du premier couteau qu'il trouverait pour blesser quiconque lui déplairait. Il ressemblerait nécessairement aux petits louveteaux, aux petits renards qui mordent dès qu'ils le peuvent.

Au contraire, il est par toute la terre du naturel des agneaux tant qu'il est enfant. Pourquoi donc, & comment devient-il si souvent loup & renard ? N'est-ce pas que n'étant né ni bon ni méchant, l'éducation, l'exemple, le gouvernement dans lequel il se trouve jeté, l'occasion enfin, le détermine à la vertu ou au crime ?

Peut-être la nature humaine ne pouvait-elle être autrement. L'homme ne pouvait avoir toujours des pensées fausses, ni toujours des pensées vraies, des affections toujours douces, ni toujours cruelles.

Il paraît démontré que la femme vaut mieux que l'homme ; vous voyez cent *frères ennemis* contre une *Clytemnestre*.

Il y a des professions qui rendent nécessairement l'ame impitoyable ; celle de soldat, celle de boucher, d'archer, de géolier, & tous les métiers qui sont fondés sur le malheur d'autrui.

L'archer, le satellite, le géolier, par exemple, ne sont heureux qu'autant qu'ils font de misérables. Ils sont, il est vrai, nécessaires contre les malfaiteurs, & par-là utiles à la société. Mais sur mille mâles de cette espèce il n'y en a pas un qui agisse par le motif du bien public, & qui même connaisse qu'il est un bien public.

C'est sur-tout une chose curieuse de les entendre parler de leurs prouesses, comme ils

comptent le nombre de leurs victimes, leurs ruses pour les attraper, les maux qu'ils leur ont fait souffrir, & l'argent qui leur en est revenu.

Quiconque a pu descendre dans le détail subalterne du barreau, quiconque a entendu seulement des procureurs raisonner familièrement entr'eux, & s'applaudir des misères de leurs cliens, peut avoir une très-mauvaise opinion de la nature.

Il est des professions plus affreuses, & qui sont briguées pourtant comme un canonicat.

Il en est qui changent un honnête homme en fripon, & qui l'accoutument malgré lui à mentir, à tromper, sans qu'à peine il s'en aperçoive; à se mettre un bandeau devant les yeux, à s'abuser par l'intérêt & par la vanité de son état, à plonger sans remords l'espèce humaine dans un aveuglement stupide.

Les femmes sans cesse occupées de l'éducation de leurs enfans, & renfermées dans leurs soins domestiques, sont exclues de toutes ces professions qui pervertissent la nature humaine, & qui la rendent atroce. Elles sont par-tout moins barbares que les hommes.

Le physique se joint au moral pour les éloigner des grands crimes; leur sang est plus doux; elles aiment moins les liqueurs fortes qui inspirent la férocité. Une preuve évidente, c'est que sur mille victimes de la justice, sur mille assassins exécutés, vous comptez à peine quatre femmes, ainsi que nous l'avons prouvé ailleurs. Je ne crois pas même qu'en Asie il y

ait deux exemples de femmes condamnées à un ſupplice public. (*)

Il paraît donc que nos coutumes, nos uſages ont rendu l'eſpèce mâle très-méchante.

Si cette vérité était générale & ſans exception, cette eſpèce ſerait plus horrible que ne l'eſt à nos yeux celles des araignées, des loups & des fouines. Mais heureuſement les profeſſions qui endurciſſent le cœur & le rempliſſent de paſſions odieuſes, ſont très-rares. Obſervez que dans une nation d'environ vingt millions de têtes, il y a tout au plus deux cents mille ſoldats. Ce n'eſt qu'un ſoldat par deux cents individus. Ces deux cents mille ſoldats ſont tenus dans la diſcipline la plus ſévère. Il y a parmi eux de très-honnêtes gens qui reviennent dans leur village achever leur vieilleſſe en bons pères & en bons maris.

Les autres métiers dangereux aux mœurs ſont en petit nombre.

Les laboureurs, les artiſans, les artiſtes, ſont trop occupés pour ſe livrer ſouvent au crime.

La terre portera toujours des méchans déteſtables. Les livres en exagéreront toujours le nombre, qui, bien que trop grand, eſt moindre qu'on ne le dit.

Si le genre-humain avait été ſous l'empire du diable, il n'y aurait plus perſonne ſur la terre.

Conſolons-nous, on a vu, on verra toujours de belles ames depuis Pékin juſqu'à la Rochelle. Et quoi qu'en diſent des licenciés & des ba-

(*) Voyez *Femme*.

cheliers, les *Titus*, les *Trajan*, les *Antonins* & *Pierre Bayle* ont été de fort honnêtes gens.

De l'homme dans l'état de pure nature.

QUE ſerait l'homme dans l'état qu'on nomme de *pure nature* ? Un animal fort au-deſſous des premiers Iroquois qu'on trouva dans le nord de l'Amérique.

Il ſerait très-inférieur à ces Iroquois, puiſque ceux-ci ſavaient allumer du feu & ſe faire des flèches. Il fallut des ſiècles pour parvenir à ces deux arts.

L'homme abandonné à la pure nature n'aurait pour tout langage que quelques ſons mal articulés. L'eſpèce ſerait réduite à un très-petit nombre, par la difficulté de la nourriture & par le défaut des ſecours, du moins, dans nos triſtes climats. Il n'aurait pas plus de connaiſſance de DIEU & de l'ame que des mathématiques ; ſes idées ſeraient renfermées dans le ſoin de ſe nourrir. L'eſpèce des caſtors ſerait très-préférable.

C'eſt alors que l'homme ne ſerait préciſément qu'un enfant robuſte ; & on a vu beaucoup d'hommes qui ne ſont pas fort au-deſſus de cet état.

Les Lapons, les Samoïèdes, les habitans du Kamshatka, les Cafres, les Hottentots, ſont à l'égard de l'homme en état de pure nature, ce qu'étaient autrefois les cours de *Cyrus* & de *Sémiramis*, en comparaiſon des habitans de Cévennes. Et cependant ces habitans du Kamshatka & ces Hottentots de nos jours, ſi

supérieurs à l'homme entièrement sauvage, sont des animaux qui vivent six mois de l'année dans des cavernes, où ils mangent à pleines mains la vermine dont ils sont mangés.

En général l'espèce humaine n'est pas de deux ou trois degrés plus civilisée que les gens du Kamshatka. La multitude des bêtes brutes appelées *hommes*, comparée avec le petit nombre de ceux qui pensent, est au moins dans la proportion de cent à un chez beaucoup de nations.

Il est plaisant de considérer d'un côté le père *Mallebranche* qui s'entretient familièrement avec le Verbe, & de l'autre ces millions d'animaux semblables à lui qui n'ont jamais entendu parler de Verbe, & qui n'ont pas une idée métaphysique.

Entre les hommes à pur instinct & les hommes de génie, flotte ce nombre immense occupé uniquement de subsister.

Cette subsistance coûte des peines si prodigieuses, qu'il faut souvent dans le nord de l'Amérique qu'une image de DIEU coure cinq ou six lieues pour avoir à dîner, & que chez nous l'image de DIEU arrose la terre de ses sueurs toute l'année pour avoir du pain.

Ajoutez à ce pain ou à l'équivalent, une hutte & un méchant habit; voilà l'homme tel qu'il est en général d'un bout de l'univers à l'autre. Et ce n'est que dans une multitude de siècles qu'il a pu arriver à ce haut degré.

Enfin, après d'autres siècles les choses viennent au point où nous les voyons. Ici on représente une tragédie en musique, là on se tue sur la mer dans un autre hémisphère avec

mille pièces de bronze : l'opéra, & un vaisseau de guerre du premier rang étonnent toujours mon imagination. Je doute qu'on puisse aller plus loin dans aucun des globes dont l'étendue est semée. Cependant, plus de la moitié de la terre habitable est encore peuplée d'animaux à deux pieds qui vivent dans cet horrible état qui approche de la pure nature, ayant à peine le vivre & le vêtir, jouissant à peine du don de la parole, s'apercevant à peine qu'ils sont malheureux, vivant & mourant sans presque le savoir.

Examen d'une pensée de Pascal sur l'homme.

Je puis concevoir un homme sans mains, sans pieds, & je le concevrais même sans tête, si l'expérience ne m'apprenait que c'est par-là qu'il pense. C'est donc la pensée qui fait l'être de l'homme, & sans quoi on ne peut le concevoir. (Pensées de *Pascal.*)

Comment concevoir un homme sans pieds, sans mains & sans tête ? ce serait un être aussi différent d'un homme que d'une citrouille.

Si tous les hommes étaient sans tête, comment la vôtre concevrait-elle que ce sont des animaux comme vous, puisqu'ils n'auraient rien de ce qui constitue principalement votre être ? Une tête est quelque chose, les cinq sens s'y trouvent ; la pensée aussi. Un animal qui ressemblerait de la nuque du cou en bas à un homme, ou à un de ces singes qu'on nomme *orang-outang*, ou l'homme des bois, ne serait pas plus un homme qu'un singe ou qu'un ours, à qui on aurait coupé la tête & la queue.

C'est

C'est donc la pensée qui fait l'être de l'homme, &c. En ce cas la pensée serait son essence, comme l'étendue & la solidité sont l'essence de la matière. L'homme penserait essentiellement & toujours, comme la matière est toujours étendue & solide. Il penserait dans un profond sommeil sans rêves, dans un évanouissement, dans une léthargie, dans le ventre de sa mère. Je sais bien que jamais je n'ai pensé dans aucun de ces états; je l'avoue souvent, & je me doute que les autres sont comme moi.

Si la pensée était essentielle à l'homme, comme l'étendue à la matière, il s'ensuivrait que DIEU n'a pu priver cet animal d'entendement, puisqu'il ne peut priver la matière d'étendue; car alors elle ne serait plus matière. Or, si l'entendement est essentiel à l'homme, il est donc pensant par sa nature, comme DIEU est Dieu par sa nature.

Si je voulais essayer de définir DIEU, autant qu'un être aussi chétif que nous peut le définir, je dirais que la pensée est son être, son essence; mais l'homme!

Nous avons la faculté de penser, de marcher, de parler, de manger, de dormir; mais nous n'usons pas toujours de ces facultés, cela n'est pas dans notre nature.

La pensée chez nous n'est-elle pas un attribut? & si bien un attribut, qu'elle est tantôt faible, tantôt forte, tantôt raisonnable, tantôt extravagante? elle se cache, elle se montre, elle fuit, elle revient, elle est nulle, elle est reproduite. L'essence est tout autre chose; elle

ne varie jamais. Elle ne connaît pas le plus ou le moins.

Que serait donc l'animal sans tête supposé par *Pascal?* un être de raison. Il aurait pu supposer tout aussi-bien un arbre à qui DIEU aurait donné la pensée, comme on a dit que les Dieux avaient accordé la voix aux arbres de Dodone. (*)

Réflexion générale sur l'homme.

IL faut vingt ans pour mener l'homme de l'état de plante où il est dans le ventre de sa mère, & de l'état de pur animal, qui est le partage de sa première enfance, jusqu'à celui où la maturité de la raison commence à poindre. Il a fallu trente siècles pour connaître un peu sa structure. Il faudrait l'éternité pour connaître quelque chose de son ame. Il ne faut qu'un instant pour le tuer.

HONNEUR.

L'AUTEUR des synonymes de la langue française dit, *qu'il est d'usage dans le discours de mettre la gloire en antithèse avec l'intérêt, & le goût avec l'honneur.*

Mais on croit que cette définition ne se trouve que dans les dernières éditions, lorsqu'il eût gâté son livre.

(*) Voyez le paragraphe intitulé : *Action de Dieu sur l'homme*, Philosophie, tome I, page 238.

On lit ces vers-ci dans la satire de *Boileau* sur l'honneur :

Entendons discourir sur les bancs des galères
Ce forçat abhorré même de ses confrères ;
Il plaint par un arrêt injustement donné
L'honneur en sa personne à ramer condamné.

Nous ignorons s'il y a beaucoup de galériens qui se plaignent du peu d'égards qu'on a eu pour leur honneur.

Ce terme nous a paru susceptible de plusieurs acceptions différentes, ainsi que tous les mots qui expriment des idées métaphysiques & morales.

Mais je sais ce qu'on doit de bontés & d'honneur
A son sexe, à son âge, & sur-tout au malheur.

Honneur signifie là *égard*, *attention*.

L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir,

signifie dans cet endroit, *c'est un devoir de venger son père*.

Il a été reçu avec beaucoup d'honneur ; cela veut dire avec des marques de respect.

Soutenir l'honneur du corps ; c'est soutenir les prééminences, les priviléges de son corps, de sa compagnie, & quelquefois ses chimères.

Se conduire en homme d'honneur, c'est agir avec justice, franchise & générosité.

Avoir des honneurs, être comblé d'honneurs, c'eſt avoir des diſtinctions, des marques de ſupériorité.

Mais l'honneur en effet qu'il faut que l'on admire,
Quel eſt-il, Valincour, pourras-tu me le dire?
L'ambition le met ſouvent à tout brûler,
Un vrai fourbe à jamais ne garder ſa parole.

Comment *Boileau* a-t-il pu dire qu'un fourbe fait conſiſter l'honneur à tromper? il nous ſemble qu'il met ſon intérêt à manquer de foi, & ſon honneur à cacher ſes fourberies.

L'auteur de l'*Eſprit des lois* a fondé ſon ſyſtème ſur cette idée, que la vertu eſt le principe du gouvernement républicain, & l'honneur le principe des gouvernemens monarchiques. Y a-t-il donc de la vertu ſans honneur? & comment une république eſt-elle établie ſur la vertu?

Mettons ſous les yeux du lecteur ce qui a été dit ſur ce ſujet dans un petit livre. Les brochures ſe perdent en peu de temps. La vérité ne doit point ſe perdre, il faut la conſigner dans des ouvrages de longue haleine.

« On n'a jamais aſſurément formé des ré-
» publiques par vertu. L'intérêt public s'eſt
» oppoſé à la domination d'un ſeul; l'eſprit
» de propriété, l'ambition de chaque parti-
» culier ont été un frein à l'ambition & à
» l'eſprit de rapine. L'orgueil de chaque ci-
» toyen a veillé ſur l'orgueil de ſon voiſin.
» Perſonne n'a voulu être l'eſclave de la fan-
» taiſie d'un autre. Voilà ce qui établit une
» république, & ce qui la conſerve. Il eſt

» ridicule d'imaginer qu'il faille plus de vertu » à un Griſon qu'à un Eſpagnol.

» Que l'honneur ſoit le principe des ſeules » monarchies, ce n'eſt pas une idée moins chi- » mérique ; & il le fait bien voir lui-même » ſans y penſer. *La nature de l'honneur*, dit-il » au chap. VII du liv. III, *eſt de demander* » *des préférences, des diſtinctions. Il eſt donc* » *par la choſe même placé dans le gouvernement* » *monarchique.*

» Certainement par la choſe même, on de- » mandait dans la république romaine, la pré- » ture, le conſulat, l'ovation, le triomphe, » ce ſont-là des préférences, des diſtinctions » qui valent bien les titres qu'on achète ſou- » vent dans les monarchies & dont le tarif » eſt fixé. »

Cette remarque prouve à notre avis que le livre de l'*Eſprit des lois*, quoiqu'étincelant d'eſprit, quoique recommandable par l'amour des lois, par la haine de la ſuperſtition & de la rapine, porte entièrement à faux. (*)

Ajoutons que c'eſt préciſément dans les cours qu'il y a toujours le moins d'honneur.

L'ingannare, il mentir, la frode, il furto,
E la rapina di pietà veſtita,
Creſcer col' danno e precipizio altrui,
E far à ſe dell' altrui biaſmo onore
Son' le virtù di quella gente infida.
(Paſtor Fido, atto V, ſcena prima.)

Ceux qui n'entendent pas l'italien peuvent

(*) Voyez *Lois.*

jeter les yeux sur ces quatre vers français, qui sont un précis de tous les lieux communs qu'on a débités sur les cours depuis trois mille ans.

Ramper avec bassesse en affectant l'audace,
S'engraisser de rapine en attestant les lois,
Etouffer en secret son ami qu'on embrasse,
Voilà l'honneur qui règne à la suite des rois.

C'est en effet dans les cours que des hommes sans honneur parviennent souvent aux plus hautes dignités; & c'est dans les républiques qu'un citoyen déshonoré n'est jamais nommé par le peuple aux charges publiques.

Le mot célèbre du duc d'Orléans régent, suffit pour détruire le fondement de l'Esprit des lois. *C'est un parfait courtisan, il n'a ni humeur ni honneur.*

Honorable, *honnêteté*, *honnête*, signifient souvent la même chose qu'honneur. *Une compagnie honorable, de gens d'honneur. On lui fit beaucoup d'honnêtetés, on lui dit des choses honnêtes.* C'est-à-dire, on le traita de façon à le faire penser honorablement de lui-même.

D'honneur on a fait *honoraire*. Pour honorer une profession au-dessus des arts mécaniques, on donne à un homme de cette profession un honoraire au lieu de salaire & de gages qui offenseraient son amour-propre. Ainsi *honneur*, *faire honneur*, *honorer*, signifient faire accroire à un homme qu'il est quelque chose, qu'on le distingue.

Il me vola pour prix de mon labeur
Mon honoraire en me parlant d'honneur.

HORLOGE.

Horloge d'Achas.

Il eſt aſſez connu que tout eſt prodige dans l'hiſtoire des Juifs. Le miracle fait en faveur du roi *Ezéchias* ſur ſon horloge appelée l'*horloge d'Achas*, eſt un des plus grands qui ſe ſoient jamais opérés. Il dut être aperçu de toute la terre, avoir dérangé à jamais tout le cours des aſtres, & particulièrement les momens des éclipſes du ſoleil & de la lune ; il dut brouiller toutes les éphémérides. C'eſt pour la ſeconde fois que ce prodige arriva. *Joſué* avait arrêté à midi le ſoleil ſur Gabaon, & la lune ſur Aialon pour avoir le temps de tuer une troupe d'Amorrhéens déjà écraſée par une pluie de pierres tombées du ciel.

Le ſoleil, au lieu de s'arrêter pour le roi *Ezéchias*, retourna en arrière, ce qui eſt à peu près la même aventure, mais différemment combinée.

D'abord *Iſaïe* dit à *Ezéchias* qui était malade : (*a*) *Voici ce que dit le Seigneur* DIEU, *mettez ordre à vos affaires, car vous mourrez, & alors vous ne vivrez plus.*

Ezéchias pleura, DIEU en fut attendri. Il lui fit dire par *Iſaïe* qu'il vivrait encore quinze ans, & que dans trois jours il irait au temple. *Alors Iſaïe ſe fit apporter un cataplaſme de figues, on l'appliqua ſur les ulcères du roi & il fut guéri ;* & curatus eſt.

(*a*) Rois, liv. IV, chap. XX.

Ezéchias demanda un ſigne comme quoi il ſerait guéri. *Iſaïe* lui dit : *Voulez-vous que l'ombre du ſoleil s'avance de dix degrés, ou qu'elle recule de dix degrés ? Ezéchias dit : Il eſt aiſé que l'ombre avance de dix degrés, je veux qu'elle recule. Le prophète Iſaïe invoqua le Seigneur, & il ramena l'ombre en arrière dans l'horloge d'Achas, par les dix degrés par leſquels elle était déjà deſcendue.*

On demande ce que pouvait être cette horloge d'*Achas*, ſi elle était de la façon d'un horloger nommé *Achas*, ou ſi c'était un préſent fait autrefois au roi du même nom. Ce n'eſt-là qu'un objet de curioſité. On a diſputé beaucoup ſur cette horloge ; les ſavans ont prouvé que les Juifs n'avaient jamais connu ni horloge, ni gnomon avant leur captivité à Babylone, ſeul temps où ils apprirent quelque choſe des Chaldéens, & où même le gros de la nation commença, dit-on, à lire & à écrire. On ſait même que dans leur langue ils n'avaient aucun terme pour exprimer horloge, cadran, géométrie, aſtronomie ; & dans le texte du livre des Rois, l'horloge d'*Achas* eſt appelée *l'heure de la pierre.*

Mais la grande queſtion eſt de ſavoir comment le roi *Ezéchias*, poſſeſſeur de ce gnomon ou de ce cadran au ſoleil, de cette heure de la pierre, pouvait dire qu'il était aiſé de faire avancer le ſoleil de dix degrés. Il eſt certainement auſſi difficile de le faire avancer contre l'ordre du mouvement ordinaire, que de le faire reculer.

La propoſition du prophète paraît auſſi étrange que le propos du roi. Voulez-vous

que l'ombre avance en ce moment ou recule de dix heures ? Cela eût été bon à dire dans quelque ville de la Laponie, où le plus long jour de l'année eût été de vingt heures ; mais à Jérusalem, où le plus long jour de l'année est d'environ quatorze heures & demie, cela est absurde. Le roi & le prophète se trompaient tous deux grossièrement. Nous ne nions pas le miracle, nous le croyons très-vrai ; nous remarquons seulement qu'*Ezéchias* & *Isaïe* ne disaient pas ce qu'ils devaient dire. Quelque heure qu'il fût alors, c'était une chose impossible qu'il fût égal de faire reculer ou avancer l'ombre du cadran de dix heures. S'il était deux heures après midi, le prophète pouvait très-bien, sans doute faire reculer l'ombre à quatre heures du matin. Mais en ce cas il ne pouvait pas la faire avancer de dix heures, puisqu'alors il eût été minuit, & qu'à minuit il est rare d'avoir l'ombre du soleil.

Il est difficile de deviner le temps où cette histoire fut écrite, mais ce ne peut être que vers le temps où les Juifs apprirent confusément qu'il y avait des gnomons & des cadrans au soleil. Or, il est de fait qu'ils n'eurent une connaissance très-imparfaite de ces sciences qu'à Babylone.

Il y a encore une plus grande difficulté, c'est que les Juifs ne comptaient pas par heures comme nous ; c'est à quoi les commentateurs n'ont pas pensé.

Le même miracle était arrivé en Grèce le jour qu'*Atrée* fit servir les enfans de *Thieste* pour le souper de leur père.

Le même miracle s'était fait encore plus sen-

ſiblement lorſque *Jupiter* coucha avec *Alcmène*. Il fallait une nuit double de la nuit naturelle pour former *Hercule*. Ces aventures ſont communes dans l'antiquité, mais fort rares de nos jours, où tout dégénère.

HUMILITÉ.

DES philoſophes ont agité ſi l'humilité eſt une vertu; mais vertu ou non, tout le monde convient que rien n'eſt plus rare. Cela s'appelait chez les Grecs *Tepeineſis* ou *Tapeineia*. Elle eſt fort recommandée dans le quatrième livre des lois de *Platon*; il ne veut point d'orgueilleux; il veut des humbles.

Epictète en vingt endroits prêche l'humilité. Si tu paſſes pour un perſonnage dans l'eſprit de quelques-uns, défie-toi de toi-même.

Point de ſourcil ſuperbe.

Ne ſois rien à tes yeux.

Si tu cherches à plaire, te voilà déchu.

Cède à tous les hommes; préfère-les tous à tous; ſupporte-les tous.

Vous voyez par ces maximes que jamais capucin n'alla ſi loin qu'*Epictète*.

Quelques théologiens qui avaient le malheur d'être orgueilleux, ont prétendu que l'humilité ne coûtait rien à *Epictète* qui était eſclave; & qu'il était humble par état, comme un docteur ou un jéſuite peut être orgueilleux par état.

Mais que diront-ils de *Marc-Antonin* qui

sur le trône recommande l'humilité ? Il met sur la même ligne *Alexandre* & son muletier.

Il dit que la vanité des pompes n'est qu'un os jeté au milieu des chiens ;

Que faire du bien & s'entendre calomnier, est une vertu de roi.

Ainsi le maître de la terre connue veut qu'on soit humble. Proposez seulement l'humilité à un musicien, vous verrez comme il se moquera de *Marc-Aurèle*.

Descartes, dans son Traité des passions de de l'ame, met dans leur rang l'humilité. Elle ne s'attendait pas à être regardée comme une passion.

Il distingue entre l'humilité vertueuse & la vicieuse. Voici comme *Descartes* raisonnait en métaphysique & en morale.

« Il n'y a rien en la générosité qui ne soit » compatible avec l'humilité vertueuse, (*a*) » ni rien ailleurs qui puisse changer ; ce qui » fait que leurs mouvemens sont fermes consé- » tans & toujours fort semblables à eux-mê- » mes. Mais ils ne viennent pas tant de sur- » prise, pour ce que ceux qui se connaissent » en cette façon, connaissent assez qu'elles » sont les causes qui font qu'ils s'estiment. » Toutefois on peut dire que ces causes sont » si merveilleuse (à savoir la puissance d'user » de son libre arbitre qui fait qu'on se prise » soi-même, & les infirmités du sujet en qui » est cette puissance, qui fait qu'on ne s'estime

(*a*) *Descartes*, Traité des passions.

» pas trop,) qu'à toutes les fois qu'on se les » représente de nouveau, elles donnent tou- « jours une nouvelle admiration. »

Voici maintenant comme il parle de l'humilité vicieuse.

« Elle consiste principalement en ce qu'on » se sent faible & peu résolu, & comme si on » n'avait pas l'usage entier de son libre arbi- » tre. On ne se peut empêcher de faire des » choses dont on sait qu'on se repentira par » après. Puis aussi en ce qu'on croit ne pouvoir » subsister par soi-même, ni se passer de plu- » sieurs choses dont l'acquisition dépend d'au- » trui, ainsi elle est directement opposée à la » générosité, &c. »

C'est puissamment raisonner.

Nous laissons aux philosophes plus savans que nous, le soin d'éclaircir cette doctrine. Nous nous bornerons à dire que l'humilité est la modestie de l'ame.

C'est le contre-poison de l'orgueil. L'humilité ne pouvait pas empêcher *Rameau* de croire qu'il savait plus de musique que ceux auxquels il l'enseignait; mais elle pouvait l'engager à convenir qu'il n'était pas supérieur à *Lulli* dans le récitatif. (*).

Le révérend père *Viret* cordelier, théologien & prédicateur, tout humble qu'il est, croira toujours fermement qu'il en sait plus que ceux qui apprennent à lire & à écrire: mais son humilité chrétienne, sa modestie de l'ame l'obligera d'avouer dans le fond de son

(*) C'est ce qu'il a fait dans la préface des *Indes galantes*.

cœur, qu'il n'a écrit que des sottises. O frères *Nonotte*, *Guyon*, *Patouillet*, écrivains des halles, soyez bien humbles ! ayez toujours la modestie de l'ame en recommandation !

J.

JAPON.

Je ne fais point de question sur le Japon pour savoir si cet amas d'îles est beaucoup plus grand que l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande & les Orcades ensemble ; si l'empereur du Japon est plus puissant que l'empereur d'Allemagne, & si les bonzes Japonais sont plus riches que les moines espagnols.

J'avouerai même sans hésiter que, tout relégués que nous sommes aux bornes de l'Occident, nous avons plus de génie qu'eux, tout favorisés qu'ils sont du soleil levant. Nos tragédies & nos comédies passent pour être meilleures ; nous avons poussé plus loin l'astronomie, les mathématiques, la peinture, la sculpture & la musique. De plus, ils n'ont rien qui approche de nos vins de Bourgogne & de Champagne.

Mais pourquoi avons-nous si long-temps sollicité la permission d'aller chez eux, & que jamais aucun Japonais n'a souhaité seulement faire un voyage chez nous ? Nous avons couru à Meako, à la terre d'Yesso, à la Californie ; nous irions à la Lune avec *Astolphe* si nous avions un hippogriffe. Est-ce curiosité, inquiétude d'esprit ? est-ce besoin réel ?

Dès que les Européens eurent franchi le cap de Bonne-Espérance, la Propagande se flatta de subjuguer tous les peuples voisins des mers orientales, & de les convertir. On ne fit plus le commerce d'Asie que l'épée à la main; & chaque nation de notre Occident fit partir tour-à-tour des marchands, des soldats & des prêtres.

Gravons dans nos cervelles turbulentes ces mémorables paroles de l'empereur *Yontchin*, quand il chassa tous les missionnaires jésuites & autres de son empire; qu'elles soient écrites sur les portes de tous nos couvens: *Que diriez-vous si nous allions, sous le prétexte de trafiquer dans vos contrées, dire à vos peuples que votre religion ne vaut rien, & qu'il faut absolument embrasser la nôtre?*

C'est-là cependant ce que l'Eglise latine a fait par toute la terre. Il en coûta cher au Japon; il fut sur le point d'être enseveli dans les flots de son sang comme le Mexique & le Pérou.

Il y avait dans les îles du Japon douze religions qui vivaient ensemble très-paisiblement. Des missionnaires arrivèrent de Portugal; ils demandèrent à faire la treizième; on leur répondit qu'ils seraient les très-bien venus, & qu'on n'en saurait trop avoir.

Voilà bientôt des moines établis au Japon avec le titre d'*évêques*. A peine leur religion fut-elle admise pour la treizième, qu'elle voulut être la seule. Un de ces évêques, ayant rencontré dans son chemin un conseiller d'Etat, lui disputa le pas; (*a*) il lui soutint qu'il était

(*a*) Ce fait est avéré par toutes les relations.

du premier ordre de l'Etat, & que le conseiller n'étant que du second, lui devait beaucoup de respect. L'affaire fit du bruit. Les Japonais sont encore plus fiers qu'indulgens. On chassa le moine évêque & quelques chrétiens dès l'année 1586. Bientôt la religion chrétienne fut proscrite. Les missionnaires s'humilièrent, demandèrent pardon, obtinrent grâce & en abusèrent.

Enfin en 1637, les Hollandais ayant pris un vaisseau espagnol qui fesait voile du Japon à Lisbonne, ils trouvèrent dans ce vaisseau des lettres d'un nommé *Moro*, consul d'Espagne à Nangazaqui. Ces lettres contenaient le plan d'une conspiration des chrétiens du Japon pour s'emparer du pays. On y spécifiait le nombre des vaisseaux qui devaient venir d'Europe & d'Asie appuyer cette entreprise.

Les Hollandais ne manquèrent pas de remettre les lettres au gouvernement. On saisit *Moro*; il fut obligé de reconnaître son écriture & condamné juridiquement à être brûlé.

Tous les néophytes des jésuites & des dominicains prirent alors les armes, au nombre de trente mille. Il y eut une guerre civile affreuse. Ces chrétiens furent tous exterminés.

Les Hollandais pour prix de leur service obtinrent seuls, comme on sait, la liberté de commercer au Japon, à condition qu'ils n'y feraient jamais aucun acte de christianisme; & depuis ce temps ils ont été fidelles à leur promesse.

Qu'il me soit permis de demander à ces missionnaires quelle était leur rage, après avoir servi à la destruction de tant de peuples en

Amérique, d'en aller faire autant aux extrémités de l'Orient pour la plus grande gloire de DIEU ?

S'il était possible qu'il y eût des diables déchaînés de l'enfer pour venir ravager la terre, s'y prendraient-ils autrement ? Est-ce donc là le commentaire du *contrains-les d'entrer ?* est-ce ainsi que la douceur chrétienne se manifeste ? est-ce là le chemin de la vie éternelle ?

Lecteur, joignez cette aventure à tant d'autres ; réfléchissez & jugez.

JEOVA.

JEOVA, ancien nom de DIEU. Aucun peuple n'a jamais prononcé *Geova*, comme font les seuls Français, ils disaient *Iëvo ;* c'est ainsi que vous le trouvez écrit dans *Sanchoniathon* cité par *Eusèbe*, prep. liv. X ; dans *Diodore*, liv. II ; dans *Macrobe*, sat. liv. I, &c. toutes les nations ont prononcé *ïe* & non pas *g*. C'est du nom des quatre voyelles, i, e, o, u, que se forma ce nom sacré dans l'Orient. Les uns prononçaient ï e o h, en aspirant, i, e, o, va ; les autres *yeaou*. Il fallait toujours quatre lettres, quoique nous en mettions ici cinq, faute de pouvoir exprimer ces quatre caractères.

Nous avons déjà observé que selon *Clément* d'Alexandrie en saisissant la vraie prononciation de ce nom, on pouvait donner la mort à un homme. *Clément* en rapporte un exemple.

Long-temps avant *Moïse*, *Seth* avait prononcé le nom de *Jeova*, comme il est dit dans la Genèse,

Genèse, chap. IV ; & même selon l'hébreu, *Seth* s'appela *Jeova*, *Abraham* fit serment au roi de Sodome par *Jeova*, chap. XIV, v. 22.

Du mot ἴova les latins firent ἴov, *Jovis*, *Jovispiter*, *Jupiter*. Dans le buisson l'Eternel dit à *Moïse* : Mon nom est *Ioüa*. Dans les ordres qu'il lui donna pour la cour de *Pharaon*, il lui dit : *J'apparus à Abraham, Isaac & Jacob dans le Dieu puissant, & je ne leur révélai point mon nom Adonaï, & je fis un pacte avec eux.* (*a*)

Les Juifs ne prononcent point ce nom depuis long-temps. Il était commun aux Phéniciens & aux Egyptiens. Il signifiait ce qui est ; & de-là vient probablement l'inscription d'*Isis* : *Je suis tout ce qui est.*

JEPHTÉ.

SECTION PREMIÈRE.

Il est évident par le texte du livre des Juges, que *Jephté* promit de sacrifier la première personne qui sortirait de sa maison pour venir le féliciter de sa victoire contre les Ammonites. Sa fille unique vint au-devant de lui ; il déchira ses vêtemens, & il l'immola après lui avoir permis d'aller pleurer sur les montagnes le malheur de mourir vierge. Les filles juives célébrèrent long-temps cette aventure, en pleurant la fille de *Jephté* pendant quatre jours. (*b*)

(*a*) Exode, chap. VI, v. 3.
(*b*) Voyez chap. XII des Juges.

En quelque temps que cette hiſtoire ait été écrite, qu'elle ſoit imitée de l'hiſtoire grecque d'*Agamemnon* & d'*Idoménée*, ou qu'elle en ſoit le modèle, qu'elle ſoit antérieure ou poſtérieure à de pareilles hiſtoires aſſyriennes, ce n'eſt pas ce que j'examine; je m'en tiens au texte: *Jephté* voua ſa fille en holocauſte, & accomplit ſon vœu.

Il était expreſſément ordonné par la loi juive, d'immoler les hommes voués au Seigneur. *Tout homme voué ne ſera point racheté, mais ſera mis à mort ſans rémiſſion.* La Vulgate traduit: *Non redimetur, ſed morte morietur.* (c)

C'eſt en vertu de cette loi que *Samuel* coupa en morceaux le roi *Agag*, à qui, comme nous l'avons déjà dit, *Saül* avait pardonné; & c'eſt même pour avoir épargné *Agag* que *Saül* fut réprouvé du Seigneur, & perdit ſon royaume.

Voilà donc les ſacrifices de ſang humain clairement établis; il n'y a aucun point d'hiſtoire mieux conſtaté, on ne peut juger d'une nation que par ſes archives, & par ce qu'elle rapporte d'elle-même.

SECTION II.

Il y a donc des gens à qui rien ne coûte, qui falſifient un paſſage de l'Ecriture auſſi hardiment que s'ils en rapportaient les propres mots; & qui ſur leur menſonge qu'ils ne peuvent méconnaître, eſpèrent qu'ils tromperont les hommes. Et s'il y a aujourd'hui de tels fripons,

(c) Lévitique, chap. XXVII, v. 29.

il est à présumer qu'avant l'invention de l'imprimerie il y en avait cent fois davantage.

Un des plus impudens falsificateurs a été l'auteur d'un infame libelle intitulé : *Dictionnaire anti-philosophique*, & justement intitulé. Les lecteurs me diront : Ne te fâche pas tant, que t'importe un mauvais livre ? Messieurs, il s'agit de *Jephté ;* il s'agit de victimes humaines, c'est du sang des hommes sacrifiés à DIEU que je veux vous entretenir.

L'auteur, quel qu'il soit, traduit ainsi le trente-neuvième vers. du chap. II de l'histoire de *Jephté :*

Elle retourna dans la maison de son père qui fit la consécration qu'il avait promise par son vœu, & sa fille resta dans l'état de virginité.

Oui, falsificateur de Bible, j'en suis fâché ; mais vous avez menti au St Esprit, & vous devez savoir que cela ne se pardonne pas.

Il y a dans la Vulgate : *Et reversa est ad patrem suum, & fecit ei sicut voverat quæ ignorabat virum. Exinde mos increbuit in Israël & consuetudo servata est ut post anni circulum conveniant in unum filiæ Israël, & plangant filiam Jephte Galaaditæ.*

Elle revint à son père, & il lui fit comme il avait voué, à elle qui n'avait point connu d'homme ; & de-là est venu l'usage, & la coutume s'est conservée, que les filles d'Israël s'assemblent tous les ans pour pleurer la fille de Jephté le Galaadite, pendant quatre jours.

Or, dites-nous, homme anti-philosophe, si on pleure tous les ans pendant quatre jours une fille pour avoir été consacrée ?

Dites-nous s'il y avait des religieuses chez

un peuple qui regardait la virginité comme un opprobre ?

Dites-nous ce qu'il signifie : Il lui fit comme il avait voué, *fecit ei sicut voverat ?* Qu'avait voué *Jephté ;* qu'avait-il promis par serment ? d'égorger sa fille, de l'immoler en holocauste ; & il l'égorgea.

Lisez la dissertation de *Calmet* sur la témérité du vœu de *Jephté* & sur son accomplissement ; lisez la loi qu'il cite, cette loi terrible du Lévitique au chapitre XXVII, qui ordonne que tout ce qui sera dévoué au Seigneur ne sera point racheté, mais mourra de mort ; *non redimetur, sed morte morietur.*

Voyez les exemples en foule attester cette vérité épouvantable ; voyez les Amalécites & les Cananéens ; voyez le roi d'Arad & tous les siens soumis à ce dévouement ; voyez le prêtre *Samuel* égorger de ses mains le roi *Agag*, & le couper en morceaux comme un boucher débite un bœuf dans sa boucherie. Et puis corrompez, falsifiez, niez l'écriture sainte pour soutenir votre paradoxe ; insultez à ceux qui la révèrent, quelque chose étonnante qu'ils y trouvent. Donnez un démenti à l'historien *Josephe* qui la transcrit, & qui dit positivement que *Jephté* immola sa fille. Entassez injure sur mensonge, & calomnie sur ignorance ; les sages en riront ; & ils sont aujourd'hui en grand nombre ces sages. Oh ! si vous saviez comme ils méprisent les *Routh* quand ils corrompent la sainte écriture, & qu'ils se vantent d'avoir disputé avec le président de *Montesquieu* à sa dernière heure, & de l'avoir convaincu qu'il faut penser comme les frères Jésuites !

JÉSUITES, ou ORGUEIL.

On a tant parlé des jésuites, qu'après avoir occupé l'Europe pendant cents ans, ils finissent par l'ennuyer, soit qu'ils écrivent eux-mêmes, soit qu'on écrive pour ou contre cette singulière société, dans laquelle il faut avouer qu'on a vu & qu'on voit encore des hommes d'un rare mérite.

On leur a reproché dans six mille volumes leur morale relâchée, qui n'était pas plus relâchée que celle des capucins, & leur doctrine sur la sureté de la personne des rois; doctrine qui, après tout, n'approche ni du manche de corne du couteau de *Jacques Clément*, ni de l'hostie saupoudrée qui servit si bien frère *Ange* de Montepulciano autre jacobin, & qui empoisonna l'empereur *Henri VII.*

Ce n'est point la grâce versatile qui les a perdus, ce n'est pas la banqueroute frauduleuse du révérend père *la Valette*, préfet des missions apostoliques. On ne chasse point un ordre entier de France, d'Espagne, des deux Siciles, parce qu'il y a eu dans cet ordre un banqueroutier. Ce ne sont pas les fredaines du jésuite *Guyot Desfontaines*, ni du jésuite *Fréron*, ni du révérend père *Marsi*, lequel estropia par ses énormes talens un enfant charmant de la première noblesse du royaume. On ferma les yeux sur ces imitations grecques & latines d'*Anacréon* & d'*Horace*.

Qu'est-ce donc qui les a perdu? L'orgueil.

Quoi! les jésuites étaient-ils plus orgueilleux

que les autres moines ? Oui, ils l'étaient au point qu'ils firent donner une lettre de cachet à un ecclésiastique qui les avait appelés *moines*. Le frère *Crouſt* le plus brutal de la société, frère du confesseur de la seconde dauphine, fut prêt de battre en ma présence le fils de M. *G.* depuis prêteur royal à Strasbourg, pour lui avoir dit qu'il irait le voir dans son couvent.

C'était une chose incroyable que leur mépris pour toutes les universités dont ils n'étaient pas, pour tous les livres qu'ils n'avaient pas faits, pour tout ecclésiastique qui n'était pas *un homme de qualité*; c'est de quoi j'ai été témoin cent fois. Ils s'expriment ainsi dans leur libelle intitulé : (*a*) *Il est temps de parler : Que dire à un magistrat qui dit que les jésuites sont des orgueilleux, il faut les humilier* ? Ils étaient si orgueilleux qu'ils ne voulaient pas qu'on blâmât leur orgueil.

D'où leur venait ce péché de la superbe ? De ce que frère *Guignard* avait été pendu. Cela est vrai à la lettre.

Il faut remarquer qu'après le supplice de ce jésuite sous *Henri IV*, & après leur bannissement du royaume, ils ne furent rappelés qu'à condition qu'il y aurait toujours à la cour un jésuite qui répondrait de la conduite des autres. *Coton* fut donc mis en otage auprès de *Henri IV*; & ce bon roi, qui ne laissait pas d'avoir ses petites finesses, crut de gagner le pape en prenant son otage pour son confesseur.

Dès-lors chaque frère jésuite se crut solidairement confesseur du roi. Cette place de

(*a*) Page 341.

premier médecin de l'ame d'un monarque, devint un ministère sous *Louis XIII*, & surtout sous *Louis XIV*. Le frère *Vadblé*, valet de chambre du père de *la Chaise*, accordait sa protection aux évêques de France; & le père *le Tellier* gouvernait avec un sceptre de fer ceux qui voulaient bien être gouvernés ainsi. Il était impossible que la plupart des jésuites ne s'enflassent du vent de ces deux hommes, & qu'ils ne fussent aussi insolens que les laquais du marquis de *Louvois*. Il y eut parmi eux des savans, des hommes éloquens, des génies; ceux-là furent modestes, mais les médiocres, fesant le grand nombre, furent atteints de cet orgueil attaché à la médiocrité & à l'esprit de collége.

Depuis leur père *Garasse*, presque tous leurs livres polémiques respirèrent une hauteur indécente qui souleva toute l'Europe. Cette hauteur tomba souvent dans la bassesse du plus énorme ridicule; de sorte qu'ils trouvèrent le secret d'être à la fois l'objet de l'envie & du mépris. Voici, par exemple, comme ils s'exprimaient sur le célèbre *Pâquier*, avocat-général de la chambre des comptes..

« *Pâquier* est un porte-panier, un maraud » de Paris, petit galant bouffon, plaisanteur, » petit compagnon vendeur de fornettes, simple » regage qui ne mérite pas d'être le valeton » des laquais; belître, coquin qui rote, pète » & rend sa gorge, fort suspect d'hérésie ou » bien hérétique, ou bien pire, un sale & » vilain satyre, un archimaître, sot par na- » ture, par béquarre, par bémol, sot à la plus » haute gamme, sot à triple semelle, sot à

» double teinture, & teint en cramoisi, sot en » toutes sortes de sottises. »

Ils polirent depuis leur style ; mais l'orgueil, pour être moins grossier, n'en fut que plus révoltant.

On pardonne tout hors l'orgueil. Voilà pourquoi tous les parlemens du royaume, dont les membres avaient été pour la plupart leurs disciples, ont saisi la première occasion de les anéantir : & la terre entière s'est réjouie de leur chute.

Cet esprit d'orgueil était si enraciné dans eux, qu'il se déployait avec la fureur la plus indécente dans le temps même qu'ils étaient tenus à terre sous la main de la justice, & que leur arrêt n'était pas encore prononcé. On n'a qu'à lire le fameux mémoire intitulé : *Il est temps de parler*, imprimé dans Avignon en 1762, sous le nom supposé d'Anvers. Il commence par une requête ironique aux gens tenant la cour de parlement. On leur parle dans cette requête avec autant de mépris que si on fesait une réprimande à des clercs de procureur. On traite continuellement l'illustre M. de *Montclar* procureur-général, l'oracle du parlement de Provence, de *maître Ripert ;* & on lui parle comme un régent en chaire parlerait à un écolier mutin & ignorant. On pousse l'audace jusqu'à dire (*b*) que M. de *Montclar a blasphémé* en rendant compte de l'institut des jésuites.

Dans leur mémoire qui a pour titre, *Tout se dira*, ils insultent encore plus effrontément

(*b*) Tome II, page 399.

le

le parlement de Metz, & toujours avec ce ſtyle qu'on puiſe dans les écoles.

Ils ont conſervé le même orgueil ſous la cendre dans laquelle la France, l'Eſpagne les ont plongés. Le ſerpent coupé en tronçons a levé encore la tête du fond de cette cendre. On a vu je ne ſais quel miſérable nommé *Nonotte*, s'ériger en critique de ſes maîtres, & cet homme, fait pour prêcher la canaille dans un cimetière, parler à tort & à travers des choſes dont il n'avait pas la plus légère notion. Un autre inſolent de cette ſociété, nommé *Patouillet*, inſultait, dans des mandemens d'évêque, des citoyens, des officiers de la maiſon du roi, dont les laquais n'auraient pas ſouffert qu'il leur parlât.

Une de leurs principales vanités était de s'introduire chez les grands dans leurs dernières maladies, comme des ambaſſadeurs de DIEU, qui venaient leur ouvrir les portes du ciel ſans les faire paſſer par le purgatoire. Sous *Louis XIV* il n'était pas du bon air de mourir ſans paſſer par les mains d'un jéſuite; & le croquant allait enſuite ſe vanter à ſes dévotes qu'il avait converti un duc & pair, lequel ſans ſa protection aurait été damné.

Le mourant pouvait lui dire: De quel droit excrément de collége, viens-tu chez moi quand je me meurs? me voit-on venir dans ta cellule quand tu as la fiſtule ou la gangrène, & que ton corps craſſeux eſt prêt à être rendu à la terre? DIEU a-t-il donné à ton ame quelques droits ſur la mienne? ai-je un précepteur à ſoixante & dix ans? portes-tu les clefs du paradis à ta ceinture? Tu oſes dire que tu es

ambassadeur de DIEU ; montre-moi tes patentes ; & si tu n'en as point, laisse-moi mourir en paix. Un bénédictin, un chartreux, un prémontré ne viennent point troubler mes derniers momens : ils n'érigent point un trophée à leur orgueil sur le lit d'un agonisant ; ils restent dans leur cellule ; reste dans la tienne : qu'y a-t-il entre toi & moi ?

Ce fut une chose comique dans une triste occasion que l'empressement de ce jésuite anglais nommé *Routh*, à venir s'emparer de la dernière heure du célèbre *Montesquieu*. Il vint, dit-il, rendre cette ame vertueuse à la religion, comme si *Montesquieu* n'avait pas mieux connu la religion qu'un *Routh*, comme si DIEU eût voulu que *Montesquieu* pensât comme un *Routh*. On le chassa de la chambre, & il alla crier dans tout Paris : J'ai converti cet homme illustre, je lui ai fait jeter au feu ses *Lettres persannes* & son *Esprit des lois*. On eut soin d'imprimer la relation de la conversion du président de *Montesquieu* par le révérend père *Routh*, dans ce libelle intitulé : *Anti-philosophique*. (1)

Un autre orgueil des jésuites était de faire des missions dans les villes comme s'ils avaient été chez des Indiens & chez des Japonais. Ils se fesaient suivre dans les rues par la magistrature entière. On portait une croix devant eux, on la plantait dans la place publique ; ils dépossédaient le curé, ils devenaient les

(1) Nous avons observé déjà que l'on n'osa le chasser ; il attendit l'instant de la mort de *Montesquieu* pour voler ses papiers ; on l'en empêcha ; mais il s'en vengea sur son vin, & l'on fut obligé de le renvoyer ivre-mort dans son couvent.

maîtres de la ville. Un jésuite nommé *Aubert* fit une pareille mission à Colmar, & obligea l'avocat-général du conseil souverain de brûler à ses pieds son *Bayle*, qui lui avait coûté cinquante écus. J'aurais mieux aimé brûler frère *Aubert*. Jugez comme l'orgueil de cet *Aubert* fut gonflé de ce sacrifice, comme il s'en vanta le soir avec ses confrères, comme il en écrivit à son général.

O moines ! ô moines ! soyez modestes, je vous l'ai déjà dit ; soyez modérés si vous ne voulez pas que malheur vous arrive.

JOB.

BONJOUR, mon ami *Job*, tu es un des plus anciens originaux dont les livres fassent mention ; tu n'étais point juif : on sait que le livre qui porte ton nom est plus ancien que le Pentateuque. Si les Hébreux qui l'ont traduit de l'arabe, se sont servi du mot Jéhova pour signifier DIEU, ils empruntèrent ce mot des Phéniciens & des Egyptiens, comme les vrais savans n'en doutent pas. Le mot de *Satan* n'était point hébreu, il était chaldéen, on le sait assez.

Tu demeurais sur les confins de la Chaldée. Des commentateurs, dignes de leur profession, prétendent que tu croyais à la résurrection, parce qu'étant couché sur ton fumier, tu as dit, dans ton dix-neuvième chapitre, *que tu t'en releverais* quelque jour. Un malade qui espère sa guérison n'espère pas pour cela la résurrection ; mais je veux te parler d'autres choses.

Avoue que tu étais un grand bavard, mais tes amis l'étaient davantage. On dit que tu possédais sept mille moutons, trois mille chameaux, mille bœufs & cinq cents ânesses. Je veux faire ton compte.

Sept mille moutons, à trois livres dix sous pièce, font vingt-deux mille cinq cents livres tournois, pose	22500 l.
J'évalue les trois mille chameaux, à cinquante écus pièce, . .	450000
Mille bœufs ne peuvent être estimés l'un portant l'autre moins de	80000
Et cinq cents ânesses, à vingt francs l'ânesse, ...	10000
Le tout se monte à	562500 l.

Sans compter tes meubles, bagues & joyaux.

J'ai été beaucoup plus riche que toi; & quoique j'aie perdu une grande partie de mon bien, & que je sois malade comme toi, je n'ai point murmuré contre DIEU, comme tes amis semblent te le reprocher quelquefois.

Je ne suis point du tout content de *Satan*, qui pour t'induire au péché & pour te faire oublier DIEU, demande la permission de t'ôter ton bien & de te donner la gale. C'est dans cet état que les hommes ont toujours recours à la Divinité. Ce sont les gens heureux qui l'oublient. *Satan* ne connaissait pas assez le monde: il s'est formé depuis; & quand il veut s'assurer de quelqu'un, il en fait un fermier-général, ou quelque chose de mieux, s'il est possible. C'est ce que notre ami *Pope* nous a-

clairement montré dans l'hiſtoire du chevalier *Balaam*.

Ta femme était une impertinente, mais tes prétendus amis *Eliphas* natif de Théman en Arabie, *Baldad* de Suez, & *Sophar* de Nahamath étaient bien plus inſupportables qu'elle. Ils t'exhortent à la patience d'une manière à impatienter le plus doux des hommes. Ils te font de longs ſermons plus ennuyeux que ceux que prêche le fourbe *V.....e* à Amſterdam: & le, &c.

Il eſt vrai que tu ne ſais ce que tu dis quand tu t'écries: *Mon* DIEU! *ſuis-je une mer ou une baleine pour avoir été enfermé par vous comme dans une priſon?* mais tes amis n'en ſavent pas davantage quand ils te répondent, *que le jour ne peut reverdir ſans humidité, & que l'herbe des près ne peut croître ſans eau.* Rien n'eſt moins conſolant que cet axiome.

Sophar de Nahamath te reproche d'être un babillard; mais aucun de ces bons amis ne te prête un écu. Je ne t'aurais pas traité ainſi. Rien n'eſt plus commun que gens qui conſeillent, rien de plus rare que ceux qui ſecourent. C'eſt bien la peine d'avoir trois amis pour n'en pas recevoir une goutte de bouillon quand on eſt malade. Je m'imagine que quand DIEU t'eut rendu tes richeſſes & ta ſanté, ces éloquens perſonnages n'osèrent pas ſe préſenter devant toi; auſſi, *les amis de Job* ont paſſé en proverbe.

DIEU fut très-mécontent d'eux, & leur dit tout net au chap. XLII, *qu'ils ſont ennuyeux & imprudens;* & il les condamne à une amende de ſept taureaux & de ſept béliers pour avoir

dit des sottises. Je les aurais condamnés pour n'avoir point secouru leur ami.

Je te prie de me dire s'il est vrai que tu vécus cent quarante ans après cette aventure. J'aime à voir que les honnêtes gens vivent long-temps ; mais il faut que les hommes d'aujourd'hui soient de grands fripons ; tant leur vie est courte.

Au reste le livre de *Job* est un des plus précieux de toute l'antiquité. Il est évident que ce livre est d'un arabe qui vivait avant le temps où nous plaçons *Moïse*. Il est dit qu'*Eliphas* l'un des interlocuteurs est de Théman ; c'est une ancienne ville d'Arabie. *Baldad* était de Suez, autre ville d'Arabie. *Sophar* était de Nahamath, contrée d'Arabie encore plus orientale.

Mais ce qui est bien plus remarquable, & ce qui démontre que cette fable ne peut être d'un juif, c'est qu'il y est parlé des trois constellations que nous nommons aujourd'hui l'Ourse, l'Orion & les Hyades. Les Hébreux n'ont jamais eu la moindre connaissance de l'astronomie, ils n'avaient pas même de mot pour exprimer cette science ; tout ce qui regarde les arts de l'esprit leur était inconnu jusqu'au terme de géométrie.

Les Arabes au contraire habitant sous des tentes, étant continuellement à portée d'observer les astres, furent peut-être les premiers qui réglèrent leurs années par l'inspection du ciel.

Une observation plus importante, c'est qu'il n'est parlé que d'un seul DIEU dans ce livre. C'est une erreur absurde d'avoir imaginé que

les Juifs fussent les seuls qui reconnussent un Dieu unique ; c'était la doctrine de presque tout l'Orient, & les Juifs en cela ne furent que des plagiaires comme ils le furent en tout.

DIEU dans le trente-huitième chapitre parle lui-même à *Job* du milieu d'un tourbillon, & c'est ce qui a été imité depuis dans la Genèse. On ne peut trop répéter que les livres juifs sont très-nouveaux. L'ignorance & le fanatisme crient que le Pentateuque est le plus ancien livre du monde. Il est évident que ceux de *Sanchoniathon*, ceux de *Thaut* antérieurs de huit cents ans à ceux de *Sanchoniathon*; ceux du premier *Zerdust*, le Shasta, le Védam des Indiens que nous avons encore, les cinq Kings des Chinois, enfin le livre de *Job*, sont d'une antiquité beaucoup plus reculée qu'aucun livre juif. Il est démontré que ce petit peuple ne put avoir des annales que lorsqu'il eut un gouvernement stable ; qu'il n'eut ce gouvernement que sous ses rois ; que son jargon ne se forma qu'avec le temps d'un mélange de phénicien & d'arabe. Il y a des preuves incontestables que les Phéniciens cultivaient les lettres très-long-temps avant eux. Leur profession fut le brigandage & le courtage ; ils ne furent écrivains que par hasard. On a perdu les livres des Egyptiens & des Phéniciens ; les Chinois, les Brames, les Guèbres, les Juifs ont conservé les leurs. Tous ces monumens sont curieux ; mais ce ne sont que des monumens de l'imagination humaine dans lesquels on ne peut apprendre une seule vérité, soit physique, soit historique. Il n'y a point aujourd'hui de petit livre de physique, qui ne

soit plus utile que tous les livres de l'antiquité.

Le bon *Calmet* ou dom *Calmet* (car les bénédictins veulent qu'on leur donne du dom) ce naïf compilateur de tant de rêveries & d'imbécillités, cet homme que sa simplicité a rendu si utile à quiconque veut rire des sottises antiques, rapporte fidellement les opinions de ceux qui ont voulu deviner la maladie dont *Job* fut attaqué, comme si *Job* eût été un personnage réel. Il ne balance point à dire que *Job* avait la vérole, & il entasse passage sur passage à son ordinaire pour prouver ce qui n'est pas. Il n'avait pas lu l'histoire de la vérole par *Astruc* : car *Astruc* n'étant ni un père de l'Eglise ni un docteur de Salamanque, mais un médecin très-savant, le bon homme *Calmet* ne savait pas seulement qu'il existât ; les moines compilateurs sont de pauvres gens.

(*Par un malade aux eaux d'Aix-la-Chapelle.*)

JOSEPH.

L'HISTOIRE de *Joseph*, à ne la considérer que comme un objet de curiosité & de littérature, est un des plus précieux monumens de l'antiquité, qui soient parvenus jusqu'à nous. Elle paraît être le modèle de tous les écrivains orientaux ; elle est plus attendrissante que l'Odyssée d'*Homère* ; car un héros qui pardonne est plus touchant que celui qui se venge.

Nous regardons les Arabes comme les premiers auteurs de ces fictions ingénieuses qui ont passé dans toutes les langues ; mais je ne

vois chez eux aucune aventure comparable à celle de *Joseph*. Presque tout en est merveilleux, & la fin peut faire répandre des larmes d'attendrissement. C'est un jeune homme de seize ans dont ses frères sont jaloux ; il est vendu par eux à une caravane de marchands ismaëlites, conduit en Egypte, & acheté par un eunuque du roi. Cet eunuque avait une femme, ce qui n'est point du tout étonnant ; le kislaraga, eunuque parfait, à qui on a tout coupé, a aujourd'hui un sérail à Constantinople : on lui a laissé ses yeux & ses mains, & la nature n'a point perdu ses droits dans son cœur. Les autres eunuques, à qui on n'a coupé que les deux accompagnemens de l'organe de la génération, emploient encore souvent cet organe ; & *Putiphar*, à qui *Joseph* fut vendu, pouvait très-bien être du nombre de ces eunuques.

La femme de *Putiphar* devint amoureuse du jeune *Joseph*, qui, fidelle à son maître & à son bienfaiteur, rejette les empressemens de cette femme. Elle en est irritée, & accuse *Joseph* d'avoir voulu la séduire. C'est l'histoire d'*Hyppolite* & de *Phèdre*, de *Bellérophon* & de *Sténobée*, d'*Hébrus* & de *Damasippe*, de *Tantis* & de *Péribée*, de *Myrtile* & d'*Hippodamie*, de *Pélée* & de *Demenette*.

Il est difficile de savoir quelle est l'originale de toutes ces histoires ; mais chez les anciens auteurs arabes, il y a un trait touchant l'aventure de *Joseph* & de la femme de *Putiphar*, qui est fort ingénieux. L'auteur suppose que *Putiphar*, incertain entre sa femme & *Joseph*, ne regarda pas la tunique de *Joseph* que sa

femme avait déchirée comme une preuve de l'attentat du jeune homme. Il y avait un enfant au berceau dans la chambre de la femme ; *Joseph* disait qu'elle lui avait déchiré & ôté sa tunique en présence de l'enfant ; *Putiphar* consulta l'enfant dont l'esprit était fort avancé pour son âge ; l'enfant dit à *Putiphar* : Regardez si la tunique est déchirée par devant ou par derrière ; si elle l'est par devant, c'est une preuve que *Joseph* a voulu prendre par force votre femme qui se défendait ; si elle l'est par derrière, c'est une preuve que votre femme courait après lui. *Putiphar*, grâce au génie de cet enfant, reconnut l'innocence de son esclave. C'est ainsi que cette aventure est rapportée dans l'Alcoran d'après l'ancien auteur arabe. Il ne s'embarrasse point de nous instruire à qui appartenait l'enfant qui jugea avec tant d'esprit. Si c'était un fils de la *Putiphar*, *Joseph* n'était pas le premier à qui cette femme en avait voulu.

Quoi qu'il en soit, *Joseph*, selon la Genèse, est mis en prison, & il s'y trouve en compagnie de l'échanson & du panetier du roi d'Egypte. Ces deux prisonniers d'Etat rêvent tous deux pendant la nuit ; *Joseph* explique leurs songes ; il leur prédit que dans trois jours l'échanson rentrera en grâce, & que le panetier sera pendu, ce qui ne manqua d'arriver.

Deux ans après, le roi d'Egypte rêve aussi ; son échanson lui dit qu'il y a un jeune juif en prison, qui est le premier homme du monde pour l'intelligence des rêves ; le roi fait venir le jeune homme, qui lui prédit sept années d'abondance, & sept années de stérilité.

Interrompons un peu ici le fil de l'hiſtoire, pour voir de quelle prodigieuſe antiquité eſt l'interprétation des ſonges. *Jacob* avait vu en ſonge l'échelle myſtérieuſe au haut de laquelle était DIEU lui-même : il apprit en ſonge une méthode de multiplier les troupeaux ; méthode qui n'a jamais réuſſi qu'à lui. *Joſeph* lui-même avait appris par un ſonge qu'il dominerait un jour ſur ſes frères. *Abimélec*, long-temps auparavant, avait été averti en ſonge que *Sara* était femme d'*Abraham*. (*)

Revenons à *Joſeph*. Dès qu'il eut expliqué le ſonge de *Pharaon*, il fut ſur le champ premier miniſtre. On doute qu'aujourd'hui on trouvât un roi, même en Aſie, qui donnât une telle charge pour un rêve expliqué. *Pharaon* fit epouſer à *Joſeph* une fille de *Putiphar*. Il eſt dit que ce *Putiphar* était grand-prêtre d'Héliopolis ; ce n'était donc pas l'eunuque ſon premier maître ; ou ſi c'était lui, il avait encore certainement un autre titre que celui de grand-prêtre, & ſa femme avait été mère plus d'une fois.

Cependant, la famine arriva, comme *Joſeph* l'avait prédit, & *Joſeph*, pour mériter les bonnes grâces de ſon roi, força tout le peuple à vendre ſes terres à *Pharaon*, & toute la nation ſe fit eſclave pour avoir du blé. C'eſt-là apparemment l'origine du pouvoir deſpotique. Il faut avouer que jamais roi n'avait fait un meilleur marché ; mais auſſi le peuple ne devait guère bénir le premier miniſtre.

Enfin, le père & les frères de *Joſeph* eurent

(*). Voyez *Songe*.

aussi besoin de blé, car *la famine désolait alors toute la terre*. Ce n'est pas la peine de raconter ici comment *Joseph* reçut ses frères, comment il leur pardonna & les enrichit. On trouve dans cette histoire tout ce qui constitue un poëme épique intéressant; exposition, nœud, reconnaissance, péripétie, & merveilleux. Rien n'est plus marqué au coin du génie oriental.

Ce que le bon homme *Jacob* père de *Joseph* répondit à *Pharaon*, doit bien frapper ceux qui savent lire. Quel âge avez-vous? lui dit le roi; j'ai cent trente ans, dit le vieillard, & je n'ai pas eu encore un jour heureux dans ce court pélerinage.

JUDÉE.

Je n'ai pas été en Judée, Dieu merci, & je n'y irai jamais. J'ai vu des gens de toute nation qui en sont revenus. Ils m'ont tous dit que la situation de Jérusalem est horrible; que tout le pays d'alentour est pierreux; que les montagnes sont pelées; que le fameux fleuve du Jourdain n'a pas plus de quarante-cinq pieds de largeur, que le seul bon canton de ce pays est Jéricho. Enfin, ils parlent tous comme parlait *St Jérôme* qui demeura si long-temps dans Bethléem, & qui peint cette contrée comme le rebut de la nature. Il dit qu'en été il n'y a pas seulement d'eau à boire. Ce pays cependant devait paraître aux Juifs un lieu de délices en comparaison des déserts dont ils étaient originaires. Des misérables qui auraient quitté les Landes pour habiter quelques montagnes du

Lampourdan vanteraient leur nouveau séjour ; & s'ils espéraient pénétrer jusque dans les belles parties du Languedoc, ce serait là pour eux la terre promise.

Voilà précisément l'histoire des Juifs. Jéricho, Jérusalem sont Toulouse & Montpellier, & le désert de Sinaï est le pays entre Bordeaux & Baïonne.

Mais si le Dieu qui conduisait les Juifs voulait leur donner une bonne terre ; si ces malheureux avaient en effet habité l'Egypte, que ne les laissait-il en Egypte ? à cela on ne répond que par des phrases théologiques.

La Judée, dit-on, était la terre promise. DIEU dit à *Abraham : Je vous donnerai tout ce pays depuis le fleuve d'Egypte jusqu'à l'Euphrate.* (*a*)

Hélas ! mes amis, vous n'avez jamais eu ces rivages fertiles de l'Euphrate & du Nil. On s'est moqué de vous. Les maîtres du Nil & de l'Euphrate ont été tour à tour vos maîtres. Vous avez été presque toujours esclaves. Promettre & tenir sont deux, mes pauvres juifs. Vous avez un vieux rabbin qui en lisant vos sages prophéties, qui vous annoncent une terre de miel & de lait, s'écria qu'on vous avait promis plus de beurre que de pain. Savez-vous bien que si le grand-turc m'offrait aujourd'hui la seigneurie de Jérusalem, je n'en voudrais pas ?

Frédéric III, en voyant ce détestable pays, dit publiquement que *Moïse* était bien mal avisé d'y mener sa compagnie de lépreux ; que n'allait-

(*a*) Genèse, chap. 15.

il à Naples? disait *Frédéric*. Adieu, mes chers Juifs; je suis fâché que terre promise soit terre perdue.

(*Par le baron de Broukans.*)

JUIFS.

SECTION PREMIÈRE. (*)

Vous m'ordonnez de vous faire un tableau fidelle de l'esprit des Juifs, & de leur histoire: & sans entrer dans les voies ineffables de la Providence, vous cherchez dans les mœurs de ce peuple la source des événemens que cette Providence a préparés.

Il est certain que la nation juive est la plus singulière qui jamais ait été dans le monde. Quoiqu'elle soit la plus méprisable aux yeux de la politique, elle est, à bien des égards, considérable aux yeux de la philosophie.

Les Guèbres, les Banians & les Juifs sont les seuls peuples qui subsistent dispersés, & qui, n'ayant d'alliance avec aucune nation, se perpétuent au milieu des nations étrangères, & soient toujours à part du reste du monde.

Les Guèbres ont été autrefois infiniment plus considérables que les Juifs, puisque ce sont des restes des anciens Perses, qui eurent les Juifs sous leur domination; mais ils ne sont aujourd'hui répandus que dans une partie de l'Orient.

(*) L'auteur adresse ici la parole à madame la marquise *du Châtelet* pour laquelle plusieurs articles historiques de ce Dictionnaire avaient été faits.

Les Banians, qui descendent des anciens peuples chez qui *Pythagore* puisa sa philosophie, n'existent que dans les Indes & en Perse : mais les Juifs sont dispersés sur la face de toute la terre ; & s'ils se rassemblaient, ils composeraient une nation beaucoup plus nombreuse qu'elle ne le fut jamais dans le court espace où ils furent souverains de la Palestine. Presque tous les peuples qui ont écrit l'histoire de leur origine ont voulu la relever par des prodiges : tout est miracle chez eux : leurs oracles ne leur ont prédit que des conquêtes : ceux qui en effet sont devenus conquérans n'ont pas eu de peine à croire ces anciens oracles que l'événement justifiait. Ce qui distingue les Juifs des autres nations, c'est que leurs oracles sont les seuls véritables : il ne nous est pas permis d'en douter. Ces oracles, qu'ils n'entendent que dans le sens littéral, leur ont prédit cent fois qu'ils seraient les maîtres du monde : cependant ils n'ont jamais possédé qu'un petit coin de terre pendant quelques années ; ils n'ont pas aujourd'hui un village en propre. Ils doivent donc croire, & ils croient en effet qu'un jour leurs prédictions s'accompliront, & qu'ils auront l'empire de la terre.

Ils sont le dernier de tous les peuples parmi les musulmans & les chrétiens, & ils se croient le premier. Cet orgueil dans leur abaissement est justifié par une raison sans réplique, c'est qu'ils sont réellement les pères des chrétiens & des musulmans. Les religions chrétienne & musulmane reconnaissent la juive pour leur mère ; & par une contradiction singulière, elles ont à la fois pour cette mère du respect & de l'horreur.

Il ne s'agit pas ici de répéter cette suite continue de prodiges qui étonnent l'imagination, & qui exercent la foi. Il n'est question que des événemens purement historiques, dépouillés du concours céleste & des miracles que DIEU daigna si long-temps opérer en faveur de ce peuple.

On voit d'abord en Egypte une famille de soixante & dix personnes, produire au bout de deux cents quinze ans une nation dans laquelle on compte six cents mille combattans, ce qui fait avec les femmes, les vieillards & les enfans, plus de deux millions d'ames. Il n'y a point d'exemple sur la terre d'une population si prodigieuse : cette multitude sortie d'Egypte demeura quarante ans dans les déserts de l'Arabie pétrée : & le peuple diminua beaucoup dans ce pays affreux.

Ce qui resta de la nation avança un peu au nord de ces déserts. Il paraît qu'ils avaient les mêmes principes qu'eurent depuis les peuples de l'Arabie pétrée & déserte, de massacrer sans miséricorde les habitans des petites bourgades sur lesquels ils avaient de l'avantage, & de réserver seulement les filles. L'intérêt de la population a toujours été le but principal des uns & des autres. On voit que quand les Arabes eurent conquis l'Espagne, ils imposèrent dans les provinces des tributs de filles nubiles ; & aujourd'hui les Arabes du désert ne font point de traités sans stipuler qu'on leur donnera quelques filles & des présens.

Les Juifs arrivèrent dans un pays sablonneux, hérissé de montagnes, où il y avait quelques villages habités par un petit peuple nommé *les Madianites*.

Madianites. Ils prirent dans un seul camp de Madianites six cents soixante & quinze mille moutons, soixante & douze mille bœufs, soixante & un mille ânes, & trente-deux mille pucelles. Tous les hommes, toutes les femmes & les enfans mâles furent massacrés : les filles & le butin furent partagés entre le peuple & les sacrificateurs.

Ils s'emparèrent ensuite, dans le même pays, de la ville de Jéricho ; mais ayant voué les habitans de cette ville à l'anathème, ils massacrèrent tout jusqu'aux filles mêmes, & ne pardonnèrent qu'à une courtisane nommée *Raab*, qui les avait aidés à surprendre la ville.

Les savans ont agité la question, si les Juifs sacrifiaient en effet des hommes à la Divinité, comme tant d'autres nations : c'est une question de nom : ceux que ce peuple consacrait à l'anathème n'étaient pas égorgés sur un autel avec des rites religieux : mais ils n'en étaient pas moins immolés, sans qu'il fût permis de pardonner à un seul. Le Lévitique défend expressément au verset 27 du chapitre XXIX de racheter ceux qu'on aura voués ; il dit en propres paroles : *Il faut qu'ils meurent*. C'est en vertu de cette loi que *Jephté* voua & égorgea sa fille, que *Saül* voulut tuer son fils, & que le prophète *Samuël* coupa par morceaux le roi *Agag* prisonnier de *Saül*. Il est bien certain que DIEU est le maître de la vie des hommes, & qu'il ne nous appartient pas d'examiner ses lois : nous devons nous borner à croire ces faits, & à respecter en silence les desseins de DIEU qui les a permis.

On demande aussi quel droit des étrangers

tels que les Juifs avaient sur le pays de Canaan ? on répond qu'ils avaient celui que DIEU leur donnait.

A peine ont-ils pris Jéricho & Laïs, qu'ils ont entr'eux une guerre civile dans laquelle la tribu de *Benjamin* est presque toute exterminée, hommes, femmes & enfans ; il n'en resta que six cents mâles : mais le peuple ne voulant point qu'une des tribus fût anéantie, s'avisa pour y remédier de mettre à feu & à sang une ville entière de la tribu de *Manassé*, d'y tuer tous les hommes, tous les vieillards, tous les enfans, toutes les femmes mariées, toutes les veuves, & d'y prendre six cents vierges, qu'ils donnèrent aux six cents survivans de *Benjamin* pour refaire cette tribu, afin que le nombre de leurs douze tribus fût toujours complet.

Cependant les Phéniciens, peuple puissant, établis sur les côtes de temps immémorial, alarmés des déprédations & des cruautés de ces nouveaux venus, les châtièrent souvent : les princes voisins se réunirent contre eux, & ils furent réduits sept fois en servitude pendant plus de deux cents années.

Enfin, ils se font un roi, & l'élisent par le sort. Ce roi ne devait pas être fort puissant ; car à la première bataille que les Juifs donnèrent sous lui aux Philistins leurs maîtres, ils n'avaient dans toute l'armée qu'une épée & qu'une lance, & pas un seul instrument de fer. Mais leur second roi *David* fait la guerre avec avantage. Il prend la ville de Salem, si célèbre depuis sous le nom de Jérusalem ; &

alors les Juifs commencent à faire quelque figure dans les environs de la Syrie.

Leur gouvernement & leur religion prennent une forme plus auguſte. Juſque-là ils n'avaient pu avoir de temple, quand toutes les nations voiſines en avaient. *Salomon* en bâtit un ſuperbe, & régna ſur ce peuple environ quarante ans.

Le temps de *Salomon* eſt non-ſeulement le temps le plus floriſſant des Juifs; mais tous les rois de la terre enſemble ne pourraient étaler un tréſor qui approchât de celui de *Salomon*. Son père *David*, dont le prédéceſſeur n'avait pas même de fer, laiſſa à *Salomon* vingt-cinq milliars ſix cents quarante-huit millions de livres de France au cours de ce jour, en argent comptant. Ses flottes qui allaient à Ophir lui rapportaient par an ſoixante & huit millions en or pur, ſans compter l'argent & les pierreries. Il avait quarante mille écuries, & autant de remiſes pour ſes chariots, douze mille écuries pour ſa cavalerie, ſept cents femmes, & trois cents concubines. Cependant il n'avait ni bois ni ouvriers pour bâtir ſon palais & le temple: il en emprunta d'*Hiram* roi de Tyr, qui fournit même de l'or; & *Salomon* donna vingt villes en payement à *Hiram*. Les commentateurs ont avoué que ces faits avaient beſoin d'explication, & ont ſoupçonné quelque erreur de chiffre dans les copiſtes, qui ſeuls ont pu ſe tromper.

A la mort de *Salomon*, douze tribus qui compoſaient la nation ſe diviſent. Le royaume eſt déchiré: il ſe ſépare en deux petites provinces, dont l'une eſt appelée *Juda*, & l'autre

Israël. Neuf tribus & demie compoſent la province *Iſraëlite*, & deux & demie ſeulement ſont celle de Juda. Il y eut alors entre ces deux petits peuples une haine d'autant plus implacable qu'ils étaient parens & voiſins, & qu'ils eurent des religions différentes : car à Sichem, à Samarie, on adorait *Baal* en donnant à DIEU un nom ſidonien, tandis qu'à Jéruſalem on adorait *Adonaï*. On avait conſacré à Sichem deux veaux, & on avait à Jéruſalem conſacré deux chérubins, qui étaient deux animaux ailés à double tête, placés dans le ſanctuaire : chaque faction ayant donc ſes rois, ſon dieu, ſon culte & ſes prophètes, ſe fit une guerre cruelle.

Tandis qu'elles ſe feſaient cette guerre, les rois d'Aſſyrie, qui conquéraient la plus grande partie de l'Aſie, tombèrent ſur les Juifs comme un aigle enlève deux lézards qui ſe battent. Les neuf tribus & demie de Samarie & de Sichem furent enlevées & diſperſées ſans retour, & ſans que jamais on ait ſu préciſément en quels lieux elles furent menées en eſclavage.

Il n'y a que vingt lieues de la ville de Samarie à Jéruſalem, & leurs territoires ſe touchaient ; ainſi, quand l'une de ces deux villes était écraſée par de puiſſans conquérans, l'autre ne devait pas tenir long-temps. Auſſi Jéruſalem fut pluſieurs fois ſaccagée ; elle fut tributaire des rois *Hazaël* & *Razin*, eſclave ſous *Teglat-phael-aſſer*, trois fois priſe par *Nabuchodonoſor* ou *Nebucodon-aſſer*, & enfin détruite. *Sédécias*, qui avait été établi roi ou gouverneur par ce conquérant, fut emmené lui & tout ſon peuple en captivité dans la Babylonie ; de

sorte qu'il ne restait de Juifs dans la Palestine que quelques familles de paysans esclaves pour ensemencer les terres.

A l'égard de la petite contrée de Samarie & de Sichem, plus fertile que celle de Jérusalem, elle fut repeuplée par des colonies étrangères, que les rois assyriens y envoyèrent, & qui prirent le nom de *Samaritains*.

Les deux tribus & demie, esclaves dans Babylone, & dans les villes voisines, pendant soixante & dix ans, eurent le temps d'y prendre les usages de leurs maîtres; elles enrichirent leur langue du mélange de la langue chaldéenne. Les Juifs dès-lors ne connurent plus que l'alphabet & les caractères chaldéens; ils oublièrent même le dialecte hébraïque pour la langue chaldéenne : cela est incontestable. L'historien *Josephe* dit qu'il a d'abord écrit en chaldéen, qui est la langue de son pays. Il paraît que les Juifs apprirent peu de chose de la science des mages : ils s'adonnèrent au métier de courtiers, de changeurs, & de fripiers; par-là ils se rendirent nécessaires, comme ils le sont encore, & ils s'enrichirent.

Leurs gains les mirent en état d'obtenir sous *Cyrus* la liberté de rebâtir Jérusalem; mais quand il fallut retourner dans leur patrie, ceux qui s'étaient enrichis à Babylone ne voulurent point quitter un si beau pays pour les montagnes de la Célosyrie, ni les bords fertiles de l'Euphrate & du Tygre pour le torrent de Cédron. Il n'y eu que la plus vile partie de la nation qui revint avec *Zorobabel*. Les Juifs de Babylone contribuèrent seulement de leurs aumônes pour rebâtir la ville & le temple; encore la collecte

fut-elle médiocre ; & *Esdras* rapporte qu'on ne put ramasser que soixante & dix mille écus pour relever ce temple, qui devait être le temple de l'univers.

Les Juifs restèrent toujours sujets des Perses ; ils le furent de même d'*Alexandre ;* & lorsque ce grand homme, le plus excusable des conquérans, eut commencé dans les premières années de ses victoires à élever Alexandrie, & à la rendre le centre du commerce du monde, les Juifs y allèrent en foule exercer leur métier de courtiers ; & leurs rabbins y apprirent enfin quelque chose des sciences des Grecs. La langue grecque devint absolument nécessaire à tous les juifs commerçans.

Après la mort d'*Alexandre*, ce peuple demeura soumis aux rois de Syrie dans Jérusalem, & aux rois d'Egypte dans Alexandrie ; & lorsque ces rois se faisaient la guerre, ce peuple subissait toujours le sort des sujets, & appartenait aux vainqueurs.

Depuis leur captivité à Babylone, Jérusalem n'eut plus de gouverneurs particuliers qui prissent le nom de roi. Les pontifes eurent l'administration intérieure, & ces pontifes étaient nommés par leurs maîtres : ils achetaient quelquefois très-cher cette dignité, comme le patriarche grec de Constantinople achète la sienne.

Sous *Antiochus Epiphane* ils se révoltèrent ; la ville fut encore une fois pillée, & les murs démolis.

Après une suite de pareils désastres, ils obtiennent enfin pour la première fois, environ cent cinquante ans avant l'ère vulgaire, la

permission de battre monnaie ; c'est d'*Antiochus Sidètes* qu'ils tinrent ce privilége. Ils eurent alors des chefs qui prirent le nom de rois, & qui même portèrent un diadème. *Antigone* fut décoré le premier de cet ornement, qui devient peu honorable sans la puissance.

Les Romains dans ce temps-là commençaient à devenir redoutables aux rois de Syrie maîtres des Juifs ; ceux-ci gagnèrent le sénat de Rome par des soumissions & des présens. Les guerres des Romains dans l'Asie mineure semblaient devoir laisser respirer ce malheureux peuple ; mais à peine Jérusalem jouit-elle de quelque ombre de liberté, qu'elle fut déchirée par des guerres civiles, qui la rendirent sous ses fantômes de rois beaucoup plus à plaindre qu'elle ne l'avait jamais été dans une si longue suite de différens esclavages.

Dans leurs troubles intestins, ils prirent les Romains pour juges. Déjà la plupart des royaumes de l'Asie mineure, de l'Afrique méridionale, & des trois quarts de l'Europe, reconnaissaient les Romains pour arbitres & pour maîtres.

Pompée vint en Syrie juger les nations, & dépose plusieurs petits tyrans. Trompé par *Aristobule*, qui disputait la royauté de Jérusalem, il se vengea sur lui & sur son parti. Il prit la ville, fit mettre en croix quelques séditieux, soit prêtres, soit pharisiens, & condamna, long-temps après, le roi des Juifs *Aristobule* au dernier supplice.

Les Juifs toujours malheureux, toujours esclaves, & toujours révoltés, attirent encore sur eux les armes romaines. *Crassus* & *Cassius*

les puniſſent ; & *Metellus Scipion* fait crucifier un fils du roi *Ariſtobule* nommé *Alexandre*, auteur de tous les troubles.

Sous le grand *Céſar* ils furent entièrement ſoumis & paiſibles. *Hérode* fameux parmi eux & parmi nous, long-temps ſimple tétrarque, obtint d'*Antoine* la couronne de Judée, qu'il paya chèrement : mais Jéruſalem ne voulut pas reconnaître ce nouveau roi, parce qu'il était deſcendu d'*Eſaü*, & non pas de *Jacob*, & qu'il n'était qu'iduméen : c'était préciſément ſa qualité d'étranger qui l'avait fait choiſir par les Romains pour tenir mieux ce peuple en bride.

Les Romains protégèrent le roi de leur nomination avec une armée. Jéruſalem fut encore priſe d'aſſaut, ſaccagée & pillée.

Hérode protégé depuis par *Auguſte* devint un des plus puiſſans princes parmi les petits rois de l'Arabie. Il répara Jéruſalem ; il rebâtit la forteresſe qui entourait ce temple ſi cher aux Juifs, qu'il conſtruiſit auſſi de nouveau, mais qu'il ne put achever : l'argent & les ouvriers lui manquèrent. C'eſt une preuve qu'après tout *Hérode* n'était pas riche, & que les Juifs, qui aimaient leur temple, aimaient encore plus leur argent comptant.

Le nom de roi n'était qu'une faveur que feſaient les Romains : cette grâce n'était pas un titre de ſucceſſion. Bientôt après la mort d'*Hérode*, la Judée fut gouvernée en province romaine ſubalterne par le proconſul de Syrie ; quoique de temps en temps on accordât le titre de roi tantôt à un Juif, tantôt à un autre, moyennant beaucoup d'argent, ainſi qu'on l'accorda au Juif *Agrippa* ſous l'empereur *Claude*.

Une

Une fille d'*Agrippa* fut cette *Bérénice* célèbre pour avoir été aimée d'un des meilleurs empereurs dont Rome se vante. Ce fut elle qui, par les injustices qu'elle essuya de ses compatriotes, attira les vengeances des Romains sur Jérusalem. Elle demanda justice. Les factions de la ville la lui refusèrent. L'esprit séditieux de ce peuple se porta à de nouveaux excès ; son caractère en tout temps était d'être cruel, & son sort d'être puni.

Vespasien & *Titus* firent ce siége mémorable, qui finit par la destruction de la ville. *Josephe* l'exagérateur prétend que dans cette courte guerre il y eut plus d'un million de Juifs massacrés. Il ne faut pas s'étonner qu'un auteur qui met quinze mille hommes dans chaque village, tue un million d'hommes. Ce qui resta fut exposé dans les marchés publics, & chaque Juif fut vendu à peu près au même prix que l'animal immonde dont ils n'osent manger.

Dans cette dernière dispersion ils espérèrent encore un libérateur ; & sous *Adrien*, qu'ils maudissent dans leurs prières, il s'éleva un *Barcochebas*, qui se dit un nouveau *Moïse*, un *Shilo*, un *Christ*. Ayant rassemblé beaucoup de ces malheureux sous ses étendards, qu'ils crurent sacrés, il périt avec tous ses suivans : ce fut le dernier coup pour cette nation, qui en demeura accablée. Son opinion constante, que la stérilité est un opprobre, l'a conservée. Les Juifs ont regardé comme leurs deux grands devoirs, des enfans & de l'argent.

Il résulte de ce tableau raccourci que les Hébreux ont presque toujours été ou errans, ou brigands, ou esclaves, ou séditieux : ils

ſont encore vagabonds aujourd'hui ſur la terre, & en horreur aux hommes, aſſurant que le ciel & la terre, & tous les hommes ont été créés pour eux ſeuls.

On voit évidemment, par la ſituation de la Judée, & par le génie de ce peuple, qu'il devait être toujours ſubjugué. Il était environné de nations puiſſantes & belliqueuſes qu'il avait en averſion. Ainſi il ne pouvait ni s'allier avec elles, ni être protégé par elles. Il lui fut impoſſible de ſe ſoutenir par la marine, puiſqu'il perdit bientôt le port qu'il avait du temps de *Salomon* ſur la mer Rouge, & que *Salomon* même ſe ſervit toujours des Tyriens pour bâtir & pour conduire ſes vaiſſeaux, ainſi que pour élever ſon palais & le temple. Il eſt donc manifeſte que les Hébreux n'avaient aucune induſtrie, & qu'ils ne pouvaient compoſer un peuple floriſſant. Ils n'eurent jamais de corps d'armée continuellement ſous le drapeau, comme les Aſſyriens, les Mèdes, les Perſes, les Syriens & les Romains. Les artiſans & les cultivateurs prenaient les armes dans les occaſions, & ne pouvaient par conſéquent former des troupes aguerries. Leurs montagnes, ou plutôt leurs rochers, ne ſont ni d'une aſſez grande hauteur, ni aſſez contigus, pour avoir pu défendre l'entrée de leur pays. La plus nombreuſe partie de la nation tranſportée à Babylone, dans la Perſe & dans l'Inde, ou établie dans Alexandrie, était trop occupée de ſon commerce & de ſon courtage pour ſonger à la guerre. Leur gouvernement civil, tantôt républicain, tantôt pontifical, tantôt monarchique, & très-ſouvent réduit à l'anarchie, ne

paraît pas meilleur que leur discipline militaire.

Vous demandez quelle était la philosophie des Hébreux ; l'article sera bien court ; ils n'en avaient aucune. Leur législateur même ne parle expressément en aucun endroit ni de l'immortalité de l'ame, ni des récompenses d'une autre vie. *Josephe* & *Philon* croient les ames matérielles ; leurs docteurs admettaient des anges corporels ; & dans leur séjour à Babylone ils donnèrent à ces anges les noms que leur donnaient les Chaldéens, *Michel*, *Gabriel*, *Raphaël*, *Uriel*. Le nom de *Satan* est babylonien, & c'est en quelque manière l'*Arimane* de *Zoroastre*. Le nom d'*Asmodée* est aussi chaldéen ; & *Tobie*, qui demeurait à Ninive, est le premier qui l'ait employé. Le dogme de l'immortalité de l'ame ne se développa que dans la suite des temps chez les pharisiens. Les saducéens nièrent toujours cette spiritualité, cette immortalité, & l'existence des anges. Cependant les saducéens communiquèrent sans interruption avec les pharisiens : ils eurent même des souverains pontifes de leur secte. Cette prodigieuse différence entre les sentimens de ces deux grands corps ne causa aucun trouble. Les Juifs n'étaient attachés scrupuleusement, dans les derniers temps de leur séjour à Jérusalem, qu'à leurs cérémonies légales. Celui qui aurait mangé du boudin ou du lapin aurait été lapidé ; & celui qui niait l'immortalité de l'ame pouvait être grand-prêtre.

On dit communément que l'horreur des Juifs pour les autres nations venait de leur horreur pour l'idolâtrie ; mais il est bien plus

vraisemblable que la manière dont ils exterminèrent d'abord quelques peuplades du Canaan, & la haine que les nations voisines conçurent pour eux, furent la cause de cette aversion invincible qu'ils eurent pour elles. Comme ils ne connaissaient de peuples que leurs voisins, ils crurent en les abhorrant détester toute la terre, & s'accoutumèrent ainsi, à être les ennemis de tous les hommes.

Une preuve que l'idolâtrie des nations n'était point la cause de cette haine, c'est que par l'histoire des Juifs on voit qu'ils ont été très-souvent idolâtres. *Salomon* lui-même sacrifiait à des dieux étrangers. Depuis lui, on ne voit presque aucun roi dans la petite province de Juda, qui ne permette le culte de ces dieux, & qui ne leur offre de l'encens. La province d'Israël conserva ses deux veaux & ses bois sacrés, ou adora d'autres divinités.

Cette idolâtrie qu'on reproche à tant de nations est encore une chose bien peu éclaircie. Il ne serait peut-être pas difficile de laver de ce reproche la théologie des anciens. Toutes les nations policées eurent la connaissance d'un DIEU suprême, maître des dieux subalternes & des hommes. Les Egyptiens reconnaissent eux-mêmes un premier principe, qu'ils appelaient *Kenef*, à qui tout le reste était subordonné. Les anciens Perses adoraient le bon principe nommé *Orosmade*, & ils étaient très-éloignés de sacrifier au mauvais principe *Arimane*, qu'ls regardaient à peu près comme nous regardons le diable. Les Guèbres encore aujourd'hui ont conservé le dogme sacré de l'unité de DIEU. Les anciens brach-

manes reconnaissaient un seul être suprême : les Chinois n'associèrent aucun être subalterne à la Divinité, & n'eurent aucune idole jusqu'aux temps où le culte de *Fo*, & les superstitions des bonzes ont séduit la populace. Les Grecs & les Romains, malgré la foule de leurs dieux, reconnaissaient dans *Jupiter* le souverain absolu du ciel & de la terre. *Homère* même, dans les plus absurdes fictions de la poësie, ne s'est jamais écarté de cette vérité. Il représente toujours *Jupiter* comme le seul tout-puissant, qui envoie le bien & le mal sur la terre, & qui d'un mouvement de ses sourcils fait trembler les dieux & les hommes. On dressait des autels ; on fesait des sacrifices à des dieux subalternes, & dépendans du DIEU suprême. Il n'y a pas un seul monument de l'antiquité, où le nom de *souverain du ciel* soit donné à un dieu secondaire, à *Mercure*, à *Apollon*, à *Mars*. La foudre a toujours été l'attribut du maître.

L'idée d'un être souverain, de sa providence, de ses décrets éternels, se trouve chez tous les philosophes, & chez tous les poëtes. Enfin, il est peut-être aussi injuste de penser que les anciens égalassent les héros, les génies, les dieux inférieurs, à celui qu'ils appellent *le père & le maître des dieux*, qu'il serait ridicule de penser que nous associons à DIEU les bienheureux & les anges.

Vous demandez ensuite si les anciens philosophes & les législateurs ont puisé chez les Juifs, ou si les Juifs ont pris chez eux. Il faut s'en rapporter à *Philon* : il avoue qu'avant la traduction des Septante, les étrangers

n'avaient aucune connaissance des livres de sa nation. Les grands peuples ne peuvent tirer leurs lois & leurs connaissances d'un petit peuple obscur & esclave. Les Juifs n'avaient pas même de livres du temps d'*Ozias*. On trouva par hasard sous son règne le seul exemplaire de la loi qui existât. Ce peuple, depuis qu'il fut captif à Babylone, ne connut d'autre alphabet que le chaldéen : il ne fut renommé pour aucun art, pour aucune manufacture de quelque espèce qu'elle pût être ; & dans le temps même de *Salomon* ils étaient obligés de payer chèremeut des ouvriers étrangers. Dire que les Egyptiens, les Perses, les Grecs furent instruits par les Juifs, c'est dire que les Romains apprirent les arts des Bas-Bretons. Les Juifs ne furent jamais ni physiciens, ni géomètres, ni astronomes. Loin d'avoir des écoles publiques pour l'instruction de la jeunesse, leur langue manquait même de terme pour exprimer cette institution. Les peuples du Pérou & du Mexique réglaient bien mieux qu'eux leur année. Leur séjour dans Babylone & dans Alexandrie, pendant lequel des particuliers purent s'instruire, ne forma le peuple que dans l'art de l'usure. Ils ne furent jamais frapper des espèces : & quand *Antiochus Sidètes* leur permit d'avoir de la monnaie à leur coin, à peine purent-ils profiter de cette permission pendant quatre ou cinq ans ; encore on prétend que ces espèces furent frappées dans Samarie. De-là vient que les médailles juives sont si rares, & presque toutes fausses. Enfin, vous ne trouverez en eux qu'un peuple ignorant & bar-

bare, qui joint depuis long-temps la plus sordide avarice à la plus détestable superstition, & à la plus invincible haine pour tous les peuples qui les tolèrent & qui les enrichissent. *Il ne faut pourtant pas les brûler.*

SECTION II.

Sur la loi des Juifs.

LEUR loi doit paraître à tout peuple policé aussi bizarre que leur conduite ; si elle n'était pas divine, elle paraîtrait une loi de sauvages, qui commencent à s'assembler en corps de peuple ; & étant divine on ne saurait comprendre comment elle n'a pas toujours subsisté, & pour eux & pour tous les hommes. (*)

Ce qui est le plus étrange, c'est que l'immortalité de l'ame n'est pas seulement insinuée dans cette loi intitulée *Vaïcra* & *Addebarim*, Lévitique & Deutéronome.

Il y est défendu de manger de l'anguille parce qu'elle n'a point d'écailles, ni de lièvre parce que dit le Vaïcra, le lièvre rumine & n'a point le pied fendu. Cependant il est vrai que le lièvre a le pied fendu & ne rumine point, apparemment que les Juifs avaient d'autres lièvres que les nôtres. Le griffon est immonde, les oiseaux à quatre pieds sont immondes, ce sont des animaux un peu rares. Quiconque touche une souris

(*) Voyez *Moïse.*

ou une taupe est impur. On y défend aux femmes de coucher avec des chevaux & des ânes. Il faut que les femmes juives fussent sujettes à ces galanteries. On y défend aux hommes d'offrir de leur semence à *Moloc*, & la *semence* n'est pas là un terme métaphorique, qui signifie des enfans; il y est répété que c'est de la propre semence du mâle dont il s'agit. Le texte même appelle cette offrande fornication. C'est en quoi ce livre du Vaïcra est très-curieux. Il paraît que c'était une coutume dans les déserts de l'Arabie, d'offrir ce singulier présent aux dieux, comme il est d'usage, dit-on, à Cochin, & dans quelques autres pays des Indes, que les filles donnent leur pucelage à un Priape de fer dans un temple. Ces deux cérémonies prouvent que le genre-humain est capable de tout. Les Caffres, qui se coupent un testicule, sont encore un bien plus ridicule exemple des excès de la superstition.

Une loi non moins étrange chez les Juifs est la preuve de l'adultère. Une femme accusée par son mari doit être présentée aux prêtres, on lui donne à boire de l'eau de jalousie mêlée d'absinthe & de poussière. Si elle est innocente, cette eau la rend plus belle & plus féconde; si elle est coupable, les yeux lui sortent de la tête, son ventre enfle, & elle crève devant le Seigneur.

On n'entre point ici dans les détails de tous ces sacrifices qui ne sont que des opérations de bouchers en cérémonie; mais il est très-important de remarquer une autre

sorte de sacrifice trop commune dans ces temps barbares. Il est expressément ordonné dans le XXVIIe chapitre du Lévitique, d'immoler les hommes qu'on aura voués en anathème au Seigneur. *Point de rançon*, dit le texte, *il faut que la victime promise expire.* Voilà la source de l'histoire de *Jephté*, soit que sa fille ait été réellement immolée, soit que cette histoire soit une copie de celle d'*Iphigénie:* voilà la source du vœu de *Saül*, qui allait immoler son fils si l'armée moins superstitieuse que lui n'eût sauvé la vie à ce jeune homme innocent.

Il n'est donc que trop vrai que les Juifs suivant leur loi sacrifiaient des victimes humaines. Cet acte de religion s'accorde avec leurs mœurs; leurs propres livres les représentent égorgeant sans miséricorde tout ce qu'ils rencontrent, & réservant seulement les filles pour leur usage.

Il est très-difficile, & il devrait être peu important de savoir en quel temps ces lois furent rédigées telles que nous les avons. Il suffit qu'elles soient d'une très-haute antiquité, pour connaître combien les mœurs de cette antiquité étaient grossières & farouches.

SÉCTION III.

De la dispersion des Juifs.

ON a prétendu que la dispersion de ce peuple avait été prédite, comme une punition de ce qu'il refuserait de reconnaître

JESUS-CHRIST pour le messie, & l'on affectait d'oublier qu'il était déjà dispersé par toute la terre connue long-temps avant JESUS-CHRIST. Les livres qui nous restent de cette nation singulière ne font aucune mention du retour des dix tribus transportées au-delà de l'Euphrate par *Téglatphalasar* & par *Salmanasar* son successeur, & même environ six siècles après *Cyrus*, qui fit revenir à Jérusalem les tribus de *Juda* & de *Benjamin* que *Nabuchodonosor* avait emmenées dans les provinces de son empire; les Actes des apôtres font foi que, cinquante-trois jours après la mort de JESUS-CHRIST, il y avait des Juifs de toutes les nations qui sont sous le ciel assemblés dans Jérusalem pour la fête de la pentecôte. *St Jacques* écrit aux douze tribus dispersées, & *Josephe* ainsi que *Philon* mettent des Juifs en grand nombre dans tout l'Orient.

Il est vrai que quand on pense au carnage qui s'en fit sous quelques empereurs romains, & à ceux qui ont été répétés tant de fois dans tous les Etats chrétiens, on est étonné que non-seulement ce peuple subsiste encore, mais qu'il ne soit pas moins nombreux aujourd'hui qu'il le fut autrefois. Leur nombre doit être attribué à leur exemption de porter les armes, à leur ardeur pour le mariage, à leur coutume de le contracter de bonne heure dans leurs familles, à leur loi de divorce, à leur genre de vie sobre & réglé, à leurs abstinences, à leur travail & à leur exercice.

Leur ferme attachement à la loi mosaïque n'est pas moins remarquable, sur-tout si l'on considère leurs fréquentes apostasies lorsqu'ils

vivaient sous le gouvernement de leurs rois, de leurs juges, & à l'aspect de leur temple. Le judaïsme est maintenant de toutes les religions du monde celle qui est le plus rarement abjurée; & c'est en partie le fruit des persécutions qu'elle a souffertes. Ses sectateurs, martyrs perpétuels de leur croyance, se sont regardés de plus en plus comme la source de toute sainteté, & ne nous ont envisagé que comme des Juifs rebelles qui ont changé la loi de DIEU, en suppliciant ceux qui la tenaient de sa propre main.

En effet, si pendant que Jérusalem subsistait avec son temple, les Juifs ont été quelquefois chassés de leur patrie par les vicissitudes des empires, ils l'ont encore été plus souvent par un zèle aveugle dans tous les pays où ils se sont habitués depuis les progrès du christianisme & du mahométisme. Aussi comparent-ils leur religion à une mère que ses deux filles, la chrétienne & la mahométane, ont accablée de mille plaies. Mais quelques mauvais traitemens qu'elle en ait reçus, elle ne laisse pas de se glorifier de leur avoir donné la naissance. Elle se sert de l'une & de l'autre pour embrasser l'univers, tandis que sa vieillesse vénérable embrasse tous les temps.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que les chrétiens ont prétendu accomplir les prophéties en tyrannisant les Juifs qui les leur avaient transmises. Nous avons déjà vu comment l'inquisition fit bannir les Juifs d'Espagne. Réduits à courir de terres en terres, de mers en mers pour gagner leur vie, par-tout déclarés incapables de posséder aucun bien-fonds, & d'avoir

aucun emploi, ils se sont vus obligés de se disperser de lieux en lieux, & de ne pouvoir s'établir fixement dans aucune contrée, faute d'appui, de puissance pour s'y maintenir & de lumières dans l'art militaire. Le commerce, profession long-temps méprisée par la plupart des peuples de l'Europe, fut leur unique ressource dans ces siècles barbares; & comme ils s'y enrichirent nécessairement, on les traita d'infames usuriers. Les rois ne pouvant fouiller dans la bourse de leurs sujets, mirent à la torture les Juifs qu'ils ne regardaient pas comme des citoyens.

Ce qui se passa en Angleterre à leur égard peut donner une idée des vexations qu'ils essuyèrent dans les autres pays. Le roi *Jean*, ayant besoin d'argent, fit emprisonner les riches Juifs de son royaume. Un d'eux, à qui l'on arracha sept dents l'une après l'autre pour avoir son bien, donna mille marcs d'argent à la huitième. *Henri III* tira d'*Aaron*, Juif d'Yorck, quatorze mille marcs d'argent, & dix mille pour la reine. Il vendit les autres Juifs de son pays à son frère *Richard* pour le terme d'une année, afin que ce comte éventrât ceux que le roi avait déjà écorchés, comme dit *Matthieu Pâris*.

En France, on les mettait en prison, on les pillait, on les vendait, on les accusait de magie, de sacrifier des enfans, d'empoisonner les fontaines; on les chassait du royaume, on les y laissait rentrer pour de l'argent, & dans le temps même qu'on les tolérait, on les distinguait des autres habitans par des marques infamantes. Enfin, par une bizarrerie incon-

cevable, tandis qu'on les brûlait ailleurs pour leur faire embrasser le christianisme, on confisquait en France le bien des Juifs qui se feisaient chrétiens. *Charles VI*, par un édit donné à Basville le 4 avril 1392, abrogea cette coutume tyrannique, laquelle, suivant le bénédictin *Mabillon*, s'était introduite pour deux raisons.

Premièrement, pour éprouver la foi de ces nouveaux convertis, n'étant que trop ordinaire à ceux de cette nation de feindre de se soumettre à l'Evangile pour quelque intérêt temporel, sans changer cependant intérieurement de croyance.

Secondement, parce que comme leurs biens venaient pour la plupart de l'usure, la pureté de la morale chrétienne semblait exiger qu'ils en fissent une restitution générale, & c'est ce qui s'exécutait par la confiscation.

Mais la véritable raison de cet usage, que l'auteur de l'*Esprit des lois* a si bien développée, était une espèce de droit d'amortissement pour le prince ou pour les seigneurs, des taxes qu'ils levaient sur les Juifs comme serfs mainmortables, auxquels ils succédaient. Or, ils étaient privés de ce bénéfice lorsque ceux-ci venaient à se convertir à la foi chrétienne.

Enfin, proscrits sans cesse de chaque pays, ils trouvèrent ingénieusement le moyen de sauver leurs fortunes, & de rendre pour jamais leurs retraites assurées. Chassés de France sous *Philippe le Long*, en 1318, ils se réfugièrent en Lombardie, y donnèrent aux négocians des lettres sur ceux à qui ils avaient confié leurs effets en partant, & ces lettres furent acquit-

tées. L'invention admirable des lettres de change sortit du sein du désespoir, & pour lors seulement le commerce put éluder la violence & se maintenir par tout le monde.

SECTION IV.

RÉPONSE A QUELQUES OBJECTIONS.

Lettres à messieurs Joseph Ben Jonathan, Aaron Mathathaï & David Wincker. (1)

PREMIÈRE LETTRE.

MESSIEURS,

LORSQUE M. *Medina*, votre compatriote, me fit à Londres une banqueroute de vingt mille francs il y a quarante-quatre ans, il me dit *que ce n'était pas sa faute, qu'il était malheureux, qu'il n'avait jamais été enfant de Bélial, qu'il avait toujours tâché de vivre en fils de* DIEU, *c'est-à-dire, en honnête homme, en bon Israëlite.* Il m'attendrit, je l'embrassai; nous louâmes DIEU ensemble; & je perdis quatre-vingt pour cent.

Vous devez savoir que je n'ai jamais haï votre nation. Je ne hais personne, pas même *Fréron*.

(1) Voyez l'ouvrage intitulé : *Un chrétien contre six juifs*, mélanges historiques, tome I.

Loin de vous haïr, je vous ai toujours plaints. Si j'ai été quelquefois un peu goguenard comme l'était le bon pape *Lambertini* mon protecteur, je n'en suis pas moins sensible. Je pleurais à l'âge de seize ans quand on me disait qu'on avait brûlé à Lisbonne une mère & une fille pour avoir mangé debout un peu d'agneau cuit avec des laitues le quatorzième jour de la lune rousse; & je puis vous assurer que l'extrême beauté qu'on vantait dans cette fille n'entra point dans la source de mes larmes, quoiqu'elle dût augmenter dans les spectateurs l'horreur pour les assassins, & la pitié pour la victime.

Je ne sais comment je m'avisai de faire un poëme épique à l'âge de vingt ans. (Savez-vous ce que c'est qu'un poëme épique? pour moi je n'en savais rien alors.) Le législateur *Montesquieu* n'avait point encore écrit ses *Lettres persanes* que vous me reprochez d'avoir commentées, & j'avais déjà dit tout seul, en parlant d'un monstre que vos ancêtres ont bien connu, & qui a même encore aujourd'hui quelques dévôts :

Il vient; le fanatisme est son horrible nom,
Enfant dénaturé de la religion,
Armé pour la défendre il cherche à la détruire;
Et reçu dans son sein l'embrasse & la déchire.

C'est lui qui dans Raba, sur les bords de l'Arnon,
Guidait les descendans du malheureux Ammon,
Quand à Moloc leur dieu, des mères gémissantes
Offraient de leurs enfans les entrailles fumantes.

Il dicta de Jephté le ſerment inhumain :
Dans le cœur de ſa fille il conduiſit ſa main.
C'eſt lui qui, de Calchas ouvrant la bouche impie,
Demanda par ſa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes forêts il habita long-temps.
A l'affreux Teutatès il offrit ton encens.
Tu n'as point oublié ces ſacrés homicides,
Qu'à tes indignes dieux préſentaient tes druides.
Du haut du capitole il criait aux païens :
Frappez, exterminez, déchirez les chrétiens.
Mais lorſqu'au fils de Dieu Rome enfin fut ſoumiſe,
Du capitole en cendre il paſſa dans l'Egliſe ;
Et dans les cœurs chrétiens inſpirant ſes fureurs,
De martyrs qu'ils étaient, les fit perſécuteurs.
Dans Londre il a formé la ſecte turbulente
Qui ſur un roi trop faible a mis ſa main ſanglante ;
Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux,
Ces bûchers ſolennels où des juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoyés par des prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.

Vous voyez bien que j'étais dès-lors votre ſerviteur, votre ami, votre frère, quoique mon père & ma mère m'euſſent conſervé mon prépuce.

Je ſais que l'inſtrument ou prépucé, ou déprépucé, a cauſé des querelles bien funeſtes. Je ſais ce qu'il en a coûté à *Pâris*, fils de *Priam*, & à *Ménelas* frère d'*Agamemnon*. J'ai aſſez lu vos livres pour ne pas ignorer que *Sichem* fils d'*Hémor* viola *Dina* fille de *Lia*, laquelle n'avait que cinq ans tout au plus, mais

mais qui était fort avancée pour son âge. Il voulut l'épouser ; les enfans de *Jacob* frères de la violée, la lui donnèrent en mariage, à condition qu'il se ferait circoncire lui & tout son peuple. Quand l'opération fut faite, & que tous les Sichemites, ou Sichimites, étaient au lit dans les douleurs de cette besogne, les saints patriarches *Simon* & *Lévi* les égorgèrent tous l'un après l'autre. Mais après tout, je ne crois pas qu'aujourd'hui le prépuce doive produire de si abominables horreurs ; je ne pense pas sur-tout que les hommes doivent se haïr, se détester, s'anathématiser, se damner réciproquement le samedi & le dimanche pour un petit bout de chair de plus ou de moins.

Si j'ai dit que quelques déprépucés ont rogné les espèces à Metz, à Francfort-sur-l'Oder & à Varsovie, (ce dont je ne me souviens pas), je leur en demande pardon ; car étant prêt de finir mon pélerinage, je ne veux point me brouiller avec Israël.

J'ai l'honneur d'être, comme on dit,

Votre, &c.

SECONDE LETTRE.

De l'antiquité des Juifs.

MESSIEURS,

Je suis toujours convenu, à mesure que j'ai lu quelques livres d'histoire pour m'amuser, que vous êtes une nation assez ancienne, & & que vous datez de plus loin que les Teutons,

les Celtes, les Velches, les Sicambres, les Bretons, les Slavons, les Angles & les Hurons. Je vous vois rassemblés en corps de peuple dans une capitale nommée tantôt *Hershalaïm*, tantôt *Shaheb* sur la montagne Moriah, & sur la montagne Sion, auprès d'un désert, dans un terrain pierreux, près d'un petit torrent qui est à sec six mois de l'année.

Lorsque vous commençâtes à vous affermir dans ce coin, (je ne dirai pas de terre, mais de cailloux) il y avait environ deux siècles que Troye était détruite par les Grecs;

Medon était archonte d'Athènes;

Ekestrates régnait dans Lacédémone;

Latinus Silvius régnait dans le Latium;

Osochor en Egypte.

Les Indes étaient florissantes depuis une longue suite de siècles.

C'était le temps le plus illustre de la Chine; l'empereur *Tchinvang* régnait avec gloire sur ce vaste empire; toutes les sciences y étaient cultivées; & les annales publiques portent que le roi de la Cochinchine étant venu saluer cet empereur *Tchinvang*, il en reçut en présent une boussole. Cette boussole aurait bien servi à votre *Salomon* pour les flottes qu'il envoyait au beau pays d'Ophir, que personne n'a jamais connu.

Ainsi après les Chaldéens, les Syriens, les Perses, les Phéniciens, les Egyptiens, les Grecs, les Indiens, les Chinois, les Latins, les Toscans, vous êtes le premier peuple de la terre qui ait eu quelque forme de gouvernement connue.

Les Banians, les Guèbres, sont avec vous

les seuls peuples, qui disperſés hors de leur patrie, ont conservé leurs anciens rites; car je ne compte pas les petites troupes égyptiennes qu'on appelait *Zingari* en Italie, *Gipſi* en Angleterre, *Bohèmes* en France, lesquelles avaient conservé les antiques cérémonies du culte d'*Iſis*, le ciſtre, les cymbales, les crotales, la danse d'*Iſis*, la prophétie, & l'art de voler les poules dans les basses-cours. Ces troupes sacrées commencent à disparaître de la face de la terre, tandis que leurs pyramides appartiennent encore aux Turcs, qui n'en feront pas peut-être toujours les maîtres non plus que d'Hershalaïm, tant la figure de ce monde passe.

Vous dites que vous êtes établis en Espagne dès le temps de *Salomon*. Je le crois; & même j'oserais penser que les Phéniciens purent y conduire quelques Juifs long-temps auparavant, lorsque vous futes esclaves en Phénicie après les horribles massacres que vous dites avoir été commis par *Cartouche Joſué*, & par *Cartouche Caleb*.

Vos livres disent en effet (*a*) que vous futes réduits en servitude sous *Cuſan Rashataïm* roi d'Aram-Naharaïm pendant huit ans, & sous *Eglon* (*b*) roi de Moab pendant dix-huit

(*a*) Juges, chap. III.

(*b*) C'est ce même *Eglon*, roi de Moab, qui fut si saintement assassiné au nom du Seigneur par *Aod* l'ambidextre, lequel lui avait fait serment de fidélité; & c'est ce même *Aod* qui fut si souvent réclamé à Paris par les prédicateurs de la ligue. *Il nous faut un Aod, il nous faut un Aod;* ils crièrent tant qu'ils en trouvèrent un.

ans, puis sous *Jabin* (*c*) roi de Canaan pendant vingt ans; puis dans le petit canton de Madian dont vous étiez venus, & où vous vécûtes dans des cavernes pendant sept ans.

Puis en Galaad pendant dix-huit ans, (*d*) quoique *Jaïr* votre prince eût trente fils, montés chacun sur un bel ânon.

Puis sous les Phéniciens nommés par vous *Philistins* pendant quarante ans, jusqu'à ce qu'enfin le Seigneur *Adonaï* envoya *Samson* qui attacha trois cents renards l'un à l'autre par la queue, & tua mille Phéniciens avec une mâchoire d'âne, de laquellle il sortit une belle fontaine d'eau pure, qui a été très-bien représentée à la comédie italienne.

Voilà de votre aveu quatre-vingt-seize ans de captivité dans la terre promise. Or, il est très-probable que les Tyriens qui étaient les facteurs de toutes les nations, & qui navigeaient jusque sur l'Océan, achetèrent plusieurs esclaves juifs, & les menèrent à Cadix qu'ils fondèrent. Vous voyez que vous êtes bien plus anciens que vous ne pensiez. Il est très-probable en effet que vous avez habité l'Espagne plusieurs siècles avant les Romains, les Goths, les Vandales & les Maures.

(*c*) C'est sous ce *Jabin* que la bonne femme *Jahel* assassina le capitaine *Sizara*, en lui enfonçant un clou dans la cervelle, lequel clou le cloua fort avant dans la terre. Quel maître clou & quelle maîtresse femme que cette *Jahel*! on ne lui peut comparer que *Judith*; mais *Judith* a paru bien supérieure, car elle coupa la tête à son amant dans son lit après lui avoir donné ses tendres faveurs. Rien n'est plus héroïque & plus édifiant.

(*d*) Juges, chap. X.

Non-seulement je suis votre ami, votre frère, mais de plus votre généalogiste.

Je vous supplie, Messieurs, d'avoir la bonté de croire que je n'ai jamais cru, que je ne crois point, & que je ne croirai jamais que vous soyez descendus de ces voleurs de grand chemin à qui le roi *Actisan* fit couper le nez & les oreilles, & qu'il envoya, selon le rapport de *Diodore* de Sicile, (e) dans le désert qui est entre le lac Sirbon & le mont Sinaï; désert affreux où l'on manque d'eau & de toutes les choses nécessaires à la vie. Ils firent des filets pour prendre des cailles qui les nourrirent pendant quelques semaines, dans le temps du passage des oiseaux.

Des savans ont prétendu que cette origine s'accorde parfaitement avec votre histoire. Vous dites vous-mêmes que vous habitâtes ce désert, que vous y manquâtes d'eau, que vous y vécûtes de cailles, qui en effet y sont très-abondantes. Le fond de vos récits semble confirmer celui de *Diodore* de Sicile; mais je n'en crois que le Pentateuque. L'auteur ne dit point qu'on vous ait coupé le nez & les oreilles. Il me semble même (autant qu'il m'en peut souvenir, car je n'ai pas *Diodore* sous ma main) qu'on ne vous coupa que le nez. Je ne me souviens plus où j'ai lu que les oreilles furent de la partie; je ne sais point si c'est dans quelques fragmens de *Manéthon*, cité par *saint Ephrem*.

Le secrétaire qui m'a fait l'honneur de

(e) *Diodore de Sicile*, liv. I, sect. II, chap. XII.

m'écrire en votre nom a beau m'assurer que vous volâtes pour plus de neuf millions d'effets en or monnayé ou orfévri, pour aller faire votre tabernacle dans le désert, je soutiens que vous n'emportâtes que ce qui vous appartenait légitimement, en comptant les intérêts à quarante pour cent, ce qui était le taux légitime.

Quoi qu'il en soit, je certifie que vous êtes d'une très-bonne noblesse, & que vous étiez seigneurs d'Hershalaïm, long-temps avant qu'il fût question dans le monde de la maison de Suabe, de celle d'Anhalt, de Saxe & de Bavière.

Il se peut que les nègres d'Angola, & ceux de Guinée soient beaucoup plus anciens que vous, & qu'ils aient adoré un beau serpent avant que les Egyptiens aient connu leur *Isis*, & que vous ayez habité auprès du lac Sirbon; mais les nègres ne nous ont pas encore communiqué leurs livres.

TROISIÈME LETTRE.

Sur quelques chagrins arrivés au peuple de DIEU.

LOIN de vous accuser, Messieurs, je vous ai toujours regardés avec compassion. Permettez-moi de vous rappeler ici ce que j'ai lu dans le discours préliminaire de l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des nations*, & sur l'Histoire générale. On y trouve deux cents trente-neuf mille vingt juifs égorgés les uns

par les autres, depuis l'adoration du veau d'or jusqu'à la prise de l'arche par les Philistins ; laquelle coûta la vie à cinquante mille soixante & dix juifs pour avoir osé regarder l'arche ; tandis que ceux qui l'avaient prise si insolemment à la guerre en furent quittes pour des hémorrhoïdes & pour offrir à vos prêtres cinq rats d'or, & cinq anus d'or. (*f*) Vous m'avouerez que deux cents trente-neuf mille vingt hommes massacrés par vos compatriotes, sans compter tout ce que vous perdites dans vos alternatives de guerre & de servitude, devaient faire un grand tort à une colonie naissante.

Comment puis-je ne vous pas plaindre en voyant dix de vos tribus absolument anéanties, ou peut-être réduites à deux cents familles, qu'on retrouve, dit-on, à la Chine & dans la Tartarie ?

Pour les deux autres tribus, vous savez ce qui leur est arrivé. Souffrez donc ma compassion, & ne m'imputez pas de mauvaise volonté.

(*f*) Plusieurs théologiens, qui sont la lumière du monde, ont fait des commentaires sur ces rats d'or & sur ces anus d'or. Ils disaient que les metteurs-en-œuvre philistins étaient bien adroits, qu'il est très-difficile de sculpter encore un trou du cul bien reconnaissable sans y joindre deux fesses, & que c'était une étrange offrande au Seigneur qu'un trou du cul. D'autres théologiens disaient que c'était aux sodomites à présenter cette offrande. Mais enfin ils ont abandonné cette dispute. Ils s'occupent aujourd'hui de convulsions, de billets de confession & d'extrême-onction donnée la baïonnette au bout du fusil.

QUATRIÈME LETTRE.

Sur la femme de Michas.

TROUVEZ bon que je vous demande ici quelques éclairciſſemens ſur un fait ſingulier de votre hiſtoire. Il eſt peu connu des dames de Paris & des perſonnes du bon ton.

Il n'y avait pas trente-huit ans que votre *Moïſe* était mort, lorſque la femme à *Michas* de la tribu de Benjamin, perdit onze cents ſicles, qui valent, dit-on, environ ſix cents livres de notre monnaie. Son fils les lui rendit, (g) ſans que le texte nous apprenne s'il ne les avait pas volés. Auſſitôt la bonne juive en fait faire des idoles, & leur conſtruit une petite chapelle ambulante ſelon l'uſage. Un lévite de Bethléem s'offrit pour la deſſervir moyennant dix francs par an, deux tuniques, & *bouche à cour*, comme on diſait autrefois.

Une tribu alors (qu'on appela depuis la *Tribu de Dan*) paſſa auprès de la maiſon de la *Michas*, en cherchant s'il n'y avait rien à piller dans le voiſinage. Les gens de Dan ſachant que la *Michas* avait chez elle un prêtre, un voyant, un devin, un rhoé, s'enquirent de lui ſi leur voyage ſerait heureux, s'il y aurait quelque bon coup à faire. Le lévite leur promit un plein ſuccès. Ils commencèrent par voler la chapelle de la *Michas*, & lui prirent juſqu'à ſon lévite. La *Michas* & ſon mari eurent beau

(g) Juges, chap. XXVII.

crier :

crier : *Vous emportez mes Dieux, & vous me volez mon prêtre*, on les fit taire, & on alla mettre tout à feu & à sang par dévotion dans la petite bourgade de Dan, dont la tribu prit le nom.

Ces flibustiers conservèrent une grande reconnaissance pour les dieux de la *Michas* qui les avaient si bien servis. Ces idoles furent placées dans un beau tabernacle. La foule des dévots augmenta, il fallut un nouveau prêtre, il s'en présenta un.

Ceux qui ne connaissent pas votre histoire ne devineront jamais qui fut ce chapelain, vous le savez, Messieurs, c'était le propre petit-fils de *Moïse*, un nommé *Jonathan*, fils de *Gersom*, fils de *Moïse* & de la fille à *Jéthro*.

Vous conviendrez avec moi que la famille de *Moïse* était un peu singulière. Son frère à l'âge de cent ans jette un veau d'or en fonte & l'adore ; son petit-fils se fait aumônier des idoles pour de l'argent. Cela ne prouverait-il pas que votre religion n'était pas encore faite, & que vous tâtonnâtes long-temps avant d'être de parfaits israëlites tels que vous l'êtes aujourd'hui ?

Vous répondez à ma question que notre *St Pierre Simon Barjone* en a fait autant, & qu'il commença son apostolat par renier son maître. Je n'ai rien à répliquer, sinon qu'il faut toujours se défier de soi. Et je me défie si fort de moi-même, que je finis ma lettre en vous assurant de toute mon indulgence, & en vous demandant la vôtre.

CINQUIÈME LETTRE.

Assassinats juifs. Les Juifs ont-ils été anthropophages ? leurs mères ont-elles couché avec des boucs ? les pères & mères ont-ils immolé leurs enfans ? & de quelques autres belles actions du peuple de DIEU.

MESSIEURS,

J'AI un peu gourmandé votre secrétaire. Il n'est pas dans la civilité de gronder les valets d'autrui devant leurs maîtres ; mais l'ignorance orgueilleuse révolte dans un chrétien qui se fait valet d'un juif. Je m'adresse directement à vous pour n'avoir plus à faire à votre livrée.

Calamités juives & grands assassinats.

PERMETTEZ-MOI d'abord de m'attendrir sur toutes vos calamités, car outre les deux cents trente-neuf mille vingt israëlites, tués par l'ordre du Seigneur, je vois la fille de *Jephté* immolée par son père. *Il lui fit comme il l'avait voué.* Tournez-vous de tous les sens ; tordez le texte, disputez contre les pères de l'Eglise. Il lui fit comme il avait voué ; & il avait voué d'égorger sa fille pour remercier le Seigneur. Belle action de grâces !

Oui, vous avez immolé des victimes humaines au Seigneur ; mais consolez-vous ; je vous ai dit souvent que vos Velches & toutes les nations en firent autant autrefois. Voilà M. de *Bougainville* qui revient de l'île de Taïti, de cette île de Cythère dont les habitans paisibles, doux, humains, hospitaliers, offrent aux voyageurs tout ce qui est en leur pouvoir, les fruits les plus délicieux, & les filles les plus belles, les plus faciles de la terre. Mais ces peuples ont leurs jongleurs ; & ces jongleurs les forcent à sacrifier leurs enfans à des magots qu'ils appellent leurs dieux.

Je vois soixante & dix frères d'*Abimelec* écrasés sur une même pierre par cet *Abimelec* fils de *Gédéon* & d'une coureuse. Ce fils de *Gédéon* était mauvais parent ; & ce *Gédéon* l'ami de DIEU était bien débauché.

Votre lévite qui vient sur son âne à Gabaa ; les Gabaonites qui veulent le violer, sa pauvre femme qui est violée à sa place & qui meurt à la peine ; la guerre civile qui en est la suite, toute votre tribu de Benjamin exterminée, à six cents hommes près, me font une peine que je ne puis vous exprimer.

Vous perdez tout d'un coup cinq belles villes que le Seigneur vous destinait au bout du lac de Sodome, & cela pour un attentat inconcevable contre la pudeur de deux anges. En vérité, c'est bien pis que ce dont on accuse vos mères avec les boucs. Comment n'aurais-je pas la plus grande pitié pour vous, quand je vois le meurtre, la bestialité constatés chez vos ancêtres qui sont nos premiers pères spirituels & nos proches parens selon la chair ?

Car enfin, si vous descendez de *Sem*, nous descendons de son frère *Japhet*. Nous sommes évidemment cousins.

Roitelets, ou Melchim juifs.

VOTRE *Samuel* avait bien raison de ne pas vouloir que vous eussiez des roitelets ; car presque tous vos roitelets sont des assassins, à commencer par *David* qui assassine *Miphiboseth* fils de *Jonathas* son tendre ami, qu'*il aimait d'un amour plus grand que l'amour des femmes*, qui assassine *Uriah* le mari de sa *Betzabé*, qui assassine jusqu'aux enfans qui tettent dans les villages alliés de son protecteur *Achis ;* qui commande en mourant qu'on assassine *Joab* son général, & *Semei* son conseiller ; à commencer, dis-je, par ce *David* & par *Salomon* qui assassine son propre frère *Adonias* embrassant en vain l'autel, & à finir par *Hérode le grand* qui assassine son beau-frère, sa femme, tous ses parens & ses enfans même.

Je ne parle pas des quatorze mille petits garçons que votre roitelet, ce grand *Hérode* fit égorger dans le village de Bethléem ; ils sont enterrés, comme vous savez, à Cologne avec nos onze mille vierges ; & on voit encore un de ces enfans tout entier. Vous ne croyez pas à cette histoire authentique, parce qu'elle n'est pas dans votre canon, & que votre *Flavien Josephe* n'en a rien dit. Je ne vous parle pas des onze cents mille hommes tués dans la seule ville de Jérusalem pendant la siége qu'en fit *Titus*.

Par ma foi, la nation chérie eſt une nation bien malheureuſe.

Si les Juifs ont mangé de la chair humaine ?

PARMI vos calamités qui m'ont fait tant de fois frémir, j'ai toujours compté le malheur que vous avez eu de manger de la chair humaine. Vous dites que cela n'eſt arrivé que dans les grandes occaſions, que ce n'eſt pas vous que le Seigneur invitait à ſa table pour manger le cheval & le cavalier, que c'étaient les oiſeaux qui étaient les convives; je le veux croire. (*)

Si les dames juives couchèrent avec des boucs?

VOUS prétendez que vos mères n'ont pas couché avec des boucs, ni vos pères avec des chèvres. Mais, dites-moi, Meſſieurs, pourquoi vous êtes le ſeul peuple de la terre à qui les lois aient jamais fait une pareille défenſe? Un légiſlateur ſe ſerait-il jamais aviſé de promulguer cette loi bizarre ſi le délit n'avait pas été commun?

Si les Juifs immolèrent des hommes?

VOUS oſez aſſurer que vous n'immoliez pas des victimes humaines au Seigneur, & qu'eſt-ce donc que le meurtre de la fille de *Jephté* réellement immolée, comme nous l'avons déjà prouvé par vos propres livres?

(*) Voyez *Anthropophages*.

Comment expliquerez-vous l'anathème des trente-deux pucelles qui furent le partage du Seigneur quand vous prîtes chez les Madianites trente-deux mille pucelles & soixante & un mille ânes ? Je ne vous dirai pas ici qu'à ce compte il n'y avait pas deux ânes par pucelle ; mais je vous demanderai ce que c'était que cette part du Seigneur. Il y eut, selon votre livre des Nombres, seize mille filles pour vos soldats, seize mille filles pour vos prêtres ; & sur la part des soldats on préleva trente-deux filles pour le Seigneur. Qu'en fit-on ? vous n'aviez point de religieuses. Qu'est-ce que la part du Seigneur dans toutes vos guerres, sinon du sang ?

Le prêtre *Samuel* ne hacha-t-il pas en morceaux le roitelet *Agag*, à qui le roitelet *Saül* avait sauvé la vie ? ne le sacrifia-t-il pas comme la part du Seigneur ?

Ou renoncez à vos livres auxquels je crois fermement, selon la décision de l'Eglise ; ou avouez que vos pères ont offert à DIEU des fleuves de sang humain, plus que n'a jamais fait aucun peuple du monde.

Des trente-deux mille pucelles, des soixante & quinze mille bœufs, & du fertile désert de Madian.

QUE votre secrétaire cesse de tergiverser, d'équivoquer, sur le camp des Madianites & sur leurs villages. Je me soucie bien que ce soit dans un camp ou dans un village de cette petite contrée misérable & déserte, que votre prêtre-boucher *Eléazar*, général des armées

juives, ait trouvé soixante & douze mille bœufs, soixante & un mille ânes, six cents soixante & quinze mille brebis, sans compter les béliers & les agneaux!

Or, si vous prîtes trente-deux mille petites filles, il y avait apparemment autant de petits garçons, autant de pères & de mères. Cela irait probablement à cent vingt-huit mille captifs, dans un désert où l'on ne boit que de l'eau saumache, où l'on manque de vivres, & qui n'est habité que par quelques arabes vagabonds au nombre de deux ou trois mille tout au plus. Vous remarquerez d'ailleurs que ce pays affreux n'a pas plus de huit lieues de long & de large sur toutes les cartes.

Mais qu'il soit aussi grand, aussi fertile, aussi peuplé que la Normandie ou le Milanais, cela ne m'importe: je m'en tiens au texte qui dit que la part du Seigneur fut de trente-deux filles. Confondez tant qu'il vous plaira le Madian près de la mer Rouge avec le Madian près de Sodome, je vous demanderai toujours compte de mes trente-deux pucelles.

Votre secrétaire a-t-il été chargé par vous de supputer combien de bœufs & de filles peut nourrir le beau pays de Madian?

J'habite un canton, Messieurs, qui n'est pas la terre promise; mais nous avons un lac beaucoup plus beau que celui de Sodome. Notre sol est d'une bonté très-médiocre. Votre secrétaire me dit qu'un arpent de Madian peut nourrir trois bœufs; je vous assure, Messieurs, que chez moi un arpent ne nourrit qu'un bœuf. Si votre secrétaire veut tripler le revenu de mes terres, je lui donnerai de bons gages,

& je ne le payerai pas en reſcriptions ſur les receveurs-généraux. Il ne trouvera pas dans tout le pays de Madian une meilleure condition que chez moi. Mais malheureuſement cet homme ne s'entend pas mieux en bœufs qu'en veaux d'or.

A l'égard des trente-deux mille pucelages, je lui en ſouhaite. Notre petit pays eſt de l'étendue de Madian; il contient environ quatre mille ivrognes, une douzaine de procureurs, deux hommes d'eſprit, & quatre mille perſonnes du beau ſexe, qui ne ſont pas toutes jolies. Tout cela monte à environ huit mille perſonnes, ſuppoſé que le greffier qui m'a produit ce compte n'ait pas exagéré de moitié ſelon la coutume. Vos prêtres & les nôtres auraient peine à trouver dans mon pays trente-deux mille pucelles pour leur uſage. C'eſt ce qui me donne de grands ſcrupules ſur les dénombremens du peuple Romain, du temps que ſon empire s'étendait à quatre lieues du mont Tarpéïen, & que les Romains avaient une poignée de foin au haut d'une perche pour enſeignes. Peut-être ne ſavez-vous pas que les Romains paſsèrent cinq cents années à piller leurs voiſins, avant d'avoir aucun hiſtorien, & que leurs dénombremens ſont fort ſuſpects ainſi que leurs miracles.

A l'égard des ſoixante & un mille ânes qui furent le prix de vos conquêtes en Madian, c'eſt aſſez parler d'ânes.

Des enfans juifs immolés par leurs mères.

Je vous dis que vos pères ont immolé leurs

enfans, & j'appelle en témoignage vos prophètes. *Isaïe* leur reproche ce crime de cannibales : (*h*) *Vous immolez aux Dieux vos enfans dans des torrens sous des pierres.*

Vous m'allez dire que ce n'était pas au Seigneur *Adonaï* que les femmes sacrifiaient les fruits de leurs entrailles ; que c'était à quelqu'autre Dieu. Il importe bien vraiment que vous ayez appelé *Melkom* ou *Sadaï*, ou *Baal* ou *Adonaï*, celui à qui vous immoliez vos enfans ! ce qui importe, c'est que vous ayez été des parricides. C'était, dites-vous, à des idoles étrangères que vos pères fesaient ces offrandes ? hé bien, je vous plains encore davantage de descendre d'aïeux parricides & idolâtres. Je gémirai avec vous de ce que vos pères furent toujours idolâtres pendant quarante ans dans le désert de Sinaï, comme le disent expressément *Jérémie*, *Amos* & *Saint Etienne*.

Vous étiez idolâtres du temps des juges ; & le petit-fils de *Moïse* était prêtre de la tribu de Dan, idolâtre toute entière comme nous l'avons vu ; car il faut insister, inculquer, sans quoi tout s'oublie.

Vous étiez idolâtres sous vos rois ; vous n'avez été fidelles à un seul Dieu qu'après qu'*Esdras* eut restauré vos livres. C'est-là que votre véritable culte non interrompu commence. Et par une providence incompréhensible de l'Etre suprême, vous avez été les plus malheureux de tous les hommes depuis que vous avez été les plus fidelles, sous les rois de

(*h*) *Isaïe*, chap. XLVII, v. 7.

Syrie, sous les rois d'Egypte, sous *Hérode* l'iduméen, sous les Romains, sous les Persans, sous les Arabes, sous les Turcs, jusqu'au temps où vous me faites l'honneur de m'écrire, & où j'ai celui de vous répondre.

SIXIÈME LETTRE.

Sur la beauté de la terre promise.

NE me reprochez pas de ne vous point aimer: je vous aime tant, que je voudrais que vous fussiez tous dans Hershalaïm au lieu des Turcs qui dévastent tout votre pays, & qui ont bâti cependant une assez belle mosquée sur les fondemens de votre temple, & sur la plate-forme construite par votre *Hérode*.

Vous cultiveriez ce malheureux désert comme vous l'avez cultivé autrefois, vous porteriez encore de la terre sur la croupe de vos montagnes arides; vous n'auriez pas beaucoup de blé, mais vous auriez d'assez bonnes vignes, quelques palmiers, des oliviers & des pâturages.

Quoique la Palestine n'égale pas la Provence, & que Marseille seule soit supérieure à toute la Judée qui n'avait pas un port de mer, quoique la ville d'Aix soit dans une situation incomparablement plus belle que Jérusalem, vous pourriez faire de votre terrain à peu près ce que les Provençaux ont fait du leur. Vous exécuteriez à plaisir dans votre détestable jargon votre détestable musique.

Il est vrai que vous n'auriez point de che-

vaux, parce qu'il n'y a que des ânes vers Hershalaïm, & qu'il n'y a jamais eu que des ânes. Vous manqueriez souvent de froment, mais vous en tireriez d'Egypte ou de la Syrie.

Vous pourriez voiturer des marchandises à Damas, à Seïde sur vos ânes, ou même sur des chameaux que vous ne connûtes jamais du temps de vos melchim, & qui vous seraient d'un grand secours. Enfin, un travail assidu, pour lequel l'homme est né, rendrait fertile cette terre que les seigneurs de Constantinople & de l'Asie mineure négligent.

Elle est bien mauvaise cette terre promise. Connaissez-vous *St Jérôme?* c'était un prêtre chrétien; vous ne lisez point les livres de ces gens-là. Cependant il a demeuré très-long-temps dans votre pays; c'était un très-docte personnage, peu endurant à la vérité, & prodigue d'injures quand il était contredit; mais sachant votre langue mieux que vous, parce qu'il était bon grammairien. L'étude était sa passion dominante, la colère n'était que la seconde. Il s'était fait prêtre avec son ami *Vincent*, à condition qu'ils ne diraient jamais la messe ni vêpres, (*i*) de peur d'être trop interrompus dans leurs études; car étant directeurs de femmes & de filles, s'ils avaient été obligés encore de vaquer aux œuvres presbytériales, il ne leur serait pas resté deux heures dans la journée pour le grec, le chaldéen & l'idiome judaïque. Enfin, pour avoir plus de loisir, *Jérôme* se retira tout-à-fait chez les

(*i*) C'est-à-dire qu'ils ne feraient aucune fonction sacerdotale.

Juifs à Bethléem, comme l'évêque d'Avranches *Huet* se retira chez les jésuites à la maison-professe, rue Saint-Antoine à Paris.

Jérôme se brouilla, il est vrai, avec l'évêque de Jérusalem nommé *Jean*, avec le célèbre prêtre *Rufin*, avec plusieurs de ses amis : car, ainsi que je l'ai déjà dit, *Jérôme* était colère & plein d'amour-propre ; & *St Augustin* l'accuse d'être inconstant & léger, (*k*) mais enfin il n'en était pas moins saint, il n'en était pas moins docte ; son témoignage n'en est pas moins recevable sur la nature du misérable pays dans lequel son ardeur pour l'étude & sa mélancolie l'avaient confiné.

Ayez la complaisance de lire sa lettre à *Dardanus*, écrite l'an 414 de notre ère vulgaire, qui est, suivant le comput juif, l'an du monde 4000, ou 4001, ou 4003, ou 4004, comme on voudra.

« (*l*) Je prie ceux qui prétendent que le » peuple juif, après sa sortie d'Egypte, prit » possession de ce pays qui est devenu pour » nous, par la passion & la résurrection du » Sauveur, une véritable terre de promesse ; » je les prie, dis-je, de nous faire voir ce » que ce peuple en a possédé. Tout son do- » maine ne s'étendait que depuis Dan jusqu'à

(*k*) En récompense *Jérôme* écrit à *Augustin* dans sa cent quatorzième lettre : Je n'ai point critiqué vos ouvrages, car je ne les ai jamais lus ; & si je voulais les critiquer, je pourrais vous faire voir que vous n'entendez point les pères grecs..... Vous ne savez pas même ce dont vous parlez.

(*l*) Lettre très-importante de *Jérôme*.

» Berſabée, c'eſt-à-dire l'eſpace de cent ſoi-
» xante milles de longueur. L'écriture ſainte
» n'en donne pas davantage à *David* & à
» *Salomon*..... J'ai honte de dire quelle eſt
» la largeur de la terre promiſe, & je crains
» que les païens ne prennent de-là occaſion
» de blaſphémer. On ne compte que quarante
» & ſix milles depuis Joppé juſqu'à notre petit
» bourg de Bethléem, après quoi on ne trouve
» plus qu'un affreux déſert. »

Liſez auſſi la lettre à une de ſes dévotes, où il dit qu'il n'y a que des cailloux & point d'eau à boire de Jéruſalem à Bethléem; mais plus loin, vers le Jourdain, vous auriez d'aſſez bonnes vallées dans ce pays hériſſé de montagnes pelées. C'était véritablement une contrée de lait & de miel, comme vous diſiez, en comparaiſon de l'abominable déſert d'Oreb & de Sinaï dont vous êtes originaires. La Champagne pouilleuſe eſt la terre promiſe par rapport à certains terrains des landes de Bordeaux. Les bords de l'Aar ſont la terre promiſe en comparaiſon des petits cantons ſuiſſes. Toute la Paleſtine eſt un fort mauvais terrain en comparaiſon de l'Egypte, dont vous dites que vous ſortîtes en voleurs; mais c'eſt un pays délicieux ſi vous le comparez aux déſerts de Jéruſalem, de Nazareth, de Sodome, d'Oreb, de Sinaï, de Cadès-barné, &c.

Retournez en Judée le plutôt que vous pourrez. Je vous demande ſeulement deux ou trois familles hébraïques pour établir au mont Krapac, où je demeure, un petit commerce néceſſaire. Car ſi vous êtes de très-ridicules théologiens, (& nous auſſi) vous êtes des

commerçans très-intelligens, ce que nous ne sommes pas.

SEPTIÈME LETTRE.

Sur la charité que le peuple de Dieu & les chrétiens doivent avoir les uns pour les autres.

MA tendresse pour vous n'a plus qu'un mot à vous dire. Nous vous avons pendus entre deux chiens pendant des siècles; nous vous avons arraché les dents pour vous forcer à nous donner votre argent; nous vous avons chassés plusieurs fois par avarice, & nous vous avons rappelés par avarice & par bêtise; nous vous fesons payer encore dans plus d'une ville la liberté de respirer l'air; nous vous avons sacrifiés à DIEU dans plus d'un royaume; nous vous avons brûlés en holocaustes: car je ne veux pas, à votre exemple, dissimuler que nous ayons offert à DIEU des sacrifices de sang humain. Toute la différence est que nos prêtres vous ont fait brûler par des laïques, se contentant d'appliquer votre argent à leur profit, & que vos prêtres ont toujours immolé les victimes humaines de leurs mains sacrées. Vous fûtes des monstres de cruauté & de fanatisme en Palestine, nous l'avons été dans notre Europe; oublions tout cela, mes amis.

Voulez-vous vivre paisibles? imitez les

Banians & les Guèbres ; ils ſont beaucoup plus anciens que vous, ils ſont diſperſés comme vous, ils ſont ſans patrie comme vous. Les Guèbres ſur-tout, qui ſont les anciens Perſans, ſont eſclaves comme vous après avoir été long-temps vos maîtres. Ils ne diſent mot ; prenez ce parti. Vous êtes des animaux calculans, tâchez d'être des animaux penſans.

JULIEN.

SECTION PREMIÈRE.

On rend quelquefois juſtice bien tard. Deux ou trois auteurs ou mercenaires, ou fanatiques parlent du barbare & de l'efféminé *Conſtantin* comme d'un dieu, & traitent de ſcélérat le juſte, le ſage, le grand *Julien*. Tous les auteurs, copiſtes des premiers, répètent la flatterie & la calomnie ; elles deviennent preſque un article de foi. Enfin, le temps de la ſaine critique arrive ; & au bout de quatorze cents ans des hommes éclairés revoient le procès que l'ignorance avait jugé. On voit dans *Conſtantin* un heureux ambitieux qui ſe moque de DIEU & des hommes. Il a l'inſolence de feindre que DIEU lui a envoyé dans les airs une enſeigne qui lui aſſure la victoire. Il ſe baigne dans le ſang de tous ſes parens, & il s'endort dans la molleſſe ; mais il était chrétien, on le canoniſa.

Julien est sobre, chaste, désintéressé, valeureux, clément, mais il n'était pas chrétien; on l'a regardé long-temps comme un monstre.

Aujourd'hui, après avoir comparé les faits, les monumens, les écrits de *Julien* & ceux de ses ennemis, on est forcé de reconnaître que s'il n'aimait pas le christianisme, il fut excusable de haïr une secte souillée du sang de toute sa famille; qu'ayant été persécuté, emprisonné, exilé, menacé de mort par les Galiléens sous le règne du barbare *Constance*, il ne les persécuta jamais; qu'au contraire, il pardonna à dix soldats chrétiens qui avaient conspiré contre sa vie. On lit ses lettres, & on admire. *Les Galiléens*, dit-il, *ont souffert sous mon prédécesseur l'exil & les prisons; on a massacré réciproquement ceux qui s'appellent tour à tour hérétiques. J'ai rappelé leurs exilés, élargi leurs prisonniers; j'ai rendu leurs biens aux proscrits; je les ai forcés de vivre en paix. Mais telle est la fureur inquiète des Galiléens qu'ils se plaignent de ne pouvoir plus se dévorer les uns les autres.* Quelle lettre! quelle sentence portée par la philosophie contre le fanatisme persécuteur! Dix chrétiens conspirent contre sa vie, on les découvre, il leur pardonne. Quel homme! mais quels lâches fanatiques que ceux qui ont voulu déshonorer sa mémoire!

Enfin, en discutant les faits, on a été obligé de convenir que *Julien* avait toutes les qualités de *Trajan*, hors le goût si long-temps pardonné aux Grecs & aux Romains; toutes les vertus de *Caton*, mais non pas son opiniâtreté & sa mauvaise humeur; tout

ce

ce qu'on admira dans *Jules-César*, & aucun de ses vices; il eut la continence de *Scipion*; enfin, il fut en tout égal à *Marc-Aurèle* le premier des hommes.

On n'ose plus répéter aujourd'hui, après le calomniateur *Théodoret*, qu'il immola une femme dans le temple de Carres pour se rendre les dieux propices. On ne redit plus qu'en mourant il jeta de sa main quelques gouttes de son sang au ciel, en disant à JESUS-CHRIST : Tu as vaincu, Galiléen, comme s'il eût combattu contre JESUS en fesant la guerre aux Perses; comme si ce philosophe, qui mourut avec tant de résignation, avait reconnu JESUS; comme s'il eût cru que JESUS était en l'air, & que l'air était le ciel! ces inepties de gens qu'on appelle pères de l'Eglise ne se répètent plus aujourd'hui.

On est enfin réduit à lui donner des ridicules, comme fesaient les frivoles citoyens d'Antioche. On lui reproche sa barbe mal peignée, & la manière dont il marchait. Mais, M. l'abbé de *la Bléterie*, vous ne l'avez pas vu marcher, & vous avez lu ses lettres & ses lois, monumens de ses vertus. Qu'importe qu'il eût la barbe sale & la démarche précipitée, pourvu que son cœur fût magnanime & que tous ses pas tendissent à la vertu?

Il reste aujourd'hui un fait important à examiner. On reprocha à *Julien* d'avoir voulu faire mentir la prophétie de JESUS-CHRIST en rebâtissant le temple de Jérusalem. On dit qu'il sortit de terre des feux qui empêchèrent l'ou-

vrage. On dit que c'eſt un miracle, & que ce miracle ne convertit ni *Julien*, ni *Alipius* intendant de cette entrepriſe, ni perſonne de ſa cour; & là-deſſus l'abbé de *la Bléterie* s'exprime ainſi: « Lui & les philoſophes de ſa cour mirent » ſans doute en œuvre ce qu'ils ſavaient de » phyſique pour dérober à la Divinité un pro- » dige ſi éclatant. La nature fut toujours la » reſſource des incrédules, mais elle ſert la » religion ſi à propos qu'ils devraient au moins » la ſoupçonner de colluſion. »

Premièrement, il n'eſt pas vrai qu'il ſoit dit dans l'Evangile que jamais le temple juif ne ſerait rebâti. L'Evangile de *Matthieu*, écrit viſiblement après la ruine de Jéruſalem par *Titus*, prophétiſe, il eſt vrai, qu'il ne reſterait pas pierre ſur pierre de ce temple de l'iduméen *Hérode*; mais aucun évangéliſte ne dit qu'il ne ſera jamais rebâti.

Secondement, qu'importe à la Divinité qu'il y ait un temple juif, ou un magaſin, ou une moſquée au même endroit où les juifs tuaient des bœufs & des vaches?

Troiſièmement, on ne ſait pas ſi c'eſt de l'enceinte des murs de la ville, ou de l'enceinte du temple que partirent ces prétendus feux qui, ſelon quelques-uns, brûlaient les ouvriers. Mais on ne voit pas pourquoi JESUS aurait brûlé les ouvriers de l'empereur *Julien*, & qu'il ne brûla point ceux du calife *Omar*, qui long-temps après bâtit une moſquée ſur les ruines du temple; ni ceux du grand *Saladin* qui rétablit cette même moſquée. JESUS avait-il tant de prédilection pour les moſquées des muſulmans?

Quatrièmement, JESUS, ayant prédit qu'il ne resterait pas pierre sur pierre dans Jérusalem, n'avait pas empêché de la rebâtir.

Cinquièmement, JESUS a prédit plusieurs choses dont DIEU n'a pas permis l'accomplissement; il a prédit la fin du monde & son avénement dans les nuées avec une grande puissance & une grande majesté, à la fin de la génération qui vivait alors. Cependant le monde dure encore, & durera vraisemblablement assez long-temps. (*)

Sixièmement, si *Julien* avait écrit ce miracle, je dirais qu'on l'a trompé par un faux rapport ridicule; je croirais que les chrétiens ses ennemis mirent tout en œuvre pour s'opposer à son entreprise, qu'ils tuèrent les ouvriers, & firent accroire que ces ouvriers étaient morts par miracle. Mais *Julien* n'en dit mot. La guerre contre les Perses l'occupait alors. Il différa pour un autre temps l'édification du temple, & il mourut avant de pouvoir commencer l'édifice.

Septièmement, ce prodige est rapporté dans *Ammien Marcellin* qui était païen. Il est très-possible que ce soit une interpolation des chrétiens; on leur en a reproché tant d'autres qui ont été avérées.

Mais il n'est pas moins vraisemblable que dans un temps où on ne parlait que de prodiges & de contes de sorciers, *Ammien Marcellin* ait rapporté cette fable sur la foi de quelque esprit crédule. Depuis *Tite-Live* jus-

(*) *Luc* I, chap. 2.

qu'à de *Thou* inclusivement, toutes les histoires sont infectées de prodiges.

Huitièmement, si JESUS fesait des miracles, serait-ce pour empêcher qu'on ne rebâtît un temple où lui-même sacrifia, où il fut circoncis? ne ferait-il pas des miracles pour rendre chrétiennes tant de nations qui se moquent du christianisme, ou plutôt pour rendre plus doux & plus humains ces chrétiens qui, depuis *Arius* & *Athanase* jusqu'aux *Roland* & aux *Cavaliers* des Cévennes, ont versé des torrens de sang, & se sont conduits en cannibales?

De-là je conclus que la nature n'est point *en collusion avec le christianisme*, comme le dit *la Bléterie*; mais que *la Bléterie* est en collusion avec des contes de vieilles, comme dit *Julien*: *Quibus cum stolidis aniculis negotium erat.*

La Bléterie, après avoir rendu justice à quelques vertus de *Julien*, finit pourtant l'histoire de ce grand-homme, en disant que sa mort fut un effet de la vengeance divine. Si cela est, tous les héros morts jeunes depuis *Alexandre* jusqu'à *Gustave-Adolphe*, ont donc été punis de DIEU. *Julien* mourut de la plus belle des morts, en poursuivant ses ennemis après plusieurs victoires. *Jovien*, qui lui succéda, régna bien moins long-temps que lui, & régna avec honte. Je ne vois point la vengeance divine, & je ne vois plus dans *la Bléterie* qu'un déclamateur de mauvaise foi; mais où sont les hommes qui osent dire la vérité?

Le stoïcien *Libanius* fut un de ces hommes rares; il célébra le brave & clément *Julien*

devant *Théodose* le meurtrier des Thessaloniciens, mais *le Beau* & *la Bléterie* tremblent de le louer devant des habitués de paroisse.

SECTION II.

Qu'on suppose un moment que *Julien* a quitté les faux dieux pour la religion chrétienne ; qu'alors on examine en lui l'homme, le philosophe & l'empereur, & qu'on cherche le prince qu'on osera lui préférer. S'il eût vécu seulement dix ans de plus, il y a grande apparence qu'il eût donné une toute autre forme à l'Europe que celle qu'elle a aujourd'hui.

La religion chrétienne a dépendu de sa vie ; les efforts qu'il fit pour la détruire ont rendu son nom exécrable aux peuples qui l'ont embrassée. Les prêtres chrétiens ses contemporains l'accusèrent de presque tous les crimes, parce qu'il avoit commis le plus grand de tous à leurs yeux, celui de les abaisser. Il n'y a pas encore long-temps qu'on ne citait son nom qu'avec l'épithete d'*apostat ;* & c'est peut-être le plus grand effort de la raison, qu'on ait enfin cessé de le désigner de ce surnom injurieux. Les bonnes études ont amené l'esprit de tolérance chez les savans. Qui croirait que dans un mercure de Paris de l'année 1741, l'auteur reprend vivement un écrivain d'avoir manqué aux bienséances les plus communes, en appelant cet empereur *Julien l'apostat* ? Il y a cent ans que quiconque ne l'eût pas traité d'apostat eût été traité d'athée.

Ce qui est très-singulier & très-vrai, c'est

que si vous faites abstraction des disputes entre les païens & les chrétiens dans lesquelles il prit parti ; si vous ne suivez cet empereur ni dans les églises chrétiennes, ni aux temples idolâtres ; si vous le suivez dans sa maison, dans les camps, dans les batailles, dans ses mœurs, dans sa conduite, dans ses écrits ; vous le trouvez par-tout égal à *Marc-Aurèle*. Ainsi cet homme, qu'on a peint abominable, est peut-être le premier des hommes, ou du moins le second. Toujours sobre, toujours tempérant, n'ayant jamais eu de maîtresses, couchant sur une peau d'ours, & y donnant, à regret encore, peu d'heures au sommeil ; partageant son temps entre l'étude & les affaires ; généreux, capable d'amitié, ennemi du faste ; on l'eût admiré s'il n'eût été que particulier.

Si on regarde en lui le héros, on le voit toujours à la tête des troupes, rétablissant la discipline militaire sans rigueur, aimé des soldats, & les contenant ; conduisant presque toujours à pied ses armées, & leur donnant l'exemple de toutes les fatigues ; toujours victorieux dans toutes ses expéditions jusqu'au dernier moment de sa vie, & mourant enfin en faisant fuir les Perses. Sa mort fut d'un héros, & ses dernières paroles d'un philosophe : *Je me soumets*, dit-il, *avec joie aux décrets éternels du ciel, convaincu que celui qui est épris de la vie quand il faut mourir, est plus lâche que celui qui voudrait mourir quand il faut vivre.* Il s'entretient à sa dernière heure de l'immortalité de l'ame ; nuls regrets, nulle faiblesse ; il ne parle que de sa soumission à la providence. Qu'on songe que c'est un empereur

de trente-deux ans qui meurt ainsi, & qu'on voie s'il est permis d'insulter à sa mémoire.

Si on le considère comme empereur, on le voit refuser le titre de *dominus* qu'affectait *Constantin*, soulager les peuples, diminuer les impôts, encourager les arts, réduire à soixante & dix onces ces présens de couronnes d'or de trois à quatre cents marcs, que ses prédécesseurs exigeaient de toutes les villes, faire observer les lois, contenir ses officiers & ses ministres, & prévenir toute corruption.

Dix soldats chrétiens complotent de l'assassiner; ils sont découverts, & *Julien* leur pardonne. Le peuple d'Antioche qui joignait l'insolence à la volupté l'insulte; il ne s'en venge qu'en homme d'esprit, & pouvant lui faire sentir la puissance impériale, il ne fait sentir à ce peuple que la supériorité de son génie. Comparez à cette conduite les supplices que *Théodose* (dont on a presque fait un saint) étale dans Antioche, tous les citoyens de Thessalonique égorgés pour un sujet à peu près semblable; & jugez entre ces deux hommes.

Des écrivains qu'on nomme pères de l'Eglise, *Grégoire de Nazianze* & *Théodoret* ont cru qu'il fallait le calomnier, parce qu'il avait quitté la religion chrétienne. Ils n'ont pas songé que le triomphe de cette religion était de l'emporter sur un grand homme, & même sur un sage, après avoir résisté aux tyrans. L'un dit qu'il remplit Antioche de sang, par une vengeance barbare. Comment un fait si public eût-il échappé à tous les autres historiens? on sait qu'il ne versa dans Antioche que

le sang des victimes. Un autre ose assurer qu'avant d'expirer il jeta son sang contre le ciel, & s'écria : *Tu as vaincu, Galiléen.* Comment un conte aussi insipide a-t-il pu être accrédité ? était-ce contre des chrétiens qu'il combattait ? & une telle action, & de tels mots étaient-ils dans son caractère.

Des esprits plus sensés que les détracteurs de *Julien* demanderont comment il se peut faire qu'un homme d'Etat tel que lui, un homme de tant d'esprit, un vrai philosophe, pût quitter le christianisme dans lequel il avait été élevé, pour le paganisme dont il devait sentir l'absurdité & le ridicule. Il semble que si *Julien* écouta trop sa raison contre les mystères de la religion chrétienne, il devait écouter bien davantage cette même raison plus éclairée contre les fables des païens.

Peut être en suivant le cours de sa vie, & en observant son caractère, on verra ce qui lui inspira tant d'aversion contre le christianisme. L'empereur *Constantin* son grand-oncle, qui avait mis la nouvelle religion sur le trône, s'était souillé du meurtre de sa femme, de son fils, de son beau-frère, de son neveu, & de son beau-père. Les trois enfans de *Constantin* commencèrent leur funeste règne par égorger leur oncle & leurs cousins. On ne vit ensuite que des guerres civiles & des meurtres. Le père, le frère aîné de *Julien*, tous ses parens, & lui-même encore enfant, furent condamnés à périr par *Constance* son oncle. Il échappa à ce massacre général. Ses premières années se passèrent dans l'exil ; & enfin il ne dut la conservation de sa vie, sa fortune & le titre de

César

César qu'à l'impératrice *Eusébie* femme de son oncle *Constance*, qui, après avoir eu la cruauté de proscrire son enfance, eut l'imprudence de le faire césar, & ensuite l'imprudence plus grande de le persécuter.

Il fut témoin d'abord de l'insolence avec laquelle un évêque traita *Eusébie* sa bienfaitrice. C'était un nommé *Léontius* évêque de Tripoli. Il fit dire à l'impératrice, qu'il *n'irait point la voir, à moins qu'elle ne le reçût d'une manière conforme à son caractère épiscopal, qu'elle vînt au-devant de lui jusqu'à la porte, qu'elle reçût sa bénédiction en se courbant, & qu'elle se tînt debout jusqu'à ce qu'il lui permît de s'asseoir.* Les pontifes païens n'en usaient point ainsi avec les impératrices. Une vanité si brutale dut faire des impressions profondes dans l'esprit d'un jeune homme, amoureux déjà de la philosophie, & de la simplicité.

S'il se voyait dans une famille chrétienne, c'était dans une famille fameuse par des parricides; s'il voyait des évêques de cour, c'étaient des audacieux & des intrigans, qui tous s'anathématisaient les uns les autres; les partis d'*Arius* & d'*Athanase* rempliſſaient l'empire de confusion & de carnage. Les païens au contraire n'avaient jamais eu de querelle de religion. Il est donc naturel que *Julien*, élevé d'ailleurs par des philosophes païens, fortifiât dans son cœur par leurs discours l'aversion qu'il devait avoir pour la religion chrétienne. Il n'est pas plus étrange de voir *Julien* quitter le christianisme pour les faux dieux que de voir *Constantin* quitter les faux dieux pour le christianisme. Il est fort

vraisemblable que tous les deux changèrent par intérêt d'Etat, & que cet intérêt se mêla dans l'esprit de *Julien* à la fierté indocile d'une ame stoïque.

Les prêtres païens n'avaient point de dogmes; ils ne forçaient point les hommes à croire l'incroyable; ils ne demandaient que des sacrifices; & ces sacrifices n'étaient point commandés sous des peines rigoureuses; ils ne se disaient point le premier ordre de l'Etat, ne formaient point un Etat dans l'Etat, & ne se mêlaient point du gouvernement.

Voilà bien des motifs pour engager un homme du caractère de *Julien* à se déclarer pour eux. Il avait besoin d'un parti; & s'il ne se fût piqué que d'être stoïcien, il aurait eu contre lui les prêtres des deux religions, & tous les fanatiques de l'une & de l'autre. Le peuple n'aurait pu alors supporter qu'un prince se contentât de l'adoration pure d'un être pur, & de l'observation de la justice. Il fallut opter entre deux partis qui se combattaient. Il est donc à croire que *Julien* se soumit aux cérémonies païennes, comme la plupart des princes & des grands vont dans les temples; ils y sont menés par le peuple même; & sont forcés de paraître souvent ce qu'ils ne sont pas, d'être en public les premiers esclaves de la crédulité. Le sultan des Turcs doit bénir *Omar*; le sophi de Perse doit bénir *Ali: Marc-Aurèle* lui-même s'était fait initier aux mystères d'*Eleusis*.

Il ne faut donc pas être surpris que *Julien* ait avili sa raison, jusqu'à descendre à des pratiques superstitieuses: mais on ne peut

concevoir que de l'indignation contre *Théodoret* qui, seul de tous les historiens, rapporte qu'il sacrifia une femme dans le temple de la Lune, à Carrès. Ce conte infame doit être mis avec ce conte absurde d'*Ammien*, que le génie de l'Empire apparut à *Julien* avant sa mort; & avec cet autre conte non moins ridicule, que, quand *Julien* voulut faire rebâtir le temple de Jérusalem, il sortit de terre des globes de feu qui consumèrent tous les ouvrages & les ouvriers.

Iliacos intra muros peccatur & extra.

Les Chrétiens & les païens débitaient également des fables sur *Julien*; mais les fables des chrétiens, ses ennemis, étaient toutes calomnieuses. Qui pourra jamais se persuader qu'un philosophe ait immolé une femme à la Lune, & déchiré de ses mains ses entrailles? une telle horreur est-elle dans le caractère d'un stoïcien rigide?

Il ne fit jamais mourir aucun chrétien: il ne leur accordait point de faveurs, mais il ne les persécutait pas. Il les laissait jouir de leurs biens comme empereur juste, & écrivait contre eux comme philosophe. Il leur défendait d'enseigner dans les écoles les auteurs profanes, qu'eux-mêmes voulaient décrier: ce n'était pas être persécuteur. Il leur permettait l'exercice de leur religion, & les empêchait de se déchirer par leurs querelles sanglantes: c'était les protéger. Ils ne devaient donc lui faire d'autre reproche que de les avoir quittés & de n'être pas de leur avis; cependant ils

trouvèrent le moyen de rendre exécrable à la postérité un prince dont le nom aurait été cher à l'univers, sans son changement de religion.

SECTION III.

QUOIQUE nous ayons déjà parlé de *Julien*, à l'article *Apostat*; quoique nous ayons, à l'exemple de tous les sages, déploré le malheur horrible qu'il eut de n'être pas chrétien, & que d'ailleurs nous ayons rendu justice à toutes ses vertus; cependant nous sommes forcés d'en dire encore un mot.

C'est à l'occasion d'une imposture aussi absurde qu'atroce, que nous avons lue par hasard dans un de ces petits dictionnaires dont la France est inondée aujourd'hui, & qu'il est malheureusement trop aisé de faire. Ce dictionnaire théologique est d'un ex-jésuite, nommé *Paulian*; il répète cette fable si décréditée, que l'empereur *Julien*, blessé à mort en combattant contre les Perses, jeta son sang contre le ciel, en s'écriant: *Tu as vaincu, Galiléen*; fable qui se détruit d'elle-même, puisque *Julien* fut vainqueur dans le combat, & que certainement JESUS-CHRIST n'était pas le dieu des Perses.

Cependant *Paulian* ose affirmer que le fait est inconteſtable. Et sur quoi l'affirme-t-il? sur ce que *Théodoret*, l'auteur de tant d'insignes mensonges, le rapporte; encore ne le rapporte-t-il que comme un bruit vague: il se sert du

mot, *on dit*. (*b*) Ce conte est digne des calomniateurs qui écrivirent que *Julien* avait sacrifié une femme à la Lune, & qu'on trouva après sa mort un grand coffre rempli de têtes, parmi ses meubles.

Ce n'est pas le seul mensonge & la seule calomnie dont cet ex-jésuite *Paulian* se soit rendu coupable. Si ces malheureux savaient quel tort ils font à notre sainte religion, en cherchant à l'appuyer par l'imposture & par les injures grossières qu'ils vomissent contre les hommes les plus respectables, ils seraient moins audacieux & moins emportés : mais ce n'est pas la religion qu'ils veulent soutenir, ils veulent gagner de l'argent par leurs libelles ; &, désespérant d'être lus des gens du monde, ils compilent, compilent, compilent du fatras théologique, dans l'espérance que leurs opuscules feront fortune dans les séminaires. (*)

On demande très-sincèrement pardon aux lecteurs sensés d'avoir parlé d'un ex-jésuite nommé *Paulian*, & d'un ex-jésuite nommé *Nonotte*, & d'un ex-jésuite nommé *Patouillet* ; mais, après avoir écrasé des serpens, n'est-il pas permis aussi d'écraser des puces ? (1)

(*b*) *Théodoret*, chap. XXV.

(*) Voyez *Philosophie*.

(1) M. de *Voltaire* a osé le premier rendre une justice entière à ce prince, l'un des hommes les plus extraordinaires qui aient jamais occupé le trône. Chargé, très-jeune, & au sortir de l'école des philosophes, du gouvernement des Gaules, il les défendit avec un égal courage contre les Germains & contre les exacteurs qui les ravageaient au nom de *Constance*. Sa vie privée était celle d'un sage ; général habile & actif pendant la campagne, il devenait l'hiver un magistrat appliqué, juste

& humain. *Conſtance* voulut le rappeler ; l'armée ſe ſouleva, & le força d'accepter le titre d'auguſte. Les détails de cet événement tranſmis par l'hiſtoire, nous y montrent *Julien* auſſi irréprochable que dans le reſte de ſa vie. Il fallait qu'il choisît entre la mort & une guerre contre un tyran ſouillé de ſang & de rapines, avili par la ſuperſtition & la molleſſe, & qui avait réſolu ſa perte. Son droit était le même que celui de *Conſtantin* qui n'avait pas à beaucoup près des excuſes auſſi légitimes.

Tandis que ſon armée, conduite par ſes généraux, marche en Grèce, en traverſant les Alpes & le nord de l'Italie, *Julien*, à la tête d'un corps de cavalerie d'élite, paſſe le Rhin, traverſe la Germanie & la Pannonie, partie ſur les terres de l'empire, partie ſur celles des Barbares, & on le voit deſcendre des montagnes de Macédoine, lorſqu'on le croyait encore dans les Gaules. Cette marche unique dans l'hiſtoire, eſt à peine connue, car la haine des prêtres a envié à *Julien* juſqu'à ſa gloire militaire.

En ſeize mois de règne il aſſura toutes les frontières de l'empire, fit reſpecter par-tout ſa juſtice & ſa clémence, étouffa les querelles des chrétiens qui commençaient à troubler l'empire, & ne répondit à leurs injures, ne combattit leurs intrigues & leurs complots que par des raiſonnemens & des plaiſanteries. Il fit enfin contre les Parthes cette guerre dont l'unique objet était d'aſſurer aux provinces d'Orient une barrière qui les mît à l'abri de toute incurſion. Jamais un règne ſi court n'a mérité autant de gloire. Sous ſes prédéceſſeurs, comme ſous les princes qui lui ont ſuccédé, c'était un crime capital de porter des vêtemens de pourpre : un de ſes courtiſans lui dénonça un jour un citoyen qui, ſoit par orgueil, ſoit par folie, s'était paré de ce dangereux ornement ; il ne lui manquait, diſait-on, que des ſouliers de pourpre. Portez-lui en une paire de ma part, dit *Julien*, afin que l'habillement ſoit complet.

La *Satire des Céſars* eſt un ouvrage rempli de fineſſe & de philoſophie ; le jugement ſévère, mais juſte & motivé, porté ſur ces princes par un de leurs ſucceſſeurs, eſt un monument unique dans l'hiſtoire. Dans ſes lettres à des philoſophes, dans ſon diſcours aux Athéniens, il ſe montra ſupérieur en eſprit & en talens à *Marc-Antonin*,

DU JUSTE ET DE L'INJUSTE.

QUI nous a donné le sentiment du juste & de l'injuste ? DIEU qui nous a donné un cerveau & un cœur. Mais quand votre raison vous apprend-elle qu'il y a vice & vertu ? quand elle nous apprend que deux & deux font quatre. Il n'y a point de connaissance innée, par la raison qu'il n'y a point d'arbre qui porte des feuilles & des fruits en sortant de la terre. Rien n'est ce qu'on appelle inné ; c'est-à-dire,

son modèle, le seul empereur qui, comme lui, ait laissé des ouvrages. Pour bien juger les écrits philosophiques de *Julien* & son livre contre les chrétiens, il faut le comparer, non aux ouvrages des philosophes modernes, mais à ceux des philosophes grecs, des savans de son siècle, des pères de l'Eglise : alors on trouvera peu d'hommes qu'on puisse comparer à ce prince mort à 32 ans, après avoir gagné des batailles sur le Rhin & sur l'Euphrate.

Il mourut, au sein de la victoire, comme *Epaminondas*, & conversant paisiblement avec les philosophes qui l'avaient suivi à l'armée. Des fanatiques avaient prédit sa mort, & les Perses, loin de s'en vanter, en accusèrent la trahison des Romains. On fut obligé d'employer des précautions extraordinaires pour empêcher les chrétiens de déchirer son corps & de profaner son tombeau. *Jovien*, son successeur, était chrétien. Il fit un traité honteux avec les Perses, & mourut au bout de quelques mois, d'excès de débauche & d'intempérance.

Ceux qui reprochent à *Julien* de n'avoir pas assuré à l'empire un successeur digne de le remplacer, oublient la brièveté de son règne, la nécessité de commencer par rétablir la paix, & la difficulté de pourvoir au gouvernement d'un empire immense dont la constitution exigeait un seul maître, ne pouvait souffrir un monarque faible, & n'offrait aucun moyen pour une élection paisible.

né développé : mais, répétons-le encore : DIEU nous fait naître avec des organes qui, à mesure qu'ils croissent, nous font sentir tout ce que notre espèce doit sentir pour la conservation de cette espèce.

Comment ce mystère continuel s'opère-t-il ? dites-le-moi, jaunes habitans des îles de la Sonde, noirs Africains, imberbes Canadiens, & vous *Platon*, *Cicéron*, *Epictète*. Vous sentez tous également qu'il est mieux de donner le superflu de votre pain, de votre riz ou de votre manioc au pauvre qui vous le demande humblement, que de le tuer ou de lui crever les deux yeux. Il est évident à toute la terre qu'un bienfait est plus honnête qu'un outrage ; que la douceur est préférable à l'emportement.

Il ne s'agit donc plus que de nous servir de notre raison pour discerner les nuances de l'honnête & du déshonnête. Le bien & le mal sont souvent voisins ; nos passions les confondent : qui nous éclairera ? nous-mêmes, quand nous sommes tranquilles. Quiconque a écrit sur nos devoirs, a bien écrit dans tous les pays du monde, parce qu'il n'a écrit qu'avec sa raison. Ils ont tous dit la même chose : *Socrate* & *Epicure*, *Confutzé* & *Cicéron*, *Marc-Antonin* & *Amurath II*, ont eut la même morale.

Redisons tous les jours à tous les hommes : La morale est une, elle vient de DIEU ; les dogmes sont différens, ils viennent de nous.

JESUS n'enseigna aucun dogme métaphysique ; il n'écrivit point de cahiers théologiques ; il ne dit point : Je suis consubstantiel ; j'ai deux volontés & deux natures avec une

seule personne : il laissa aux cordeliers & aux jacobins, qui devaient venir douze cents ans après lui, le soin d'argumenter pour savoir si sa mère a été conçue dans le péché originel ; il n'a jamais dit que le mariage est le signe visible d'une chose invisible ; il n'a pas dit un mot de la grâce concomitante ; il n'a institué ni moines ni inquisiteurs ; il n'a rien ordonné de ce que nous voyons aujourdhui.

DIEU avait donné la connaissance du juste & de l'injuste, dans tous les temps qui précédèrent le christianisme. DIEU n'a point changé & ne peut changer : le fond de notre ame, nos principes de raison & de morale seront éternellement les mêmes. De quoi servent à la vertu des distinctions théologiques, des dogmes fondés sur ces distinctions, des persécutions fondées sur ces dogmes ? La nature effrayée & soulevée avec horreur contre toutes ces inventions barbares, crie à tous les hommes : Soyez justes, & non des sophistes persécuteurs.

Vous lisez dans le Sadder, qui est l'abrégé des lois de *Zoroastre*, cette sage maxime : *Quand il est incertain si une action qu'on te propose est juste ou injuste, abstiens-toi.* Qui jamais a donné une règle plus admirable ? quel législateur a mieux parlé ? Ce n'est pas-là le système des opinions probables, inventé par des gens qui s'appelaient *la société de Jesus*.

JUSTICE.

CE n'est pas d'aujourd'hui que l'on dit que la justice est bien souvent très-injuste : *Sum-*

mum jus, ſumma injuria, eſt un des plus anciens proverbes. Il y a pluſieurs manières affreuſes d'être injuſte; par exemple, celle de rouer l'innocent *Calas* ſur des indices équivoques, & de ſe rendre coupable du ſang innocent pour avoir trop cru de vaines préſomptions.

Une autre manière d'être injuſte, eſt de condamner au dernier ſupplice un homme qui mériterait tout au plus trois mois de priſon: cette eſpèce d'injuſtice eſt celle des tyrans, & ſur-tout des fanatiques, qui deviennent toujours tyrans dès qu'ils ont la puiſſance de mal faire.

Nous ne pouvons mieux démontrer cette vérité, que par la lettre qu'un célèbre avocat au conſeil écrivit, en 1766, à M. le marquis de *Beccaria*, l'un des plus célèbres profeſſeurs de juriſprudence qui ſoient en Europe. (1)

Lettre à M. le marquis de Beccaria, profeſſeur en droit public à Milan, au ſujet de M. de Morangiés.

1772.

MONSIEUR,

VOUS enſeignez les lois dans l'Italie, dont toutes les lois nous viennent, excepté celles qui nous ſont tranſmiſes par nos coutumes

(1) M. de *Voltaire*, dans les éditions précédentes, avait placé ici, ſous le titre de *Lettre de M. Caſſen à M. Beccaria*, un petit ouvrage qu'il avait fait imprimer ſéparément, ſous celui de *Relation de la mort du che-*

bizarres & contradictoires, reste de l'antique barbarie dont la rouille subsiste encore dans un des royaumes les plus florissans de la terre.

Votre livre, sur les délits & les peines, ouvrit les yeux à plusieurs jurisconsultes de l'Europe, nourris dans des usages absurdes & inhumains; & on commença par-tout à rougir de porter encore ses anciens habits de sauvages.

On demanda votre sentiment sur le supplice affreux auquel avaient été condamnés deux jeunes gentilshommes sortant de l'enfance, dont l'un, échappé aux tortures, est devenu l'un des meilleurs officiers d'un très-grand roi, & l'autre qui donnait les plus chères espérances, mourut en sage d'une mort affreuse, sans ostentation & sans faiblesse, au milieu de cinq bourreaux. Ces enfans étaient accusés d'une indécence en action & en paroles, faute que trois mois de prison auraient assez punie, & que l'âge aurait infailliblement corrigée.

Vous répondîtes que leurs juges étaient des assassins; & l'Europe pensa comme vous.

Je vous consultai sur les jugemens de Cannibales contre *Calas*, contre *Sirven*, contre *Montbalii*, & vous prévintes les arrêts émanés depuis du chef de notre justice, de nos maîtres des requêtes, & des tribunaux qui ont justifié

valier de la Barre. Cette relation a été imprimée, dans cette édition, parmi les ouvrages de Politique & Législation, (voyez tome II, Politique, page 309) & on lui a substitué ici une autre lettre de M. de *Voltaire* à M. *Beccaria*, sur le procès de M. de *Morangiés*. Ses autres écrits sur cette affaire se trouvent dans le volume cité, pag. 377 & suiv.

l'innocence condamnée, & qui ont rétabli l'honneur de notre nation.

Je vous consulte aujourd'hui sur une affaire d'une nature bien différente. Elle est à la fois civile & criminelle. C'est un homme de qualité, maréchal de camp dans nos armées, qui soutient seul son honneur & sa fortune, contre une famille entière de citoyens pauvres & obscurs, & contre une foule de gens de la lie du peuple, dont les cris se font entendre par toute la France.

La famille pauvre accuse l'officier général de lui voler cent mille écus par la fraude & par la violence. L'officier général accuse ces indigens de lui voler cent mille écus par une manœuvre également criminelle. Ces pauvres se plaignent, non-seulement d'être en risque de perdre un bien immense qu'ils n'ont jamais paru posséder; mais d'avoir été tyrannisés, outragés, battus, par des officiers de justice qui les ont forcés de s'avouer coupables, & de consentir à leur ruine & à leur châtiment. Le maréchal de camp proteste que ces imputations de fraude & de violence sont des calomnies atroces. Les avocats des deux parties se contredisent sur tous les faits, sur toutes les inductions, & même sur tous les raisonnemens; leurs mémoires sont des tissus de démentis; chacun traite son adversaire d'inconséquent & d'absurde: c'est la méthode de toutes les disputes.

Quand vous aurez eu, Monsieur, la bonté de lire leurs mémoires que j'ai l'honneur de vous envoyer, & qui sont assez connus en France, souffrez que je vous soumette mes

difficultés ; elles sont dictées par l'impartialité. Je ne connois ni aucune des parties, ni aucun des avocats. Mais, ayant vu pendant près de quatre-vingts ans la calomnie & l'injustice triompher tant de fois, il m'est permis de chercher à pénétrer dans le labyrinthe habité par ces monstres.

Présomptions contre la famille Verron.

1°. Voilà d'abord quatre billets à ordre pour cent mille écus, faits dans toutes les règles par un officier chargé d'ailleurs de dettes ; ils sont au profit d'une femme, nommée *Verron*, qui se dit veuve d'un banquier. Ils sont réclamés par son petit-fils *du Jonquay*, son héritier, nouvellement reçu docteur ès lois, quoiqu'il ne sache pas même l'ortographe. Cela suffit-il ? oui, dans une affaire ordinaire ; non, si dans ce cas-ci très-extraordinaire, il est d'une extrême vraisemblance que le docteur ès lois n'a jamais porté, ni pu porter l'argent qu'il prétend avoir livré au nom de son aïeule ; si la grand'mère, qui subsistait à peine dans un galetas, du malheureux métier de prêteuse sur gages, n'a jamais pu posséder les cent mille écus ; si enfin le petit-fils & sa propre mère ont avoué & signé librement qu'ils ont voulu voler le maréchal de camp, & qu'il n'a jamais reçu que douze cents francs, au lieu de trois cents mille livres, l'affaire alors vous paraît-elle éclaircie ? & le public est-il assez instruit des préliminaires ?

2°. Je m'en rapporte à vous, Monsieur ; est-il probable qu'une pauvre veuve d'un in-

connu, qu'on dit avoir été un vil agioteur & non un banquier, ait pu avoir une ſomme ſi conſidérable à prêter au haſard à un officier publiquement endetté ? Le maréchal de camp ſoutient enfin que l'agioteur, mari de cette femme, mourut inſolvable ; que ſon inventaire même ne fut pas payé ; que ce prétendu banquier fut d'abord garçon boulanger chez M. le duc de *Saint-Agnan*, ambaſſadeur en Eſpagne ; qu'il fit enſuite le métier de courtier à Paris, & qu'il fut obligé par M. *Héraut*, lieutenant de police, de rendre des billets à ordre ou lettres de change qu'il avait extorqués d'un jeune homme ; tant la malédiction ſemble être ſur cette famille pour les billets à ordre. Si tout cela eſt prouvé, vous paraît-il vraiſemblable que cette famille ait prêté cent mille écus à un officier obéré, qu'elle ne connaiſſait pas ?

3°. Trouvez-vous probable que le petit-fils de l'agioteur, docteur ès lois, ait couru cinq lieues à pied, ait fait vingt-ſix voyages, ait monté & deſcendu trois mille marches, le tout pendant cinq heures, ſans s'arrêter, pour porter *en ſecret* douze mille quatre cents vingt-cinq louis d'or à un homme auquel il donne le lendemain douze cents francs en public ? Une telle hiſtoire vous paraît-elle inventée par un inſenſé très-mal adroit ? Ceux qui la croient vous paraiſſent-ils ſages ? que penſez-vous de ceux qui la débitent ſans la croire ?

4°. Eſt-il probable que le jeune *du Jonquay* docteur ès lois, & ſa propre tante, aient avoué juridiquement & ſigné chez un premier juge,

nommé chez nous commissaire, que toute cette histoire était fausse; qu'ils n'avaient jamais porté cet or, & qu'ils étaient des fripons, si en effet ils ne l'avaient pas été; si le trouble & le remords ne leur avaient pas arraché cette confession de leur crime? & quand ils disent ensuite qu'ils n'ont fait cet aveu, chez le premier juge, que parce qu'on leur avait donné précédemment un coup de poing chez un procureur; cette excuse vous paraît-elle raisonnable ou absurde?

N'est-il pas évident que si ce docteur ès lois a été battu en effet dans une autre maison, pour cette même affaire, il doit avoir demandé justice de cette violence à ce premier juge, au lieu de signer librement avec sa mère, qu'ils sont coupables tous deux d'un crime qu'ils n'ont point commis?

Seraient-ils recevables à dire: nous avons signé notre condamnation, parce que nous avons cru que le maréchal de camp avait gagné contre nous tous les officiers de la police & tous les premiers juges?

Le bon sens permet-il d'écouter de telles raisons? Aurait-on osé les proposer dans nos temps même de barbarie, où nous n'avions encore ni lois, ni mœurs, ni raison cultivée?

Si j'en crois les mémoires très-circonstanciés du maréchal de camp, les coupables, ayant été mis en prison, ont d'abord persisté dans l'aveu de leur crime. Ils ont écrit deux lettres à celui qu'ils avaient chargé du dépôt des billets extorqués au maréchal de camp. Ils voulaient rendre ces billets; ils étaient effrayés de leur délit qui pouvait les conduire aux

galères ou à la potence. Ils se sont raffermis depuis. Ceux avec lesquels ils doivent partager le fruit de leur scélérateisse les encouragent ; l'appât de cette somme immense les séduit tous. Ils appellent toutes les fraudes obscures de la chicane au secours d'un crime avéré. Ils profitent adroitement des détresses où l'officier obéré s'est trouvé quelquefois réduit, pour le faire croire capable de rétablir ses affaires par un vol de cent mille écus. Ils excitent la compassion de la populace qui ameute bientôt tout Paris. Ils touchent de pitié des avocats qui se font un devoir d'employer pour eux leur éloquence, & de soutenir le faible contre le puissant, le peuple contre la noblesse. L'affaire la plus claire devient la plus obscure. Un procès simple, que le magistrat de la police aurait terminé en quatre jours, se grossit, pendant plus d'un an, de la fange que tous les canaux de la chicane y apportent. Vous verrez que tout cet exposé est le résumé des mémoires produits dans cette cause fameuse.

Présomptions en faveur de la famille Verron.

VOICI maintenant les défenses de l'aïeule, de la mère & du petit-fils, docteur ès lois, contre ces fortes présomptions.

1°. Les cent mille écus (ou approchant) qu'on prétend que la veuve *Verron* n'a jamais possédés, lui furent donnés autrefois par son mari, en fidéicommis avec de la vaisselle d'argent. Ce fidéicommis lui fut apporté *en secret* six mois après la mort de son mari, par un nommé *Chotard*. Elle les plaça, & toujours

toujours *en secret*, chez un notaire nommé *Gilet*, qui les lui rendit aussi secrètement, en 1760. Donc elle avait en effet les cent mille écus que son adversaire prétend qu'elle n'a jamais possédés.

2°. Elle est morte dans une extrême vieillesse pendant le cours du procès, en protestant, après avoir reçu les sacremens, que ces cent mille écus ont été portés en or à l'officier général, par son petit-fils, en vingt-six voyages à pied, le 23 septembre 1771.

3°. Il n'est nullement probable qu'un officier accoutumé à emprunter, & rompu aux affaires, ait fait des billets payables à ordre pour la somme de trois cents mille livres à un inconnu, sans avoir reçu cette somme.

4°. Il y a des témoins qui ont vu compter & arranger les sacs remplis de cet or, & qui ont vu le docteur ès lois le porter à pied, sous sa redingote, au maréchal de camp en vingt-six voyages, en cinq heures de temps. Et il n'a fait ces vingt-six voyages étonnans que pour complaire au maréchal de camp qui lui avait demandé le *secret*.

5°. Le docteur ès lois ajoute : Notre grand'-mère & nous, nous vivions, à la vérité, dans un galetas, & nous prêtions sur gages quelque petit argent ; mais c'était par une sage économie ; c'était pour m'acheter une charge de conseiller au parlement, lorsque la magistrature était vénale. Il est vrai que mes trois sœurs gagnent leur vie au métier de couturière & de brodeuse ; mais c'est que ma grand'mère gardait tout pour moi. Il est vrai que je n'ai fréquenté que des entremetteuses, des cochers

& des laquais ; j'avoue que je parle & que j'écris comme eux ; mais je n'en aurais pas été moins digne d'être magistrat, en me formant avec le temps.

6°. Tous les honnêtes gens ont été touchés de notre malheur. M. *Aubourg*, l'un des plus dignes financiers de Paris, a pris notre parti généreusement, & sa voix nous a donné la voix publique.

Ces défenses paraissent plausibles en partie. Voici comme leur adversaire les réfute.

Raisons du maréchal de camp, contre les raisons de la famille Verron.

1°. le conte du fidéicommis est aux yeux de tout homme sensé aussi faux & aussi burlesque que le conte des vingt-six voyages à pied. Si le pauvre agioteur, mari de cette vieille, avait voulu donner en mourant, tant d'or à sa femme, il le pouvait de la main à la main, sans employer un tiers.

S'il avait eu cette prétendue vaisselle d'argent, la moitié en appartenait à sa femme, commune en biens. Elle ne serait pas restée tranquille, pendant six mois dans un bouge à deux cents francs par an, sans redemander sa vaisselle, & sans faire ses diligences. *Chotard*, l'ami prétendu de son mari & d'elle, ne l'aurait pas laissée six mois entiers dans une si grande indigence, & dans une si cruelle inquiétude.

Il y a eu en effet un *Chotard*, mais c'était un homme perdu de dettes & de débauches ; un banqueroutier frauduleux qui emporta qua-

rante mille écus aux fermes générales, dans lesquelles il avait un emploi, (*) & qui probablement n'aurait pas donné cent mille écus à la veuve *Verron*, grand'mère du docteur ès lois.

La veuve *Verron* prétend qu'elle fit valoir son argent, & toujours secrétement, chez un notaire nommé *Gilet*, & on n'en trouve nul vestige dans l'étude de ce notaire.

Elle articule que ce notaire lui rendit son argent, encore secrétement, en 1760; & il était mort.

Si tous ces faits sont vrais, il faut avouer que la cause de *du Jonquay* & de la *Verron*, fondée sur une foule de mensonges ridicules, tombe évidemment avec eux.

2°. Le testament de la *Verron*, fait une demi-heure avant son dernier moment, ayant son DIEU & la mort sur les lèvres, est une pièce bien respectable, on oserait presque dire sacrée. Mais si elle est au nombre de ces choses sacrées qu'on fait servir tous les jours au crime; si ce testament a été visiblement dicté par les intéressés au procès; si cette prêteuse sur gages, en recommandant son ame à DIEU, a manifestement menti à DIEU, de quel poids est alors cette pièce? n'est-elle pas la plus forte preuve de l'imposture & de la scélératesse?

On a toujours fait dire à cette femme, pendant le procès soutenu en son propre nom, qu'elle ne possédait que les cent mille écus qu'on voulait lui ravir, qu'elle n'a jamais eu

(*) Deux fermiers-généraux, MM. de *Majières* & *Dangé* l'attestent.

que cette somme. Et la voilà, qui dans son testament articule cinq cents mille livres! Voilà deux cents mille francs de plus auxquels on ne s'attendait pas, & la veuve *Verron* convaincue de son crime par sa propre bouche. Ainsi, dans cette étrange cause, l'imposture atroce & ridicule de la famille éclate de tous côtés pendant la vie de cette femme, & jusque dans les bras de la mort.

3°. Il est probable, il est prouvé que le maréchal de camp ne devait pas confier des billets à ordre pour cent mille écus à ce docteur inconnu, pour les négocier, sans exiger de lui une reconnaissance. Mais il a commis cette inadvertance qui est la faute d'un cœur noble; il a été séduit par la jeunesse, par la candeur & par la générosité apparente d'un homme de vingt-sept ans, prêt à être élevé à la magistrature, qui lui prêtait douze cents francs pour une affaire urgente, & qui lui promettait de lui faire tenir cent mille écus dans peu de jours, par une compagnie opulente. C'est-là le fond & le nœud du procès. Il faut absolument examiner s'il est probable qu'un homme qu'on suppose avoir reçu près de cent mille écus en or, vienne le lendemain matin demander en hâte douze cents francs pour une affaire pressante, à celui-là même qui lui a donné la veille douze mille quatre cents vingt-cinq louis d'or.

Il n'y a là aucune vraisemblance.

Il est encore plus improbable, comme on l'a déjà dit, qu'un homme de distinction, un officier général, père de famille, pour récompenser celui qui vient de lui rendre le service

inoui de lui prêter cent mille écus sans le connaître, ait par reconnaissance imaginé de le faire pendre; lui qui, supposé nanti de cette somme immense, n'avait qu'à attendre paisiblement les échéances éloignées du payement; lui qui pour gagner du temps n'avait pas besoin de commettre le plus lâche des crimes; lui qui n'en a jamais commis. Certes, il est plus naturel de penser que le petit-fils d'un agioteur fripon, & d'une misérable prêteuse sur gages, a profité de la confiance aveugle d'un homme de guerre pour lui extorquer cent mille écus, & qu'il a promis de partager cette somme avec les hommes vils qui pourraient l'aider dans cette manœuvre.

4°. Il y a des témoins qui déposent en faveur de *du Jonquay* & de la *Verron*. Qui sont ces témoins? que déposent-ils?

C'est d'abord une nommée *Tourtera*, une courtière qui soutenait la *Verron* dans son petit commerce de prêteuse sur gages, & qui a été mise cinq fois à l'hôpital pour ses infamies scandaleuses; ce qui est très-aisé à vérifier.

C'est un cocher nommé *Gilbert*, qui, tantôt ferme dans le crime, & tantôt ébranlé, a déclaré chez une dame *Petit*, en présence de six personnes, qu'il avait été suborné par *du Jonquay*. Il a demandé plusieurs fois à d'autres personnes s'il était encore à temps de se rétracter, & réitéré ces propos devant témoins. (*)

De plus, il se peut encore que ce *Gilbert*

(*) C'est ce que le comte de *Morangiés* articule. S'il en imposait, il serait trop coupable. S'il dit vrai, la cause est jugée.

se soit trompé & n'ait point menti. Il se peut qu'il ait vu quelque argent chez des prêteurs sur gages, & qu'on lui ait fait accroire qu'il y avait trois cents mille livres. Rien n'est plus dangereux en bien des gens qu'une tête chaude qui croit avoir vu ce qu'elle n'a pu voir.

C'est un nommé *Aubriot*, filleul de cette entremetteuse *Tourtera* & conduit par elle. Il dépose avoir vu dans une rue de Paris, le 23me septembre 1771, le docteur *du Jonquay* en manteau, portant des sacs.

Ce n'est pas-là assurément une preuve bien forte que ce docteur ait fait ce jour-là même vingt-six voyages à pied, & ait couru cinq lieues pour donner *secrétement* douze mille quatre cents vingt-cinq louis en attendant le reste. Il paraît clair qu'il alla ce jour-là chez le maréchal de camp, qu'il lui parla; & il paraît probable qu'il le trompa; mais il n'est pas clair qu'*Aubriot* l'y ait vu aller treize fois en un matin, & retourner treize fois. Il est encore moins clair que cet *Aubriot* ait pu voir ce jour-là tant de choses dans la rue, affligé de la vérole, (il faut appeler les choses par leur nom,) frotté de mercure ce jour même, les jambes chancelantes, la tête enflée, la langue hors de la bouche; ce n'est pas-là le moment de courir. Son ami *du Jonquay* lui aurait-il dit: «Venez risquer votre vie pour me voir faire » cinq lieues de chemin chargé d'or; je vais » donner toute la fortune de ma famille en » *secret* à un homme noyé de dettes; je veux » avoir en secret, pour témoin, un homme » de votre caractère? » Cela n'est pas vraisemblable. Le chirurgien qui administrait le

mercure à ce Monsieur, atteste qu'il n'était guère en état de sortir ; & le fils de ce chirurgien, dans son interrogatoire, s'en rapporte à l'académie de chirurgie.

Mais enfin, qu'un homme vigoureux ait eu la force, dans cet état honteux & horrible, de prendre l'air, & de faire quelques pas dans une rue, qu'en résulte-t-il ? A-t-il vu *du Jonquay* faire vingt-six voyages du haut de son galetas à l'hôtel du maréchal de camp ? A-t-il vu douze mille quatre cents vingt-cinq louis d'or entre ses mains ? Quelqu'un a-t-il été témoin de ce prodige digne des mille & une nuits ? Non, sans doute, non, personne ; à quoi se réduisent donc tous ces témoignages qu'on allégue ?

5°. Que la fille de la *Verron*, dans son galetas, ait emprunté quelquefois de petites sommes sur gages, que la *Verron* en ait prêté pour faire son petit-fils conseiller au parlement, cela ne fait rien au fond de l'affaire ; il paraît toujours que ce magistrat n'a pas couru cinq lieues à pied pour porter cent mille écus ; & que le maréchal de camp ne les a jamais reçus.

6°. Un nommé *Aubourg* se présente, non-seulement comme témoin, mais comme protecteur, comme bienfaiteur de l'innocence opprimée. Les avocats de la famille *Verron* font de cet homme un citoyen d'une vertu aussi intrépide que rare. Il a été sensible aux malheur du docteur *du Jonquay*, de sa mère, de sa grand'mère qu'il ne connaissait pas. Il leur a offert son crédit & sa bourse, sans autre

intérêt que le plaisir héroïque de secourir la vertu qu'on persécute.

A l'examen, il se trouve que ce héros de la bienfesance est un malheureux qui a d'abord été laquais, puis tapissier, puis courtier, puis banqueroutier; & qui prête aujourd'hui sur gages, comme la *Verron* & la *Tourtera*. Il vole au secours des personnes de sa profession. Cette *Tourtera* lui a donné d'abord vinq-cinq louis pour disposer sa probité à prêter son ministère à la famille désolée. Le généreux *Aubourg* a eu la grandeur d'ame de faire un contrat avec la vieille aïeule presque mourante, par lequel elle lui donne cent quinze mille livres sur les cent mille écus que doit le maréchal de camp, à condition qu'*Aubourg* fera les frais du procès. Il prend même la précaution de faire ratifier ce marché dans le testament qu'on dicte à la vieille agioteuse, ou qu'on suppose prononcé par cette vieille. Cet homme vénérable espère donc partager un jour, avec quelques témoins, les dépouilles du maréchal de camp. C'est le grand cœur d'*Aubourg* qui a ourdi cette trame; c'est lui qui a conduit le procès dont il a fait son patrimoine. Il a cru que des billets à ordre seraient infailliblement payés; c'est un receleur qui partage le butin des voleurs, & qui en prend pour lui la meilleure part.

Telles sont les réponses du maréchal de camp. Je n'en diminue rien; je n'y ajoute rien; je ne fais que raconter.

Je vous ai exposé, Monsieur, toute la substance de ce procès, & tout ce qu'on allégue de plus fort des deux côtés.

Je

Je vous demande à préſent votre opinion ſur ce qu'il faut prononcer en cas que les choſes reſtent dans le même état, en cas qu'on ne puiſſe arracher irrévocablement la vérité d'aucun côté, & la manifeſter ſans nuage.

Les raiſons de l'officier général paraiſſent juſqu'ici convaincantes. L'équité naturelle eſt pour lui. Cette équité naturelle que DIEU a miſe dans le cœur de tous les hommes eſt la baſe de toutes les lois. Faudra-t-il détruire ce fondement de toute juſtice pour condamner un homme à payer cent mille écus qu'il ne paraît pas devoir?

Il a fait des billets pour cent mille écus dans la vaine eſpérance qu'on lui donnerait l'argent; il a traité avec un jeune inconnu comme s'il avait traité avec le banquier du roi ou de l'impératrice reine. Ses billets auront-ils plus de force que ſes raiſons? On ne doit certainement que ce qu'on a reçu. Les billets, les polices, les reconnaiſſances, ſuppoſent toujours qu'on a touché l'argent. Mais s'il y a des preuves qu'on n'a rien touché, on ne doit rien rendre. S'il y a écrit contre écrit, le dernier annulle l'autre. Or, ici le dernier écrit eſt celui de *du Jonquay* & de ſa mère; & il porte que leur adverſe partie n'a jamais reçu d'eux les cent mille écus, & qu'ils ſont des fripons.

Quoi! parce qu'ils auront déſavoué leur aveu, parce qu'ils auront reçu un coup de poing, on leur adjugerait le bien d'autrui?

Je ſuppoſe (ce qui n'eſt pas vraiſemblable) que les juges, liés par les formes, condamnent le maréchal de camp à payer ce qu'il ne doit point, ne ruinent-ils pas ſa réputation ainſi,

que sa fortune ? Tous ceux qui se sont élevés contre lui dans cette étrange aventure, ne diront-ils pas qu'il a calomnieusement accusé ses adversaires d'un crime dont lui-même est coupable ? Il perdra son honneur à leurs yeux en perdant son bien. Il ne sera justifié que dans l'esprit de ceux qui examinent profondément. C'est toujours le très-petit nombre. Où sont les hommes qui aient le loisir, l'attention, la capacité, la bonne foi, de considérer toutes les faces d'une affaire qui ne les regarde pas ? Ils en jugent comme notre ancien parlement condamnait les livres, sans les lire.

Vous le savez, on juge de tout sur des préjugés, sur parole, & au hasard. Personne ne fait réflexion que la cause d'un citoyen doit intéresser tous les citoyens, & que nous pouvons subir, avec désespoir, le sort sous lequel nous le voyons accablé avec des yeux indifférens. Nous écrivons tous les jours sur des jugemens portés par le sénat de Rome & par l'aréopage d'Athènes, à peine songeons-nous à ce qui se passe dans nos tribunaux !

Vous, Monsieur, qui embrassez l'Europe dans vos recherches & dans vos décisions, daignez me prêter vos lumières. Il se peut, à toute force, que des formalités de chicane que je ne connais pas, fassent perdre le procès au maréchal de camp ; mais il me semble qu'il le gagnera au tribunal du public éclairé, ce grand juge sans appel qui prononce sur le fond des choses, & qui décide de la réputation.

I.

IDÉE.

SECTION PREMIÈRE.

QU'EST-CE qu'une idée?

C'eſt une image qui ſe peint dans mon cerveau.

Toutes vos penſées ſont donc des images?

Aſſurément; car les idées les plus abſtraites ne ſont que les ſuites de tous les objets que j'ai aperçus. Je ne prononce le mot d'*être* en général que parce que j'ai connu des êtres particuliers. Je ne prononce le nom d'*infini* que parce que j'ai vu des bornes, & que je recule ces bornes dans mon entendement autant que je le puis; je n'ai des idées que parce que j'ai des images dans la tête.

Et quel eſt le peintre qui fait ce tableau?

Ce n'eſt pas moi; je ne ſuis pas aſſez bon deſſinateur; c'eſt celui qui m'a fait, qui fait mes idées.

Et d'où ſavez-vous que ce n'eſt pas vous qui faites des idées?

De ce qu'elles me viennent très-ſouvent malgré moi quand je veille, & toujours malgré moi quand je rêve en dormant.

Vous êtes donc perſuadé que vos idées ne vous appartiennent que comme vos cheveux qui croiſſent, qui blanchiſſent, & qui tombent ſans que vous vous en mêliez?

Rien n'eſt plus évident ; tout ce que je puis faire c'eſt de les friſer, de les couper, de les poudrer ; mais il ne m'appartient pas de les produire.

Vous ſeriez donc de l'avis de *Mallebranche*, qui diſait que nous voyons tout en DIEU ?

Je ſuis bien ſûr au moins que ſi nous ne voyons pas les choſes dans le grand Etre, nous les voyons par ſon action puiſſante & préſente.

Et comment cette action ſe fait-elle ?

Je vous ai dit cent fois dans nos entretiens que je n'en ſavais pas un mot, & que DIEU n'a dit ſon ſecret à perſonne. J'ignore ce qui fait battre mon cœur, courir mon ſang dans mes veines ; j'ignore le principe de tous mes mouvemens ; & vous voulez que je vous diſe comment je ſens & comment je penſe ? cela n'eſt pas juſte.

Mais vous ſavez au moins ſi votre faculté d'avoir des idées eſt jointe à l'étendue ?

Pas un mot. Il eſt bien vrai que *Tatien*, dans ſon diſcours aux Grecs, dit que l'ame eſt compoſée manifeſtement d'un corps. *Irénée*, dans ſon chap. XXVI du ſecond livre, dit que le Seigneur a enſeigné que nos ames gardent la figure de notre corps pour en conſerver la mémoire. *Tertullien* aſſure, dans ſon ſecond livre de l'Ame, qu'elle eſt un corps. *Arnobe*, *Lactance*, *Hilaire*, *Grégoire* de Nyſſe, *Ambroiſe* n'ont point une autre opinion. On prétend que d'autres pères de l'Egliſe aſſurent que l'ame eſt ſans aucune étendue, & qu'en cela ils ſont de l'avis de *Platon* ; ce qui eſt très-douteux. Pour moi,

je n'ose être d'aucun avis ; je ne vois qu'incompréhensibilité dans l'un & dans l'autre système ; & après y avoir rêvé toute ma vie, je suis aussi avancé que le premier jour.

Ce n'était donc pas la peine d'y penser.

Il est vrai ; celui qui jouit en sait plus que celui qui réfléchit, ou du moins il sait mieux, il est plus heureux ; mais que voulez-vous ? il n'a pas dépendu de moi ni de recevoir ni de rejeter dans ma cervelle toutes les idées qui sont venues y combattre les unes contre les autres, & qui ont pris mes cellules médullaires pour leur champ de bataille. Quand elles se sont bien battues, je n'ai recueilli de leurs dépouilles que l'incertitude.

Il est bien triste d'avoir tant d'idées, & de ne savoir pas au juste la nature des idées.

Je l'avoue ; mais il est bien plus triste, & beaucoup plus sot de croire savoir ce qu'on ne sait pas.

Mais si vous ne savez pas positivement ce que c'est qu'une idée, si vous ignorez d'où elles vous viennent, vous savez du moins par où elles vous viennent ?

Oui, comme les anciens Egyptiens, qui ne connaissant pas la source du Nil, savaient très-bien que les eaux du Nil leur arrivaient par le lit de ce fleuve. Nous savons très-bien que les idées nous viennent par les sens ; mais nous ignorons toujours d'où elles partent. La source de ce Nil ne sera jamais découverte.

S'il est certain que toutes les idées vous sont données par les sens, pourquoi donc la sorbonne, qui a si long-temps embrassé cette

doctrine d'*Ariſtote*, l'a-t-elle condamnée avec tant de virulence dans *Helvétius* ?

C'eſt que la ſorbonne eſt compoſée de théologiens.

SECTION II.

Tout en DIEU.

In Deo vivimus, movemur, & ſumus.

Tout ſe meut, tout reſpire, & tout exiſte en Dieu. (*)

Aratus, cité & approuvé par St. *Paul*, fit donc cette confeſſion de foi chez les Grecs.

Le vertueux *Caton* dit la même choſe : *Jupiter eſt quodcumque vides, quocumque moveris.*

Mallebranche eſt le commentateur d'*Aratus*, de St *Paul*, & de *Caton*. Il réuſſit d'abord en montrant les erreurs des ſens & de l'imagination ; mais quand il voulut développer ce grand ſyſtême que tout eſt en DIEU, tous les lecteurs dirent que le commentaire eſt plus obſcur que le texte. Enfin, en creuſant cet abyme, la tête lui tourna ; il eut des converſations avec le Verbe, il fut ce que le Verbe a fait dans les autres planètes : il devint tout-à-fait fou. Cela doit nous donner de terribles alarmes, à nous autres chétifs qui feſons les entendus.

Pour bien entrer au moins dans la penſée

(*) Cette ſection eſt un extrait (fait par l'auteur) du commentaire ſur *Mallebranche*. Voyez Philoſophie, tom. I.

de *Mallebranche*, dans le temps qu'il était sage, il faut d'abord n'admettre que ce que nous concevons clairement, & rejeter ce que nous n'entendons pas. N'est-ce pas être imbécille que d'expliquer une obscurité par des obscurités ?

Je sens invinciblement que mes premières idées & mes sensations me sont venues malgré moi. Je conçois très-clairement que je ne puis me donner aucune idée. Je ne puis me rien donner ; j'ai tout reçu. Les objets qui m'entourent ne peuvent me donner ni idée ni sensation par eux-mêmes ; car comment se pourrait-il qu'un morceau de matière eût en soi la vertu de produire dans moi une pensée ?

Donc je suis mené malgré moi à penser que l'Etre éternel, qui donne tout, me donne mes idées, de quelque manière que ce puisse être.

Mais, qu'est-ce qu'une idée ? qu'est-ce qu'une sensation, une volonté ? &c. c'est moi apercevant, moi sentant, moi voulant.

On sait enfin qu'il n'y a pas plus d'être réel appelé *idée* que d'être réel nommé *mouvement* ; mais il y a des corps mus.

De même, il n'y a point d'être particulier nommé *mémoire*, *imagination*, *jugement* ; mais nous nous souvenons, nous imaginons, nous jugeons. Tout cela est d'une vérité triviale ; mais il est nécessaire de rebattre souvent cette vérité ; car les erreurs contraires sont plus triviales encore.

Lois de la nature.

MAINTENANT, comment l'Etre éternel &

formateur produirait-il tous ces modes dans des corps organisés ?

A-t-il mis deux êtres dans un grain de froment dont l'un fera germer l'autre ? a-t-il mis deux êtres dans un cerf, dont l'un fera courir l'autre ? non, sans doute. Tout ce qu'on en sait, est que le grain est doué de la faculté de végéter, & le cerf de celle de courir.

C'est évidemment une mathématique générale qui dirige toute la nature, & qui opère toutes les productions. Le vol des oiseaux, le nagement des poissons, la course des quadrupèdes, sont des effets démontrés des règles du mouvement connues. *Mens agitat molem.*

Les sensations, les idées de ces animaux peuvent-elles être autre chose que des effets plus admirables de lois mathématiques plus cachées ?

Mécanique des sens & des idées.

C'EST par ces lois que tout animal se meut pour chercher sa nourriture. Vous devez donc conjecturer qu'il y a une loi par laquelle il a l'idée de sa nourriture, sans quoi il n'irait pas la chercher.

L'intelligence éternelle a fait dépendre d'un principe toutes les actions de l'animal ; donc l'intelligence éternelle a fait dépendre du même principe les sensations qui causent ces actions.

L'auteur de la nature aura-t-il disposé avec un art si divin les instrumens merveilleux des sens ; aura-t-il mis des rapports si étonnans entre les yeux & la lumière, entre l'atmosphère & les oreilles, pour qu'il ait encore besoin

d'accomplir son ouvrage par un autre secours ? La nature agit toujours par les voies les plus courtes. La longueur du procédé est impuissance ; la multiplicité des secours est faiblesse : donc il est à croire que tout marche par le même ressort.

Le grand Être fait tout.

NON-SEULEMENT nous ne pouvons nous donner aucune sensation, nous ne pouvons même en imaginer au-delà de celles que nous avons éprouvées. Que toutes les académies de l'Europe proposent un prix pour celui qui imaginera un nouveau sens ; jamais on ne gagnera ce prix. Nous ne pouvons donc rien purement par nous-mêmes, soit qu'il y ait un être invisible & intangible dans notre cervelet, ou répandu dans notre corps, soit qu'il n'y en ait pas : & il faut convenir que, dans tous les systèmes, l'auteur de la nature nous a donné tout ce que nous avons, organes, sensations, idées, qui en sont la suite.

Puisque nous naissons ainsi sous sa main, *Mallebranche*, malgré toutes ses erreurs, aurait donc raison de dire philosophiquement que nous sommes dans DIEU, & que nous voyons tout dans DIEU ; comme *St Paul* le dit dans le langage de la théologie, *Aratus* & *Caton* dans celui de la morale.

Que pouvons-nous donc entendre par ces mots, *voir tout en* DIEU ?

Ou ce sont des paroles vides de sens, ou elles signifient que DIEU nous donne toutes nos idées.

Que veut dire recevoir une idée ? ce n'eſt pas nous qui la créons quand nous la recevons ; donc il n'eſt pas ſi anti-philoſophique qu'on l'a cru, de dire : C'eſt DIEU qui fait des idées dans ma tête, de même qu'il fait le mouvement dans tout mon corps. Tout eſt donc une action de DIEU ſur les créatures.

Comment tout eſt-il action de DIEU ?

Il n'y a dans la nature qu'un principe univerſel, éternel & agiſſant ; il ne peut en exiſter deux ; car ils ſeraient ſemblables ou différens. S'ils ſont différens, ils ſe détruiſent l'un l'autre ; s'ils ſont ſemblables, c'eſt comme s'il n'y en avait qu'un. L'unité de deſſein dans le grand tout infiniment varié annonce un ſeul principe ; ce principe doit agir ſur tout être, ou il n'eſt plus principe univerſel.

S'il agit ſur tout être, il agit ſur tous les modes de tout être. Il n'y a donc pas un ſeul mouvement, un ſeul mode, une ſeule idée qui ne ſoit l'effet immédiat d'une cauſe univerſelle toujours préſente.

La matière de l'univers appartient donc à DIEU tout autant que les idées, & les idées tout autant que la matière.

Dire que quelque choſe eſt hors de lui, ce ſerait dire qu'il y a quelque choſe hors du grand tout. DIEU étant le principe univerſel de toutes les choſes, toutes exiſtent donc en lui & par lui.

Ce ſyſtème renferme celui de la *prémotion phyſique ;* mais comme une roue immenſe renferme une petite roue qui cherche à s'en écarter.

Le principe que nous venons d'exposer est trop vaste pour admettre aucune vue particulière.

La prémotion physique occupe l'Etre universel des changemens qui se passent dans la tête d'un janséniste & d'un moliniste; mais pour nous autres, nous n'occupons l'Etre des êtres que des lois de l'univers. La prémotion physique fait une affaire importante à DIEU de cinq propositions dont une sœur converse aura entendu parler; & nous fesons à DIEU l'affaire la plus simple de l'arrangement de tous les mondes.

La prémotion physique est fondée sur ce principe à la grecque, que *si un être pensant se donnait une idée il augmenterait son être.* Or, nous ne savons ce que c'est qu'augmenter son être; nous n'entendons rien à cela. Nous disons qu'un être pensant se donnerait de nouveaux modes, & non pas une addition d'existence. De même que quand vous dansez, vos coulés, vos entrechats, & vos attitudes ne vous donnent pas une existence nouvelle, qui nous semblerait absurde. Nous ne sommes d'accord avec la prémotion physique qu'en étant convaincus que nous ne nous donnons rien.

On crie contre le système de la prémotion, & contre le nôtre, que nous ôtons aux hommes la liberté : DIEU nous en garde. Il n'y a qu'à s'entendre sur ce mot *Liberté* : nous en parlerons en son lieu; & en attendant, le monde ira comme il est allé toujours, sans que les thomistes ni leurs adversaires, ni tous les disputeurs du monde y puissent rien changer;

& nous aurons toujours des idées sans savoir précisément ce que c'est qu'une idée.

IDENTITÉ.

Ce terme scientifique ne signifie que *même chose*. Il pourrait être rendu en français par *mémeté*. Ce sujet est bien plus intéressant qu'on ne pense. On convient qu'on ne doit jamais punir que la personne coupable, le même individu & point un autre. Mais un homme de cinquante ans n'est réellement point le même individu que l'homme de vingt ; il n'a plus aucune des parties qui formaient son corps ; & s'il a perdu la mémoire du passé, il est certain que rien ne lie son existence actuelle à une existence qui est perdue pour lui.

Vous n'êtes le même que par le sentiment continu de ce que vous avez été & de que vous êtes ; vous n'avez le sentiment de votre être passé que par la mémoire : ce n'est donc que la mémoire qui établit l'identité, la mêmeté de votre personne.

Nous sommes réellement physiquement comme un fleuve dont toutes les eaux coulent dans un flux perpétuel. C'est le même fleuve par son lit, ses rives, sa source, son embouchure, par tout ce qui n'est pas lui ; mais changeant à tout moment son eau qui constitue son être, il n'y a nulle identité, nulle mêmeté pour ce fleuve.

S'il y avait un *Xerxès* tel que celui qui fouettait l'Hellespont pour lui avoir désobéi, & qui lui envoyait une paire de menottes ; si le fils

de ce *Xerxès* s'était noyé dans l'Euphrate, & que *Xerxès* voulût punir ce fleuve de la mort de son fils, l'Euphrate aurait raison de lui répondre : Prenez-vous-en aux flots qui roulaient dans le temps que votre fils se baignait. Ces flots ne m'appartiennent point du tout ; ils sont allés dans le golfe persique, une partie s'y est salée, une autre s'est convertie en vapeurs, & s'en est allée dans les Gaules par un vent de sud-est ; elle est entrée dans les chicorées & dans les laitues que les Gaulois ont mangées : prenez le coupable où vous le trouverez.

Il en est ainsi d'un arbre dont une branche cassée par le vent aurait fendu la tête de votre grand-père. Ce n'est plus le même arbre, toutes ses parties ont fait place à d'autres. La branche qui a tué votre grand-père n'est point à cet arbre ; elle n'existe plus.

On a donc demandé comment un homme qui aurait absolument perdu la mémoire avant sa mort, & dont les membres seraient changés en d'autres substances, pourrait être puni de ses fautes, ou récompensé de ses vertus quand il ne serait plus lui-même ? J'ai lu dans un livre connu cette demande & cette réponse.

Demande. Comment pourrais-je être récompensé ou puni quand je ne serai plus, quand il ne restera rien de ce qui aura constitué ma personne ? ce n'est que par ma mémoire que je suis toujours moi. Je perds ma mémoire dans ma dernière maladie ; il faudra donc après ma mort un miracle pour me la rendre, pour me faire rentrer dans mon existence perdue ?

Réponse. C'est-à-dire que si un prince ayai

égorgé sa famille pour régner, s'il avait tyrannisé ses sujets, il en serait quitte pour dire à DIEU : Ce n'est pas moi, j'ai perdu la mémoire ; vous vous méprenez, je ne suis plus la même personne. Pensez-vous que DIEU fût bien content de ce sophisme ?

Cette réponse est très-louable, mais elle ne résout pas entièrement la question.

Il s'agit d'abord de savoir si l'entendement & la sensation sont une faculté donnée de DIEU à l'homme, ou une substance créée ; ce qui ne peut guère se décider par la philosophie, qui est si faible & si incertaine.

Ensuite il faut savoir si l'ame étant une substance, & ayant perdu toute connaissance du mal qu'elle a pu faire, étant aussi étrangère à tout ce qu'elle a fait avec son corps qu'à tous les autres corps de notre univers, peut & doit, selon notre manière de raisonner, répondre dans un autre univers des actions dont elle n'a aucune connaissance ; s'il ne faudrait pas en effet un miracle pour donner à cette ame le souvenir qu'elle n'a plus, pour la rendre présente aux délits anéantis dans son entendement, pour la faire la même personne qu'elle était sur terre ; ou bien, si DIEU la jugerait à peu près comme nous condamnons sur la terre un coupable, quoiqu'il ait absolument oublié ses crimes manifestes. Il ne s'en souvient plus ; mais nous nous en souvenons pour lui, nous le punissons pour l'exemple. Mais DIEU ne peut punir un mort pour qu'il serve d'exemple aux vivans. Personne ne sait si ce mort est condamné ou absous. DIEU ne peut donc le punir que parce qu'il sentit &

qu'il exécuta autrefois le désir de mal faire. Mais, si quand il se présente mort au tribunal de DIEU il n'a plus rien de ce désir; s'il l'a entièrement oublié depuis vingt ans; s'il n'est plus du tout la même personne, qui DIEU punira-t-il en lui ?

Ces questions ne paraissent guère du ressort de l'esprit humain : il paraît qu'il faut dans tous ces labyrinthes recourir à la foi seule; c'est toujours notre dernier asile.

Lucrèce avait en partie senti ces difficultés quand il peint, dans son troisième livre, un homme qui craint ce qui lui arrivera lorsqu'il ne sera plus le même homme.

Non radicitus è vita se tollit & exit;
Sed facit esse sui quiddam super insciis ipse.

Sa raison parle en vain; sa crainte le dévore
Comme si n'étant plus il pouvait être encore.

Mais ce n'est pas à *Lucrèce* qu'il faut s'adresser pour connaître l'avenir.

Le célèbre *Toland*, qui fit sa propre épitaphe, la finit par ces mots : *Idem futurus Tolandus nunquam :* il ne sera jamais le même *Toland*. Cependant il est à croire que DIEU l'aurait bien su retrouver s'il avait voulu; mais il est à croire aussi que l'Etre qui existe nécessairement est nécessairement bon.

IDOLE, IDOLATRE, IDOLATRIE.

IDOLE, du grec *Eidos*, figure, *Eidolos*, représentation d'une figure. *Latreuein*, servir,

révérer, adorer. Ce mot adorer a, comme on sait, beaucoup d'acceptions différentes : il signifie porter la main à la bouche en parlant avec respect : se courber, se mettre à genoux, saluer, & enfin communément rendre un culte suprême. Toujours des équivoques.

Il est utile de remarquer ici que le dictionnaire de Trévoux commence cet article par dire que tous les païens étaient idolâtres, & que les Indiens sont encore des peuples idolâtres. Premièrement, on n'appela personne païen avant *Théodose le jeune*. Ce nom fut donné alors aux habitants des bourgs d'Italie, *Pagorum incolæ*, *pagani*, qui conservèrent leur ancienne religion. Secondement, l'Indoustan est mahométan ; & les mahométans sont les implacables ennemis des images & de l'idolâtrie. Troisièmement, on ne doit point appeler idolâtres beaucoup de peuples de l'Inde qui sont de l'ancienne religion des Parsis, ni certaines castes qui n'ont point d'idole.

SECTION PREMIÈRE.

Y a-t-il jamais eu un gouvernement idolâtre ?

Il paraît que jamais il n'y a eu aucun peuple sur la terre qui ait pris ce nom d'idolâtre. Ce mot est une injure, un terme outrageant, tel que celui de *gavache* que les Espagnols donnaient autrefois aux Français, & celui de *maranes* que les Français donnaient aux Espagnols. Si on avait demandé au sénat de Rome,

à

à l'aréopage d'Athènes, à la cour des rois de Perse : *Etes-vous idolâtres ?* ils auraient à peine entendu cette question. Nul n'aurait répondu : Nous adorons des images, des idoles. On ne trouve ce mot idolâtre, idolâtrie, ni dans *Homère*, ni dans *Hésiode*, ni dans *Hérodote*, ni dans aucun auteur de la religion des Gentils. Il n'y a jamais eu aucun édit, aucune loi qui ordonnât qu'on adorât des idoles, qu'on les servît en dieux, qu'on les regardât comme des dieux.

Quand les capitaines romains & carthaginois fesaient un traité, ils attestaient tous leurs dieux. C'est en leur présence, disaient-ils, que nous jurons la paix. Or, les statues de tous ces dieux, dont le dénombrement était très-long, n'étaient pas dans la tente des généraux. Ils regardaient ou feignaient les dieux comme présens aux actions des hommes, comme témoins, comme juges. Et ce n'est pas assurément le simulacre qui constituait la divinité.

De quel œil voyaient-ils donc les statues de leurs fausses divinités dans les temples ? du même œil, s'il est permis de s'exprimer ainsi, que les catholiques voient les images, objets de leur vénération. L'erreur n'était pas d'adorer un morceau de bois ou de marbre, mais d'adorer une fausse divinité représentée par ce bois & ce marbre. La différence entr'eux & les catholiques n'est pas qu'ils eussent des images, & que les catholiques n'en aient point ; la différence est que leurs images figuraient des êtres fantastiques dans une religion fausse, & que les images chrétiennes figurent des êtres réels dans une religion véritable. Les Grecs avaient la statue

d'*Hercule*, & nous celle de *St Christophe*; ils avaient *Esculape* & sa chèvre, & nous *St Roch* & son chien; ils avaient *Mars* & sa lance, & nous *St Antoine* de Padoue & *St Jacques* de Compostelle.

Quand le consul *Pline* adresse les prières *aux dieux immortels*, dans l'exorde du panégyrique de *Trajan*, ce n'est pas à des images qu'il les adresse. Ces images n'étaient pas immortelles.

Ni les derniers temps du paganisme, ni les plus reculés, n'offrent un seul fait qui puisse faire conclure qu'on adorât une idole. *Homère* ne parle que des dieux qui habitent le haut Olympe. Le palladium, quoique tombé du ciel, n'était qu'un gage sacré de la protection de *Pallas*; c'était elle qu'on vénérait dans le palladium: c'était notre sainte ampoule.

Mais les Romains & les Grecs se mettaient à genoux devant des statues, leur donnaient des couronnes, de l'encens, des fleurs, les promenaient en triomphe dans les places publiques. Les catholiques ont sanctifié ces coutumes, & ne se disent point idolâtres.

Les femmes en temps de sécheresse portaient les statues des dieux après avoir jeûné. Elles marchaient pieds nus, les cheveux épars; & aussitôt il pleuvait à seaux, comme dit *Pétrone*: *Et statim urceatim pluebat.* N'a-t-on pas consacré cet usage, illégitime chez les Gentils, & légitime parmi les catholiques? Dans combien de villes ne porte-t-on pas nus pieds des charognes pour obtenir les bénédictions du ciel par leur intercession? Si un turc, un lettré chinois était témoin de ces cérémonies, il pourrait par ignorance accuser les Italiens de mettre

leur confiance dans les simulacres qu'ils promènent ainsi en procession.

SECTION II.

Examen de l'idolâtrie ancienne.

Du temps de *Charles I* on déclara la religion catholique idolâtre en Angleterre. Tous les presbytériens sont persuadés que les catholiques adorent un pain qu'ils mangent, & des figures qui sont l'ouvrage de leurs sculpteurs & de leurs peintres. Ce qu'une partie de l'Europe reproche aux catholiques, ceux-ci le reprochent eux-mêmes aux Gentils.

On est surpris du nombre prodigieux de déclamations débitées dans tous les temps contre l'idolâtrie des Romains & des Grecs; & ensuite on est surpris encore quand on voit qu'ils n'étaient pas idolâtres.

Il y avait des temples plus privilégiés que les autres. La grande *Diane* d'Ephèse avait plus de réputation qu'une *Diane* de village. Il se fesait plus de miracles dans le temple d'*Esculape* à Epidaure que dans un autre de ses temples. La statue de *Jupiter Olimpien* attirait plus d'offrandes que celle du *Jupiter Paphlagonien*. Mais puisqu'il faut toujours opposer ici les coutumes d'une religion vraie à celles d'une religion fausse, n'avons-nous pas eu depuis plusieurs siècles plus de dévotion à certains autels qu'à d'autres?

Notre-Dame de Lorette n'a-t-elle pas été préférée à Notre-Dame des Neiges, à celles

des Ardens, à celle de Hall ? &c. ce n'eſt pas à dire qu'il y ait plus de vertu dans une ſtatue à Lorette que dans une ſtatue du village de Hall, mais nous avons eu plus de dévotion à l'une qu'à l'autre ; nous avons cru que celle qu'on invoquait aux pieds de ſes ſtatues daignait du haut du ciel répandre plus de faveurs, opérer plus de miracles dans Lorette que dans Hall ; cette multiplicité d'images de la même perſonne prouve même que ce ne ſont point ces images qu'on vénère, & que le culte ſe rapporte à la perſonne qui eſt repréſentée ; car il n'eſt pas poſſible que chaque image ſoit la choſe même : il y a mille images de *St François*, qui même ne lui reſſemblent point, & qui ne ſe reſſemblent point entr'elles ; & toutes indiquent un ſeul *St François*, invoqué le jour de ſa fête par ceux qui ont dévotion à ce ſaint.

Il en était abſolument de même chez les païens : on n'avait imaginé qu'une ſeule divinité, un ſeul *Apollon*, & non pas autant d'*Apollons* & de *Dianes* qu'ils avaient de temples & de ſtatues. Il eſt donc prouvé, autant qu'un point d'hiſtoire peut l'être, que les anciens ne croyaient pas qu'une ſtatue fût une divinité, que le culte ne pouvait être rapporté à cette ſtatue, à cette idole ; & par conſéquent les anciens n'étaient point idolâtres. C'eſt à nous à voir ſi on doit ſaiſir ce prétexte pour nous accuſer d'idolâtrie ?

Une populace groſſière & ſuperſtitieuſe qui ne raiſonnait point, qui ne ſavait ni douter, ni nier, ni croire, qui courait au temple par oiſiveté, & parce que les petits y ſont égaux

aux grands, qui portait son offrande par coutume, qui parlait continuellement de miracles sans en avoir examiné aucun, & qui n'était guère au-dessus des victimes qu'elle amenait; cette populace, dis-je, pouvait bien, à la vue de la grande *Diane*, & de *Jupiter* tonnant, être frappée d'une horreur religieuse, & adorer sans le savoir la statue même. C'est ce qui est arrivé quelquefois dans nos temples à nos paysans grossiers, & on n'a pas manqué de les instruire que c'est aux bienheureux, aux immortels reçus dans le ciel qu'ils doivent demander leur intercession, & non à des figures de bois & de pierre.

Les Grecs & les Romains augmentèrent le nombre de leurs dieux par leurs apothéoses: les Grecs divinisaient les conquérans, comme *Bacchus*, *Hercule*, *Persée*. Rome dressa des autels à ses empereurs. Nos apothéoses sont d'un genre différent; nous avons infiniment plus de saints qu'ils n'avaient de ces dieux secondaires, mais nous n'avons égard ni au rang ni aux conquêtes. Nous avons élevé des temples à des hommes simplement vertueux, qui seraient ignorés sur la terre s'ils n'étaient placés dans le ciel. Les apothéoses des anciens sont faites par la flatterie, les nôtres par le respect pour la vertu.

Cicéron dans ses ouvrages philosophiques ne laisse pas soupçonner seulement qu'on puisse se méprendre aux statues des dieux, & les confondre avec les dieux mêmes. Ses interlocuteurs foudroient la religion établie, mais aucun d'eux n'imagine d'accuser les Romains de prendre du marbre & de l'airain pour des divi-

nités. *Lucrèce* ne reproche cette sottise à personne, lui qui reproche tout aux superstitieux. Donc, encore une fois, cette opinion n'existait pas, on n'en avait aucune idée; il n'y avait point d'idolâtres.

Horace fait parler une statue de *Priape*, il lui fait dire: *J'étais autrefois un tronc de figuier; un charpentier, ne sachant s'il ferait de moi un dieu ou un banc, se détermina enfin à me faire dieu, &c.* Que conclure de cette plaisanterie? *Priape* était de ces divinités subalternes, abandonnées aux railleurs; & cette plaisanterie même est la preuve la plus forte que cette figure de *Priape*, qu'on mettait dans les potagers pour effrayer les oiseaux, n'était pas fort révérée.

Dacier, en se livrant à l'esprit commentateur, n'a pas manqué d'observer que *Baruch* avait prédit cette aventure, en disant: *Ils ne feront que ce que voudront les ouvriers;* mais il pouvait observer aussi qu'on en peut dire autant de toutes les statues. *Baruch* aurait-il eu une vision sur les satires d'*Horace?*

On peut d'un bloc de marbre tirer tout aussi-bien une cuvette qu'une figure d'*Alexandre*, ou de *Jupiter*, ou de quelqu'autre chose plus respectable. La matière dont étaient formés les chérubins du saint des saints aurait pu servir également aux fonctions les plus viles. Un trône, un autel en sont-ils moins révérés parce que l'ouvrier en pouvait faire une table de cuisine?

Dacier au lieu de conclure que les Romains adoraient la statue de *Priape*, & que *Baruch* l'avait prédit, devait donc conclure que les Romains s'en moquaient. Consultez tous les

auteurs qui parlent des statues de leurs dieux, vous n'en trouverez aucun qui parle d'idolâtrie ; ils disent expressément le contraire. Vous voyez dans *Martial :*

Qui finxit sacros auro vel marmore vultus,
Non facit ille Deos ; qui colit ille facit.

L'artisan ne fait point les dieux,
C'est celui qui les prie.

Dans *Ovide :*

Colitur pro Jove forma Jovis.
Dans l'image de Dieu c'est Dieu seul qu'on adore.

Dans *Stace :*

Nulla autem effigies, nulli commissa metallo.
Forma Dei mentes habitare ac numina gaudet.

Les dieux ne sont jamais dans une arche enfermés :
Ils habitent nos cœurs.

Dans *Lucain :*

Est ne Dei sedes, nisi terra & pontus & aër?
L'univers est de Dieu la demeure & l'empire.

On ferait un volume de tous les passages qui déposent que des images n'étaient que des images.

Il n'y a que le cas où les statues rendaient des oracles, qui ait pu faire penser que ces statues avaient en elles quelque chose de divin,

Mais certainement l'opinion régnante était que les dieux avaient choisi certains autels, certains simulacres pour y venir résider quelquefois, pour y donner audience aux hommes, pour leur répondre. On ne voit dans *Homère*, & dans les chœurs des tragédies grecques, que des prières à *Apollon* qui rend ses oracles sur les montagnes, en tel temple, en telle ville; il n'y a pas dans toute l'antiquité la moindre trace d'une prière adressée à une statue; si on croyait que l'esprit divin préférait quelques temples, quelques images, comme on croyait aussi qu'il préférait quelques hommes, la chose était certainement possible; ce n'était qu'une erreur de fait. Combien avons-nous d'images miraculeuses! Les anciens se vantaient d'avoir ce que nous possédons en effet; & si nous ne sommes point idolâtres, de quel droit dirons-nous qu'ils l'ont été?

Ceux qui professaient la magie, qui la croyaient une science, ou qui feignaient de croire, prétendaient avoir le secret de faire descendre les dieux dans les statues; non pas les grands dieux, mais les dieux secondaires, les génies. C'est ce que *Mercure trismégiste* appelait *faire des dieux;* & c'est ce que St. *Augustin* réfute dans sa Cité de Dieu. Mais cela même montre évidemment que les simulacres n'avaient rien en eux de divin, puisqu'il fallait qu'un magicien les animât; & il me semble qu'il arrivait bien rarement qu'un magicien fût assez habile pour donner une ame à une statue, pour la faire parler.

En un mot, les images des dieux n'étaient point des dieux. *Jupiter*, & non pas son image,

image, lançait le tonnerre ; ce n'était pas la statue de *Neptune* qui soulevait les mers ; ni celle d'*Apollon* qui donnait la lumière. Les Grecs & les Romains étaient des Gentils, des polythéistes, & n'étaient point des idolâtres.

Nous leur prodiguâmes cette injure quand nous n'avions ni statues ni temples, & nous avons continué dans notre injustice depuis que nous avons fait servir la peinture & sa sculpture à honorer nos vérités, comme ils s'en servaient pour honorer leurs erreurs.

SECTION III.

Si les Perses, les Sabéens, les Egyptiens, les Tartares, les Turcs ont été idolâtres ; & de quelle antiquité est l'origine des simulacres appelés idoles ? Histoire de leur culte.

C'EST une grande erreur d'appeler idolâtres les peuples qui rendirent un culte au soleil & aux étoiles. Ces nations n'eurent long-temps ni simulacres ni temples. Si elles se trompèrent, c'est en rendant aux astres ce qu'ils devaient au créateur des astres. Encore le dogme de *Zoroastre* ou *Zerdust*, recueilli dans le Sadder, enseigne-t-il un être suprême, vengeur & rémunérateur ; & cela est bien loin de l'idolâtrie. Le gouvernement de la Chine n'a jamais eu aucune idole ; il a toujours conservé le culte simple du maître du ciel *Kingtien*.

Gengis-kan chez les Tartares n'était point

idolâtre, & n'avait aucun ſimulacre. Les muſulmans qui rempliſſent la Grèce, l'Aſie mineure, la Syrie, la Perſe, l'Inde & l'Afrique, appellent les chrétiens idolâtres *giaours*, parce qu'ils croient que les chrétiens rendent un culte aux images. Ils brisèrent pluſieurs ſtatues qu'ils trouvèrent à Conſtantinople dans Ste Sophie & dans l'égliſe des Sts Apôtres, & dans d'autres qu'ils convertirent en moſquées. L'apparence les trompa comme elle trompe toujours les hommes, & leur fit croire que des temples dédiés à des ſaints qui avaient été hommes autrefois, des images de ces ſaints révérées à genoux, des miracles opérés dans ces temples, étaient des preuves invincibles de l'idolâtrie la plus complète; cependant il n'en eſt rien. Les chrétiens n'adorent en effet qu'un ſeul Dieu, & ne révèrent dans les bienheureux que la vertu même de DIEU qui gît dans ſes ſaints. Les iconoclaſtes & les proteſtans ont fait le même reproche d'idolâtrie à l'Egliſe, & on leur a fait la même réponſe.

Comme les hommes ont eu très-rarement des idées préciſes, & ont encore moins exprimé leurs idées par des mots précis & ſans équivoque, nous appelâmes du nom d'idolâtres les gentils & ſur-tout les polythéiſtes. On a écrit des volumes immenſes, on a débité des ſentimens divers ſur l'origine de ce culte rendu à DIEU ou à pluſieurs dieux ſous des figures ſenſibles: cette multitude de livres & d'opinions ne prouve que l'ignorance.

On ne ſait pas qui inventa les habits & les chauſſures, & on veut ſavoir qui le premier inventa les idoles? Qu'importe un paſſage de

Sanchoniathon qui vivait avant la guerre de Troye ? que nous apprend-il, quand il dit que le chaos, l'esprit, c'est-à-dire *le souffle*, amoureux de ses principes, en tira le limon, qu'il rendit l'air lumineux, que le vent *Colp* & sa femme *Baü* engendrèrent *Eon*, qu'*Eon* engendra *Genos* ? que *Cronos* leur descendant avait deux yeux par derrière comme par devant, qu'il devint dieu, & qu'il donna l'Egypte à son fils *Thaut* ? Voilà un des plus respectables monumens de l'antiquité.

Orphée ne nous en apprendra pas davantage dans sa théogonie que *Damascius* nous a conservée. Il représente le principe du monde sous la figure d'un dragon à deux têtes, l'une de taureau, l'autre de lion, un visage au milieu qu'il appelle *visage-dieu*, & des ailes dorées aux épaules.

Mais vous pouvez de ces idées bizarres tirer deux grandes vérités ; l'une que les images sensibles & les hiéroglyphes sont de l'antiquité la plus haute ; l'autre que tous les anciens philosophes ont reconnu un premier principe.

Quant au polythéisme, le bon sens vous dira que dès qu'il y a eu des hommes, c'est-à-dire, des animaux faibles, capables de raison & de folie, sujets à tous les accidens, à la maladie & à la mort, ces hommes ont senti leur faiblesse & leur dépendance : ils ont reconnu aisément qu'il est quelque chose de plus puissant qu'eux ; ils ont senti une force dans la terre qui fournit leurs alimens, une dans l'air qui souvent les détruit ; une dans le feu qui consume, & dans l'eau qui submerge. Quoi

de plus naturel dans des hommes ignorans que d'imaginer des êtres qui préſidaient à ces élémens ? quoi de plus naturel que de révérer la force inviſible qui feſait luire aux yeux le ſoleil & les étoiles ? & dès qu'on voulut ſe former une idée de ces puiſſances ſupérieures à l'homme, quoi de plus naturel encore que de les figurer d'une manière ſenſible ? Pouvait-on s'y prendre autrement ? La religion juive qui précéda la nôtre, & qui fut donnée par DIEU même, était toute remplie de ces images ſous leſquelles DIEU eſt repréſenté. Il daigne parler dans un buiſſon le langage humain ; il paraît ſur une montagne. Les eſprits céleſtes qu'il envoie viennent tous avec une forme humaine ; enfin, le ſanctuaire eſt couvert de chérubins qui ſont des corps d'hommes avec des ailes & des têtes d'animaux. C'eſt ce qui a donné lieu à l'erreur de *Plutarque*, de *Tacite*, d'*Appien* & de tant d'autres, de reprocher aux Juifs d'adorer une tête d'âne. DIEU, malgré ſa défenſe de peindre & de ſculpter aucune figure, a donc daigné ſe proportionner à la faibleſſe humaine, qui demandait qu'on parlât aux ſens par des images.

Iſaïe, dans le chap. VI, voit le Seigneur aſſis ſur un trône, & le bas de ſa robe qui remplit le temple. Le Seigneur étend ſa main, & touche la bouche de *Jérémie*, au chap. I de ce prophète. *Ezéchiel*, au chapitre III, voit un trône de ſaphir, & DIEU lui paraît comme un homme aſſis ſur ce trône. Ces images n'altèrent point la pureté de la religion juive, qui jamais n'employa les tableaux, les ſtatues, les idoles, pour repréſenter DIEU aux yeux du peuple.

Les lettrés chinois, les Parsis, les anciens Egyptiens n'eurent point d'idoles; mais bientôt *Isis* & *Osiris* furent figurés; bientôt *Bel* à Babylone fut un gros colosse. *Brama* fut un monstre bizarre dans la presqu'île de l'Inde. Les Grecs sur-tout multiplièrent les noms des dieux, les statues & les temples; mais en attribuant toujours la suprême puissance à leur *Zeus* nommé par les Latins *Jupiter*, maître des dieux & des hommes. Les Romains imitèrent les Grecs. Ces peuples placèrent toujours tous les dieux dans le ciel, sans savoir ce qu'ils entendaient par le ciel. (*).

Les Romains eurent leurs douze grands Dieux, six mâles & six femelles, qu'ils nommèrent *Dii majorum gentium*. *Jupiter*, *Neptune*, *Apollon*, *Vulcain*, *Mars*, *Mercure*; *Junon*, *Vesta*, *Minerve*, *Cérès*, *Vénus*, *Diane*. *Pluton* fut alors oublié, *Vesta* prit sa place.

Ensuite venaient les dieux *minorum gentium*, les dieux indigètes, les héros, comme *Bacchus*, *Hercule*, *Esculape*; les dieux infernaux, *Pluton*, *Proserpine*; ceux de la mer, comme *Téthys*, *Amphitrite*, *les Néréïdes*, *Glaucus*; puis les Driades, les Naïades, les dieux des jardins, ceux des bergers: il y en avait pour chaque profession, pour chaque action de la vie, pour les enfans, pour les filles nubiles, pour les mariées, pour les accouchées; on eut le dieu *Pet*. On divinisa enfin les empereurs. Ni ces empereurs, ni le dieu *Pet*, ni la déesse *Pertunda*, ni *Priape*, ni *Rumilia* la déesse des tetons, ni *Stercutius* le dieu de la garde-robe,

(*) Voyez *Ciel*.

ne furent à la vérité regardés comme les maîtres du ciel & de la terre. Les empereurs eurent quelquefois des temples, les petits dieux pénates n'en eurent point; mais tous eurent leur figure, leur idole.

C'étaient de petits magots dont on ornait son cabinet; c'étaient les amusemens des vieilles femmes & des enfans, qui n'etaient autorisés par aucun culte public. On laissait agir à son gré la superstition de chaque particulier. On retrouve encore ces petites idoles dans les ruines des anciennes villes.

Si personne ne sait quand les hommes commencèrent à se faire des idoles, on sait qu'elles sont de l'antiquité la plus haute. *Tharé* père d'*Abraham* en fesait à Ur en Chaldée. *Rachel* déroba & emporta les idoles de son beau-père *Laban*. On ne peut remonter plus haut.

Mais quelle notion précise avaient les anciennes nations de tous ces simulacres? quelle vertu, quelle puissance leur atribuait-on? croyait-on que les dieux descendaient du ciel pour venir se cacher dans ces statues? ou qu'ils leur communiquaient une partie de l'esprit divin, ou qu'ils ne leur communiquaient rien du tout? c'est encore sur quoi on a très-inutilement écrit; il est clair que chaque homme en jugeait selon le degré de sa raison, ou de sa crédulité, ou de son fanatisme. Il est évident que les prêtres attachaient le plus de divinité qu'ils pouvaient à leurs statues, pour s'attirer plus d'offrandes. On sait que les philosophes réprouvaient ces superstitions, que les guerriers s'en moquaient, que les magistrats les toléraient, & que le peuple toujours absurde ne savait ce qu'il

fesait. C'est en peu de mots l'histoire de toutes les nations à qui DIEU ne s'est pas fait connaître.

On peut se faire la même idée du culte que toute l'Egypte rendit à un bœuf, & que plusieurs villes rendirent à un chien, à un singe, à un chat, à des oignons. Il y a grande apparence que ce furent d'abord des emblèmes. Ensuite un certain bœuf *Apis*, un certain chien nommé *Anubis*, furent adorés; on mangea toujours du bœuf & des oignons : mais il est difficile de savoir ce que pensaient les vieilles femmes d'Egypte des oignons sacrés & des bœufs.

Les idoles parlaient assez souvent. On fesait commémoration à Rome, le jour de la fête de *Cybèle*, des belles paroles que la statue avait prononcées, lorsqu'on en fit la translation du palais du roi *Attale*.

Ipsa pati volui, ne sit mora, mitte volentem;
Dignus Roma locus, quò Deus omnis eat.

« J'ai voulu qu'on m'enlevât, emmenez-moi » vîte; Rome est digne que tout dieu s'y éta- » blisse. »

La statue de la Fortune avait parlé; les *Scipions*, les *Cicérons*, les *Césars*, à la vérité, n'en croyaient rien; mais la vieille à qui *Encolpe* donna un écu pour acheter des oies & des dieux pouvait fort bien le croire.

Les idoles rendaient aussi des oracles, & les prêtres cachés dans le creux des statues parlaient au nom de la divinité.

Comment au milieu de tant de dieux & de

tant de théogonies différentes, & de cultes particuliers, n'y eut-il jamais de guerre de religion chez les peuples nommés *idolâtres* ? Cette paix fut un bien qui naquit d'un mal, de l'erreur même : car chaque nation, reconnaissant plusieurs dieux inférieurs, trouva bon que ses voisins eussent aussi les leurs. Si vous exceptez *Cambyse* à qui on reprocha d'avoir tué le bœuf *Apis*, on ne voit dans l'histoire profane aucun conquérant qui ait maltraité les dieux d'un peuple vaincu. Les gentils n'avaient aucune religion exclusive, & les prêtres ne songèrent qu'à multiplier les offrandes & les sacrifices.

Les premières offrandes furent des fruits. Bientôt après il fallut des animaux pour la table des prêtres ; ils les égorgeaient eux-mêmes : ils devinrent bouchers & cruels ; enfin, ils introduisirent l'usage horrible de sacrifier des victimes humaines, & sur-tout des enfans & des jeunes filles. Jamais les Chinois, ni les Parsis, ni les Indiens ne furent coupables de ces abominations ; mais à Hiéropolis en Egypte, au rapport de *Porphire*, on immola des hommes.

Dans la Tauride, on sacrifiait des étrangers ; heureusement les prêtres de la Tauride ne devaient pas avoir beaucoup de pratiques. Les premiers Grecs, les Cypriots, les Phéniciens, les Tyriens, les Carthaginois eurent cette superstition abominable. Les Romains eux-mêmes tombèrent dans ce crime de religion ; & *Plutarque* rapporte qu'ils immolèrent deux grecs & deux gaulois, pour expier les galanteries de trois vestales. *Procope*, contemporain du roi des Francs *Théodebert*, dit que

les Francs immolèrent des hommes quand ils entrèrent en Italie avec ce prince. Les Gaulois, les Germains fesaient communément de ces affreux sacrifices. On ne peut guère lire l'histoire sans concevoir de l'horreur pour le genre-humain.

Il est vrai que chez les Juifs *Jephté* sacrifia sa fille, & que *Saül* fut prêt d'immoler son fils; il est vrai que ceux qui étaient voués au Seigneur par anathème, ne pouvaient être rachetés ainsi qu'on rachetait les bêtes, & qu'il fallait qu'ils périssent.

Nous parlons ailleurs des victimes humaines sacrifiées dans toutes les religions.

Pour consoler le genre-humain de cet horrible tableau, de ces pieux sacriléges, il est important de savoir que chez presque toutes les nations nommées idolâtres, il y avait la théologie sacrée & l'erreur populaire, le culte secret & les cérémonies publiques, la religion des sages & celles du vulgaire. On n'enseignait qu'un seul Dieu aux initiés dans les mystères: il n'y a qu'à jeter les yeux sur l'hymne attribuée à l'ancien *Orphée*, qu'on chantait dans les mystères de *Cérès Eleusine*, si célébre en Europe & en Asie. « Contemple la nature » divine, illumine ton esprit, gouverne ton » cœur, marche dans la voie de la justice, » que le Dieu du ciel & de la terre soit tou- » jours présent à tes yeux; il est unique, il » existe seul par lui-même, tous les êtres » tiennent de lui leur existence; il les soutient » tous: il n'a jamais été vu des mortels, & » il voit toutes choses. »

Qu'on lise encore ce passage du philosophe

Maxime de Madaure, que nous avons déjà cité : « Quel homme est assez grossier, assez » stupide pour douter qu'il soit un Dieu su- » prême, éternel, infini, qui n'a rien engendré » de semblable à lui-même, & qui est le père » commun de toutes choses ? »

Il y a mille témoignages que les sages abhorraient non-seulement l'idolâtrie, mais encore le polythéisme.

Epictète, ce modèle de résignation & de patience, cet homme si grand dans une condition si basse, ne parle jamais que d'un seul Dieu. Relisez encore cette maxime : « DIEU » m'a créé, DIEU est au-dedans de moi, je » le porte par-tout. Pourrais-je le souiller par » des pensées obscènes, par des actions in- » justes, par d'infames désirs ? Mon devoir » est de remercier DIEU de tout, de le louer » de tout, & de ne cesser de le bénir, qu'en » cessant de vivre. » Toutes les idées d'*Epictète* roulent sur ce principe. Est-ce là un idolâtre ?

Marc-Aurèle, aussi grand peut-être sur le trône de l'empire romain qu'*Epictète* dans l'esclavage, parle souvent, à la vérité, des dieux, soit pour se conformer au langage reçu, soit pour exprimer des êtres mitoyens entre l'Etre suprême & les hommes ; mais en combien d'endroits ne fait-il pas voir qu'il ne reconnaît qu'un Dieu éternel, infini ? « Notre ame, » dit-il, est une émanation de la divinité. Mes » enfans, mon corps, mes esprits me viennent » de DIEU. »

Les stoïciens, les platoniciens admettaient une nature divine & universelle ; les épicuriens

la niaient. Les pontifes ne parlaient que d'un seul Dieu dans les mystères. Où étaient donc les idolâtres ? Tous nos déclamateurs crient à l'idolâtrie comme de petits chiens qui jappent quand ils entendent un gros chien aboyer.

Au reste, c'est une des plus grandes erreurs du dictionnaire de *Moréri*, de dire que, du temps de *Théodose le jeune*, il ne resta plus d'idolâtres que dans les pays reculés de l'Asie & de l'Afrique. Il y avait dans l'Italie beaucoup de peuples encore gentils, même au septième siècle. Le nord de l'Allemagne, depuis le Véser, n'était pas chrétien du temps de *Charlemagne*. La Pologne & tout le Septentrion restèrent long-temps après lui dans ce qu'on appelle *idolâtrie*. La moitié de l'Afrique, tous les royaumes au-delà du Gange, le Japon, la populace de la Chine, cent hordes de Tartares ont conservé leur ancien culte. Il n'y a plus en Europe que quelques lapons, quelques samoïèdes, quelques tartares qui aient persévéré dans la religion de leurs ancêtres.

Finissons par remarquer que dans les temps qu'on appelle parmi nous *le moyen âge*, nous appelions le pays des mahométans *la Paganie*, nous traitions d'*idolâtres*, d'*adorateurs d'images*, un peuple qui a les images en horreur. Avouons, encore une fois, que les Turcs sont plus excusables de nous croire idolâtres, quand ils voient nos autels chargés d'images & de statues.

Un gentilhomme du prince de *Ragotsky* m'a assuré sur son honneur qu'étant entré dans un café à Constantinople, la maîtresse ordonna qu'on ne le servît point, parce qu'il était idolâtre.

Il était protestant, il lui jura qu'il n'adorait ni hostie ni images. Ah ! si cela est, lui dit cette femme, venez chez moi tous les jours, vous serez servi pour rien.

IGNACE DE LOYOLA.

VOULEZ-VOUS acquérir un grand nom, être fondateur ? soyez complètement fou ; mais d'une folie qui convienne à votre siècle. Ayez dans votre folie un fonds de raison qui puisse servir à diriger vos extravagances, & soyez excessivement opiniâtre. Il pourra arriver que vous soyez pendu ; mais si vous ne l'êtes pas, vous pourrez avoir des autels.

En conscience y a-t-il jamais eu un homme plus digne des petites-maisons que *St Ignace*, ou *St Inigo* le biscaïen, car c'est son véritable nom ? La tête lui tourna à la lecture de la Légende dorée, comme elle tourna depuis à dom *Quichotte de la Manche* pour avoir lu des romans de chevalerie. Voilà mon biscaïen qui se fait d'abord chevalier de la Vierge, & qui fait la veille des armes à l'honneur de sa dame. La Ste Vierge lui apparaît, & accepte ses services ; elle revient plusieurs fois, elle lui amène son fils. Le diable qui est aux aguets, & qui prévoit tout le mal que les jésuites lui feront un jour, vient faire un vacarme de lutin dans la maison, casse toutes les vitres ; le biscaïen le chasse avec un signe de croix ; le diable s'enfuit à travers la muraille & y laisse une grande ouverture que l'on montrait encore

aux curieux cinquante ans après ce bel événement.

Sa famille voyant le dérangement de son esprit, veut le faire enfermer & le mettre au régime : il se débarrasse de sa famille ainsi que du diable, & s'enfuit sans savoir où il va. Il rencontre un maure, & dispute avec lui sur l'immaculée conception. Le maure, qui le prend pour ce qu'il est, le quitte au plus vîte. Le biscaïen ne sait s'il tuera le maure, ou s'il priera DIEU pour lui ; il en laisse la décision à son cheval, qui plus sage que lui, reprit la route de son écurie.

Mon homme, après cette aventure, prend le parti d'aller en pélerinage à Bethléem, en mendiant son pain ; sa folie augmente en chemin ; les dominicains prennent pitié de lui à Menrèse, ils le gardent chez eux pendant quelques jours, & le renvoient sans l'avoir pu guérir.

Il s'embarque à Barcelone, arrive à Venise ; on le chasse de Venise, il revient à Barcelone toujours mendiant son pain, toujours ayant des extases, & voyant fréquemment la Ste Vierge & JESUS-CHRIST.

Enfin, on lui fait entendre que pour aller dans la terre sainte convertir les Turcs, les chrétiens de l'Eglise grecque, les Arméniens & les Juifs, il fallait commencer par étudier un peu de théologie. Mon biscaïen ne demande pas mieux ; mais pour être théologien, il faut savoir un peu de grammaire & un peu de latin ; cela ne l'embarrasse point, il va au collége à l'âge de trente-trois ans ; on se moque de lui, & il n'apprend rien.

Il était désespéré de ne pouvoir aller convertir des infidelles : le diable eut pitié de lui cette fois-là ; il lui apparut & lui jura foi de chrétien que s'il voulait se donner à lui il le rendrait le plus savant homme de l'Eglise de DIEU. *Ignace* n'eut garde de se mettre sous la discipline d'un tel maître : il retourna en classe, on lui donna le fouet quelquefois, & il n'en fut pas plus savant.

Chassé du collége de Barcelone, persécuté par le diable qui le punissait de ses refus, abandonné par la vierge *Marie*, qui ne se mettait point du tout en peine de secourir son chevalier, il ne se rebute pas ; il se met à courir le pays avec des pélerins de St Jacques, il prêche dans les rues de ville en ville. On l'enferme dans les prisons de l'inquisition. Délivré de l'inquisition, on le met en prison dans Alcala ; il s'enfuit après à Salamanque, & on l'y enferme encore. Enfin, voyant qu'il n'était pas prophète dans son pays, *Ignace* prend la résolution d'aller étudier à Paris ; il fait le voyage à pied, précédé d'un âne qui portait son bagage, ses livres & ses écrits. Dom *Quichotte* du moins eut un cheval & un écuyer ; mais *Ignace* n'avait ni l'un ni l'autre.

Il essuie à Paris les mêmes avanies qu'en Espagne : on lui fait mettre culotte bas au collége de Ste Barbe, & on veut le fouetter en cérémonie. Sa vocation l'appelle enfin à Rome.

Comment s'est-il pu faire qu'un pareil extravagant ait joui enfin à Rome de quelque considération, se soit fait des disciples, & ait été le fondateur d'un ordre puissant, dans lequel il

y a eu des hommes très-estimables ? C'est qu'il était opiniâtre & enthousiaste. Il trouva des enthousiastes comme lui, auxquels il s'associa. Ceux-là, ayant plus de raison que lui, rétablirent un peu la sienne : il devint plus avisé sur la fin de sa vie, & il mit même quelque habileté dans sa conduite.

Peut-être *Mahomet* commença-t-il à être aussi fou qu'*Ignace* dans les premières conversations qu'il eut avec l'ange *Gabriel ;* & peut-être *Ignace* à la place de *Mahomet* aurait fait d'aussi grandes choses que le prophète ; car il était aussi ignorant, tout aussi visionnaire & aussi courageux.

On dit d'ordinaire que ces choses-là n'arrivent qu'une fois : cependant il n'y a pas long-temps qu'un rustre anglais, plus ignorant que l'espagnol *Ignace*, a établi la société de ceux qu'on nomme *quakers*, société fort au-dessus de celle d'*Ignace*. Le comte de *Sinzendorf* a de nos jours fondé la secte des moraves ; & les convulsionnaires de Paris ont été sur le point de faire une révolution. Ils ont été bien fous, mais ils n'ont pas été assez opiniâtres.

IGNORANCE.

SECTION PREMIÈRE.

Il y a bien des espèces d'ignorances ; la pire de toutes est celle des critiques. Ils sont obligés, comme on sait, d'avoir doublement raison, comme gens qui affirment, & comme gens qui

condamnent. Ils sont donc doublement coupables quand ils se trompent.

Première ignorance.

PAR exemple, un homme fait deux gros volumes sur quelques pages d'un livre utile qu'il n'a pas entendu. (*) Il examine d'abord ces paroles :

La mer a couvert des terrains immenses.... Les lits profonds de coquillages qu'on trouve en Touraine & ailleurs ne peuvent y avoir été déposés que par la mer.

Oui, si ces lits de coquillages existent en effet : mais le critique devait savoir que l'auteur lui-même a découvert ou cru découvrir que ces lits réguliers de coquillages n'existent point, qu'il n'y en a nulle part dans le milieu des terres ; mais, soit que le critique le sût, soit qu'il ne le sût pas, il ne devait pas imputer, généralement parlant, des couches de coquilles supposées régulièrement placées les unes sur les autres à un déluge universel qui aurait détruit toute régularité ; c'est ignorer absolument la physique.

Il ne devait pas dire : *Le déluge universel est raconté par Moïse avec le consentement de toutes les nations.* 1°. Parce que le Pentateuque fut long-temps ignoré, non-seulement des nations, mais des Juifs eux-mêmes.

(*) L'abbé *François*, auteur d'un livre absolument ignoré contre ceux que dans les sacristies on appelle athées, déistes, matérialistes, &c. &c. &c.

Ce livre est intitulé *Preuves de la religion de notre Seigneur* JESUS-CHRIST.

2°.

2°. Parce qu'on ne trouva qu'un exemplaire de la loi au fond d'un vieux coffre, du temps du roi *Josias*.

3°. Parce que ce livre fut perdu pendant la captivité.

4°. Parce qu'il fut restauré par *Esdras*.

5°. Parce qu'il fut toujours inconnu à toute autre nation jusqu'au temps de la traduction des Septante.

6°. Parce que même depuis la traduction attribuée aux Septante, nous n'avons pas un seul auteur parmi les gentils qui cite un seul endroit de ce livre, jusqu'à *Longin* qui vivait sous l'empereur *Aurélien*.

7°. Parce que nulle autre nation n'a jamais admis un déluge universel jusqu'aux métamorphoses d'*Ovide*, & qu'encore dans *Ovide* il ne s'étend qu'à la Méditerranée.

8°. Parce que *St Augustin* avoue expressément que le déluge universel fut ignoré de toute l'antiquité.

9°. Parce que le premier déluge dont il est question chez les gentils est celui dont parle *Bérose*, & qu'il fixe à quatre mille quatre cents ans environ avant notre ère vulgaire; ce déluge ne s'étendit que vers le Pont-Euxin.

10°. Parce qu'enfin il ne nous est resté aucun monument d'un déluge universel chez aucune nation du monde.

Il faut ajouter à toutes ces raisons que le critique n'a pas seulement compris l'état de la question. Il s'agit uniquement de savoir si nous avons des preuves physiques que la mer ait abandonné successivement plusieurs terrains: & sur cela M. l'abbé *François* dit des injures

à des hommes qu'il ne peut ni connaître ni entendre. Il eût mieux valu se taire & ne pas grossir la foule des mauvais livres.

Seconde ignorance.

Le même critique, pour appuyer de vieilles idées assez universellement méprisées, mais qui n'ont pas le plus léger rapport à *Moïse*, s'avise de dire (*a*) *que Béroſe est parfaitement d'accord avec Moïse dans le nombre des générations avant le déluge.*

Remarquez, mon cher lecteur, que ce *Béroſe* est celui-là même qui nous apprend que le poisson *Oannès* sortait tous les jours de l'Euphrate pour venir prêcher les Chaldéens, & que le même poisson écrivit avec une de ses arêtes un beau livre sur l'origine des choses. Voilà l'écrivain que M. l'abbé *François* prend pour le garant de *Moïse*.

Troisième ignorance.

(*b*) *N'est-il pas constant qu'un grand nombre de familles européennes, transplantées dans les côtes d'Afrique, y sont devenues sans aucun mélange aussi noires que les naturelles du pays?*

Monsieur l'abbé, c'est le contraire qui est constant. Vous ignorez que les nègres ont le *reticulum mucosum* noir, quoique je l'aie dit vingt fois. Sachez que vous auriez beau faire des enfans en Guinée, vous ne feriez jamais que des welches qui n'auraient ni cette belle

(*a*) Page 6.
(*b*) Page 5.

peau noire huileuse, ni ces lèvres noires & lippues, ni ces yeux ronds, ni cette laine frisée sur la tête, qui font la différence spécifique des nègres. Sachez que votre famille welche, établie en Amérique, aura toujours de la barbe, tandis qu'aucun américain n'en aura. Après cela tirez-vous d'affaire comme vous pourrez avec *Adam* & *Eve*.

Quatrième ignorance.

(c) *Le plus idiot ne dit point, moi pied, moi tête, moi main; il sent donc qu'il y a en lui quelque chose qui s'approprie son corps.*

Hélas! mon cher abbé, cet idiot ne dit pas non plus, moi ame.

Que pouvez-vous conclure vous & lui? qu'il dit, mon pied parce qu'on peut l'en priver; car alors il ne marchera plus. Qu'il dit ma tête; on peut la lui couper; alors il ne pensera plus. Hé bien, que s'ensuit-il? ce n'est pas ici une ignorance des faits.

Cinquième ignorance.

(d) *Qu'est-ce que ce Melchom qui s'était emparé du pays de Gad? plaisant Dieu que le* DIEU *de Jérémie devait faire enlever pour être traîné en captivité.*

Ah, ah! monsieur l'abbé, vous faites le plaisant. Vous demandez quel est ce *Melchom*; je vais vous le dire. *Melk* ou *Melkom* signifiait le seigneur, ainsi qu'*Adoni* ou *Adonaï*, *Baal*

(c) Page 10.
(d) Page 20.

ou *Bel*, *Adad*, *Shadaï*, *Eloï* ou *Eloa*. Presque tous les peuples de Syrie donnaient de tels noms à leurs dieux. Chacun avait son seigneur, son protecteur, son dieu. Le nom même de *Jehova* était un nom phénicien & particulier ; témoin *Sanchoniathon* antérieur certainement à *Moïse* ; témoin *Diodore*.

Nous savons bien que DIEU est également le Dieu, le maître absolu des Egyptiens & des Juifs, & de tous les hommes, & de tous les mondes ; mais ce n'est pas ainsi qu'il est représenté quand *Moïse* paraît devant *Pharaon*. Il ne lui parle jamais qu'au nom du DIEU des Hébreux, comme un ambassadeur apporte les ordres du roi son maître. Il parle si peu au nom du maître de toute la nature, que *Pharaon* lui répond : *Je ne le connais pas*. *Moïse* fait des prodiges au nom de ce DIEU, mais les sorciers de *Pharaon* font précisément les mêmes prodiges au nom des leurs. Jusque-là tout est égal : on combat seulement à qui sera le plus puissant, mais non pas à qui sera le seul puissant. Enfin, le Dieu des Hébreux l'emporte de beaucoup ; il manifeste une puissance beaucoup plus grande, mais non pas une puissance unique. Ainsi, humainement parlant, l'incrédulité de *Pharaon* semble très-excusable. C'est la même incrédulité que celle de *Montezuma* devant *Cortez*, & d'*Atabalipa* devant les *Pizaro*.

Quand *Josué* assemble les Juifs, *Choisissez*, leur dit-il (*e*) *ce qu'il vous plaira, ou les dieux auxquels ont servi vos pères dans la Mésopotamie, ou les dieux des Amorrhéens aux pays*

(*e*) *Josué*, chap. XXIV.

desquels vous habitez : mais pour ce qui est de moi & de ma maison, nous servirons Adonaï.

Le peuple s'était donc déjà donné à d'autres dieux, & pouvait servir qui il voulait.

Quand la famille de *Michas* dans Ephraïm prend un prêtre lévite pour servir un dieu étranger ; (*f*) quand toute la tribu de Dan sert le même dieu que la famille de *Michas* ; lorsqu'un petit-fils même de *Moïse* se fait prêtre de ce dieu étranger pour de l'argent, personne n'en murmure : chacun à son dieu paisiblement ; & le petit-fils de *Moïse* est idolâtre sans que personne y trouve à redire ; donc alors chacun choisissait son dieu local, son protecteur.

Les mêmes Juifs, après la mort de *Gédéon*, adorent *Baal-Bérith*, qui signifie précisément la même chose qu'*Adonaï*, le *seigneur*, le *protecteur* : ils changent de protecteur.

Adonaï, du temps de *Josué*, se rend maître des montagnes ; (*g*) mais il ne peut vaincre les habitans des vallées, parce qu'ils avaient des chariots armés de faux.

Y a-t-il rien qui ressemble plus à un dieu local, qui est puissant en un lieu, & qui ne l'est point en un autre ?

Jephté, fils de *Galaad* & d'une concubine, dit aux Moabites : (*h*) *Ce que votre dieu Chamos possède ne vous est-il pas dû de droit ? & ce que le nôtre s'est acquis par ses victoires ne doit-il pas être à nous ?*

Il est donc prouvé invinciblement que les

(*f*) Juges, chap. VIII & IX.
(*g*) *Josué*, chap. I.
(*h*) Juges, chap. XI.

Juifs groſſiers, quoique choiſis par le DIEU de l'univers, le regardèrent pourtant comme un dieu local, un dieu particulier tel que le dieu des Ammonites, celui des Moabites, celui des montagnes, celui des vallées.

Il eſt clair qu'il était malheureuſement indifférent au petit-fils de *Moïſe* de ſervir le dieu de *Michas* ou celui de ſon grand-père. Il eſt clair, & il faut en convenir, que la religion juive n'était point formée; qu'elle ne fut uniforme qu'après *Eſdras*; il faut encore en excepter les Samaritains.

Vous pouvez ſavoir maintenant ce que c'eſt que le ſeigneur *Melchom*. Je ne prends point ſon parti, DIEU m'en garde; mais quand vous dites que c'était *un plaiſant dieu que Jérémie menaçait de mettre en eſclavage*, je vous répondrai, monſieur l'abbé: De votre maiſon de verre, vous ne devriez pas jeter des pierres à celle de votre voiſin.

C'étaient les Juifs qu'on menait alors en eſclavage à Babylone; c'était le bon *Jérémie* lui-même qu'on accuſait d'avoir été corrompu par la cour de Babylone, & d'avoir prophétiſé pour elle; c'était lui qui était l'objet du mépris public, & qui finit, à ce qu'on croit, par être lapidé par les Juifs mêmes. Croyez-moi, ce *Jérémie* n'a jamais paſſé pour un rieur.

Le DIEU des Juifs, encore une fois, eſt le DIEU de toute la nature. Je vous le redis afin que vous n'en prétendiez cauſe d'ignorance, & que vous ne me défériez pas à votre official. Mais je vous ſoutiens que les Juifs groſſiers ne connurent très-ſouvent qu'un dieu local.

Sixième ignorance.

(*i*) *Il n'eſt pas naturel d'attribuer les marées aux phaſes de la lune. Ce ne ſont pas les grandes marées en pleine lune qu'on attribue aux phaſes de cette planète.*

Voici des ignorances d'une autre eſpèce.

Il arrive quelquefois à certaines gens d'être ſi honteux du rôle qu'ils jouent dans le monde, que tantôt ils veulent ſe déguiſer en beaux eſprits, & tantôt en philoſophes.

Il faut d'abord apprendre à monſieur l'abbé que rien n'eſt plus naturel que d'attribuer un effet à ce qui eſt toujours ſuivi de cet effet. Si un tel vent eſt toujours ſuivi de la pluie il eſt naturel d'attribuer la pluie à ce vent. Or, ſur toutes les côtes de l'Océan, les marées ſont toujours plus fortes dans les ſigigées de la lune que dans ſes quadratures. (Savez-vous ce que c'eſt que ſigigées, ou ſyzygies?) La lune retarde tous les jours ſon lever; la marée retarde auſſi tous les jours. Plus la lune approche de notre zénith, plus la marée eſt grande; plus la lune approche de ſon périgée, plus la marée s'élève encore. Ces expériences & beaucoup d'autres, ces rapports continuels avec les phaſes de la lune, ont donc fondé l'opinion ancienne & vraie, que cet aſtre eſt une principale cauſe du flux & du reflux.

Après tant de ſiècles, le grand *Newton* eſt venu. Connaiſſez-vous *Newton*? avez-vous jamais ouï dire qu'ayant calculé le quarré de la vîteſſe de la lune autour de ſon orbite dans

(*i*) Page 20.

l'espace d'une minute, & ayant divisé ce quarré par le diamètre de l'orbite lunaire, il trouva que le quotient était quinze pieds ; que de là il démontra que la lune gravite vers la terre trois mille six cents fois moins que si elle était près de la terre ; qu'ensuite il démontra que sa force attractive est la cause des trois quarts de l'élévation de la mer au temps du reflux, & que la force du soleil fait l'élévation de l'autre quart ? vous voilà tout étonné ; vous n'avez jamais rien lu de pareil dans le *Pédagogue chrétien*. Tâchez, dorénavant, vous & les loueurs de chaise de votre paroisse, de ne jamais parler des choses dont vous n'avez pas la plus légère idée.

Vous ne sauriez croire quel tort vous faites à la religion par votre ignorance, & encore plus par vos raisonnemens. On devrait vous défendre d'écrire, à vous & à vos pareils, pour conserver le peu de foi qui reste dans ce monde.

Je vous ferais ouvrir de plus grands yeux, si je vous disais que ce *Newton* était persuadé & a écrit que *Samuel* est l'auteur du Pentateuque. Je ne dis pas qu'il l'ait démontré comme il a calculé la gravitation. Mais apprenez à douter, & soyez modeste. Je crois au Pentateuque, entendez-vous, mais je crois que vous avez imprimé des sottises énormes.

Je pourrais transcrire ici un gros volume de vos ignorances, & plusieurs de celles de vos confrères ; je ne m'en donnerai pas la peine. Poursuivons nos questions.

SECTION

SECTION II.

Les ignorances.

J'IGNORE comment j'ai été formé, & comment je suis né. J'ai ignoré absolument pendant le quart de ma vie les raisons de tout ce que j'ai vu, entendu & senti; & je n'ai été qu'un perroquet sifflé par d'autres perroquets.

Quand j'ai regardé autour de moi & dans moi, j'ai conçu que quelque chose existe de toute éternité; puisqu'il y a des êtres qui sont actuellement, j'ai conclu qu'il y a un être nécessaire & nécessairement éternel. Ainsi, le premier pas que j'ai fait pour sortir de mon ignorance a franchi les bornes de tous les siècles.

Mais quand j'ai voulu marcher dans cette carrière infinie ouverte devant moi, je n'ai pu ni trouver un seul sentier, ni découvrir pleinement un seul objet; & du saut que j'ai fait pour contempler l'éternité, je suis retombé dans l'abyme de mon ignorance.

J'ai vu ce qu'on appelle *de la matière* depuis l'étoile *Sirius*, & depuis celles de la *voie lactée*, aussi éloignées de *Sirius* que cet astre l'est de nous, jusqu'au dernier atome qu'on peut apercevoir avec le microscope, & j'ignore ce que c'est que la matière.

La lumière qui m'a fait voir tous ces êtres m'est inconnue; je peux, avec le secours du prisme, anatomiser cette lumière, & la diviser en sept faisceaux de rayons; mais je ne peux diviser ces faisceaux; j'ignore de quoi ils sont composés. La lumière tient de la matière, puisqu'elle a un mouvement, & qu'elle frappe

les objets ; mais elle ne tend point vers un centre comme tous les autres corps ; au contraire, elle s'échappe invinciblement du centre, tandis que toute matière pèse vers son centre. La lumière paraît pénétrable, & la matière est impénétrable. Cette lumière est-elle matière ? ne l'est-elle pas ? qu'est-elle ? de quelles innombrables propriétés peut-elle être revêtue ? je l'ignore.

Cette substance si brillante, si rapide & si inconnue, & ces autres substances qui nagent dans l'immensité de l'espace, sont-elles éternelles comme elles semblent infinies ? je n'en sais rien. Un être nécessaire, souverainement intelligent, les a-t-il créées de rien, ou les a-t-il arrangées ? a-t-il produit cet ordre dans le temps ou avant le temps ? Hélas ! qu'est-ce que ce temps même dont je parle ? je ne puis le définir. O DIEU, il faut que tu m'instruises, car je ne suis éclairé ni par les ténèbres des autres hommes, ni par les miennes.

Qui es-tu, toi, animal à deux pieds sans plumes, comme moi-même, que je vois ramper comme moi sur ce petit globe ? Tu arraches comme moi quelques fruits à la boue qui est notre nourrice commune ? Tu vas à la selle, & tu penses ! Tu es sujet à toutes les maladies les plus dégoûtantes, & tu as des idées métaphysiques ! J'aperçois que la nature t'a donné deux espèces de fesses par devant, & qu'elle me les a refusées : elle t'a percé au bas de ton abdomen un si vilain trou, que tu es portée naturellement à le cacher. Tantôt ton urine, tantôt des animaux pensans sortent par ce trou ; ils nagent neuf mois dans une liqueur abominable

entre cet égoût & un autre cloaque, dont les immodices accumulées seraient capables d'empester la terre entière ; & cependant, ce sont ces deux trous qui ont produit les plus grands événemens. Troye périt pour l'un ; *Alexandre* & *Adrien* ont érigé des temples à l'autre. L'ame immortelle a donc son berceau entre ces deux cloaques ! Vous me dites, madame, que cette description n'est ni dans le goût de *Tibulle*, ni dans celui de *Quinault*, d'accord, ma bonne ; mais je ne suis pas en humeur de te dire des galanteries.

Les souris, les taupes ont aussi leurs deux trous, pour lesquels ils n'ont jamais fait de pareilles extravagances. Qu'importe à l'Etre des êtres qu'il y ait des animaux comme nous & comme les souris, sur ce globe qui roule dans l'espace avec tant d'innombrables globes ?

Pourquoi sommes-nous ? pourquoi y a-t-il des êtres ?

Qu'est-ce que le sentiment ? comment l'ai-je reçu ? quel rapport y a-t-il entre l'air qui frappe mon oreille & le sentiment du son ? entre ce corps & le sentiment des couleurs ? je l'ignore profondément, & je l'ignorerai toujours.

Qu'est-ce que la pensée ? où réside-t-elle ? comment se forme-t-elle ? qui me donne des pensées pendant mon sommeil ? est-ce en vertu de ma volonté que je pense ? Mais toujours pendant le sommeil, & souvent pendant la veille, j'ai des idées malgré moi. Ces idées long-temps oubliées, long-temps reléguées dans l'arrière-magasin de mon cerveau, en sortent sans que je m'en mêle, & se présentent

d'elles-mêmes à ma mémoire, qui fesait de vains efforts pour les rappeler.

Les objets extérieurs n'ont pas la puissance de former en moi des idées, car on ne donne point ce qu'on n'a pas; je sens trop que ce n'est pas moi qui me les donne, car elles naissent sans mes ordres. Qui les produit en moi? d'où viennent-elles? où vont-elles? Fantômes fugitifs, quelle main invisible vous produit & vous fait disparaître?

Pourquoi, seul de tous les animaux, l'homme a-t-il la rage de dominer sur ses semblables?

Pourquoi, & comment s'est-il pu faire que sur cent milliars d'hommes il y en ait eu plus de quatre-vingt dix-neuf immolés à cette rage?

Comment la raison est-elle un don si précieux que nous ne voudrions le perdre pour rien au monde? Et comment cette raison n'a-t-elle servi qu'à nous rendre presque toujours les plus malheureux de tous les êtres?

D'où vient qu'aimant passionnément la vérité nous nous sommes toujours livrés aux plus grossières impostures?

Pourquoi cette foule d'Indiens trompée & asservie par des bonzes, écrasée par le descendant d'un tartare, surchargée de travaux, gémissante dans la misère, assaillie par les maladies, en bute à tous les fléaux, aime-t-elle encore la vie?

D'où vient le mal, & pourquoi le mal existe-t-il?

O atomes d'un jour, ô mes compagnons dans l'infinie petitesse, nés comme moi pour tout souffrir & pour tout ignorer, y en a-t il parmi vous d'assez fous pour croire savoir

tout cela ? Non, il n'y en a point ; non, dans le fond de votre cœur vous sentez votre néant comme je rends justice au mien. Mais vous êtes assez orgueilleux pour vouloir qu'on embrasse vos vains systèmes ; ne pouvant être les tyrans de nos corps, vous prétendez être les tyrans de nos ames.

IMAGINATION.

SECTION PREMIÈRE.

C'EST le pouvoir que chaque être sensible sent en soi de se représenter dans son cerveau les choses sensibles. Cette faculté est dépendante de la mémoire. On voit des hommes, des animaux, des jardins : ces perceptions entrent par les sens ; la mémoire les retient ; l'imagination les compose. Voilà pourquoi les anciens Grecs appelèrent les muses *filles de mémoire*.

Il est très-essentiel de remarquer que ces facultés de recevoir des idées, de les retenir, de les composer, est au rang des choses dont nous ne pouvons rendre aucune raison. Ces ressorts invisibles de notre être sont de la main de la nature, & non de la nôtre.

Peut-être ce don de DIEU, l'imagination, est-il le seul instrument avec lequel nous composons des idées, & même les plus métaphysiques.

Vous prononcez le mot de *triangle* ; mais vous ne prononcez qu'un son, si vous ne vous

représentez pas l'image d'un triangle quelconque. Vous n'avez certainement eu l'idée d'un triangle que parce que vous en avez vu, si vous avez des yeux, ou touché, si vous êtes aveugle. Vous ne pouvez penser au triangle en général, si votre imagination ne se figure, au moins confusément, quelque triangle particulier. Vous calculez, mais il faut que vous vous représentiez des unités redoublées, sans quoi il n'y a que votre main qui opère.

Vous prononcez les termes abstraits, *grandeur*, *vérité*, *justice*, *fini*, *infini*; mais ce mot *grandeur* est-il autre chose qu'un mouvement de votre langue qui frappe l'air, si vous n'avez pas l'image de quelque grandeur? Que veulent dire ces mots, *vérité*, *mensonge*, si vous n'avez pas aperçu par vos sens, que telle chose qu'on vous avait dite être existait en effet, & que telle autre n'existait pas? Et de cette expérience ne composez-vous pas l'idée générale de vérité & de mensonge? Et quand on vous demande ce que vous entendez par ces mots, pouvez-vous vous empêcher de vous figurer quelque image sensible, qui vous fait souvenir qu'on vous a dit quelquefois ce qui était, & fort souvent ce qui n'était point?

Avez-vous la notion de *juste* & d'*injuste* autrement que par des actions qui vous ont paru telles? Vous avez commencé dans votre enfance par apprendre à lire sous un maître: vous aviez envie de bien épeler, & vous avez mal épelé: votre maître vous a battu; cela vous a paru très-injuste. Vous avez vu le salaire refusé à un ouvrier, & cent autres choses pareilles. L'idée abstraite du juste & de

l'injuste est-elle autre chose que ces faits confusément mêlés dans votre imagination ?

Le *fini* est-il dans votre esprit autre chose que l'image de quelque mesure bornée ? L'*infini* est-il autre chose que l'image de cette même mesure que vous prolongez sans trouver fin ? Toutes ces opérations ne sont-elles pas dans vous à-peu près de la même manière que vous lisez un livre ? Vous y lisez les choses, & vous ne vous occupez pas des caractères de l'alphabet, sans lesquels pourtant vous n'auriez aucune notion de ces choses : faites-y un moment d'attention, & alors vous apercevrez ces caractères sur lesquels glissait votre vue. Ainsi tous vos raisonnemens, toutes vos connaissances sont fondées sur des images tracées dans votre cerveau. Vous ne vous en apercevez pas; mais arrêtez-vous un moment pour y songer, & alors vous voyez que ces images sont la base de toutes vos notions. C'est au lecteur à peser cette idée, à l'étendre, à la rectifier.

Le célèbre *Addisson* dans ses *onze essais sur l'imagination*, dont il a enrichi les feuilles du Spectateur, dit d'abord *que le sens de la vue est celui qui fournit seul les idées à l'imagination.* Cependant il faut avouer que les autres sens y contribuent aussi. Un aveugle-né entend dans son imagination l'harmonie qui ne frappe plus son oreille; il est à table en songe; les objets qui ont résisté ou cédé à ses mains, font encore le même effet dans sa tête. Il est vrai que le sens de la vue fournit seul les images; & comme c'est une espèce de *toucher* qui s'étend jusqu'aux étoiles, son immense étendue enrichit

plus l'imagination que tous les autres ſens enſemble.

Il y a deux ſortes d'imagination ; l'une qui conſiſte à retenir une ſimple impreſſion des objets ; l'autre qui arrange ces images reçues, & les combine en mille manières. La première a été appelée *imagination paſſive*, la ſeconde *active*. La paſſive ne va pas beaucoup au-delà de la mémoire ; elle eſt commune aux hommes & aux animaux. De-là vient que le chaſſeur & ſon chien pourſuivent également des bêtes dans leurs rêves, qu'ils entendent également le bruit des cors, que l'un crie, & l'autre jappe en dormant. Les hommes & les bêtes font alors plus que ſe reſſouvenir, car les ſonges ne ſont jamais des images fidelles. Cette eſpèce d'imagination compoſe ſes objets, mais ce n'eſt point en elle l'entendement qui agit, c'eſt la mémoire qui ſe méprend.

Cette imagination paſſive n'a certainement beſoin du ſecours de notre volonté, ni dans le ſommeil, ni dans la veille ; elle ſe peint malgré nous ce que nos yeux ont vu ; elle entend ce que nous avons entendu, & touche ce que nous avons touché ; elle y ajoute, elle en diminue. C'eſt un ſens intérieur qui agit néceſſairement ; auſſi rien n'eſt-il plus commun que d'entendre dire, *on n'eſt pas le maître de ſon imagination.*

C'eſt ici qu'on doit s'étonner & ſe convaincre de ſon peu de pouvoir. D'où vient qu'on fait quelquefois en ſonge des diſcours ſuivis & éloquens, des vers meilleurs qu'on n'en ferait ſur le même ſujet étant éveillé ? que l'on réſoud même des problèmes de mathématiques ?

Voilà certainement des idées très-combinées qui ne dépendent de nous en aucune manière. Or, s'il eſt inconteſtable que des idées ſuivies ſe forment dans nous, malgré nous, pendant notre ſommeil, qui nous aſſurera qu'elles ne ſont pas produites de même dans la veille? Eſt-il un homme qui prévoie l'idée qu'il aura dans une minute? Ne paraît-il pas qu'elles nous ſont données comme les mouvemens de nos fibres? Et ſi le père *Mallebranche* s'en était tenu à dire que toutes les idées ſont données de DIEU, aurait-on pu le combattre?

Cette faculté paſſive, indépendante de la réflexion, eſt la ſource de nos paſſions & de nos erreurs; loin de dépendre de la volonté, elle la détermine, elle nous pouſſe vers les objets qu'elle peint, ou nous en détourne, ſelon la manière dont elle les repréſente. L'image d'un danger inſpire la crainte; celle d'un bien donne des déſirs violens; elle ſeule produit l'enthouſiaſme de gloire, de parti, de fanatiſme; c'eſt elle qui répandit tant de maladies de l'eſprit, en feſant imaginer à des cervelles faibles fortement frappées que leurs corps étaient changés en d'autres corps; c'eſt elle qui perſuada à tant d'hommes qu'ils étaient obſédés, ou enſorcelés, & qu'ils allaient effectivement au ſabbat, parce qu'on leur diſait qu'ils y allaient. Cette eſpèce d'imagination ſervile, partage ordinaire du peuple ignorant, a été l'inſtrument dont l'imagination forte de certains hommes s'eſt ſervie pour dominer. C'eſt encore cette imagination paſſive des cerveaux aiſés à ébranler qui fait quelquefois paſſer dans les enfans les marques évidentes de l'impreſſion

qu'une mère a reçue : les exemples en sont innombrables ; & celui qui écrit cet article en a vu de si frappans qu'il démentirait ses yeux s'il en doutait. Cet effet de l'imagination n'est guère explicable ; mais aucune autre opération de la nature ne l'est davantage : on ne conçoit pas mieux comment nous avons des perceptions, comment nous les retenons, comment nous les arrangeons : il y a l'infini entre nous & les ressorts de notre être.

L'imagination active est celle qui joint la réflexion, la combinaison à la mémoire. Elle rapproche plusieurs objets distans ; elle sépare ceux qui se mêlent, les compose & les change ; elle semble créer quand elle ne fait qu'arranger ; car il n'est pas donné à l'homme de se faire des idées, il ne peut que les modifier.

Cette imagination active est donc au fond une faculté aussi indépendante de nous que l'imagination passive ; & une preuve qu'elle ne dépend pas de nous, c'est que si vous proposez à cent personnes également ignorantes d'imaginer telle machine nouvelle, il y en aura quatre-vingt-dix-neuf qui n'imagineront rien malgré leurs efforts. Si la centième imagine quelque chose, n'est-il pas évident que c'est un don particulier qu'elle a reçu ? c'est ce don que l'on appelle *génie*, c'est là qu'on a reconnu quelque chose d'inspiré & de divin.

Ce don de la nature est imagination d'invention dans les arts, dans l'ordonnance d'un tableau, dans celle d'un poëme. Elle ne peut exister sans la mémoire ; mais elle s'en sert comme d'un instrument avec lequel elle fait tous ses ouvrages.

Après avoir vu qu'on soulevait avec un bâton une grosse pierre que la main ne pouvait remuer, l'imagination active inventa les leviers & ensuite les forces mouvantes composées, qui ne sont que des leviers déguisés ; il faut se peindre d'abord dans l'esprit les machines & leurs effets pour les exécuter.

Ce n'est pas cette sorte d'imagination que le vulgaire appelle, ainsi que la mémoire, l'ennemi du jugement. Au contraire, elle ne peut agir qu'avec un jugement profond ; elle combine sans cesse ses tableaux, elle corrige ses erreurs ; elle élève tous ses édifices avec ordre. Il y a une imagination étonnante dans la mathématique pratique ; & *Archimède* avait au moins autant d'imagination qu'*Homère*. C'est par elle qu'un poëte crée ses personnages, leur donne des caractères, des passions, invente sa fable, en présente l'exposition, en redouble le nœud, en prépare le dénouement ; travail qui demande encore le jugement le plus profond, & en même temps le plus fin.

Il faut un très-grand art dans toutes ces imaginations d'invention, & même dans les romans. Ceux qui en manquent sont méprisés des esprits bien faits. Un jugement toujours sain règne dans les fables d'*Esope ;* elles seront toujours les délices des nations. Il y a plus d'imagination dans les contes des fées ; mais ces imaginations fantastiques, dépourvues d'ordre & de bon sens, ne peuvent être estimées ; on les lit par faiblesse, & on les condamne par raison.

La seconde partie de l'imagination active est celle de détail ; & c'est elle qu'on appelle com-

munément imagination dans le monde. C'eſt elle qui fait le charme de la converſation ; car elle préſente ſans ceſſe à l'eſprit ce que les hommes aiment le mieux, des objets nouveaux. Elle peint vivement ce que les eſprits froids deſſinent à peine. Elle emploie les circonſtances les plus frappantes ; elle allègue des exemples ; & quand ce talent ſe montre avec la ſobriété qui convient à tous les talens, il ſe concilie l'empire de la ſociété. L'homme eſt tellement machine que le vin donne quelquefois cette imagination que l'ivreſſe anéantit ; il y a là de quoi s'humilier, mais de quoi admirer. Comment ſe peut-il faire qu'un peu d'une certaine liqueur, qui empêchera de faire un calcul, donnera des idées brillantes ?

C'eſt ſur-tout dans la poéſie que cette imagination de détail & d'expreſſion doit régner. Elle eſt ailleurs agréable, mais là elle eſt néceſſaire. Preſque tout eſt image dans *Homère*, dans *Virgile*, dans *Horace*, ſans même qu'on s'en aperçoive. La tragédie demande moins d'images, moins d'expreſſions pittoreſques, de grandes métaphores, d'allégories, que le poëme épique ou l'ode : mais la plupart de ces beautés, bien ménagées, font dans la tragédie un effet admirable. Un homme, qui ſans être poëte, oſe donner une tragédie, fait dire à *Hippolyte* :

Depuis que je vous vois, j'abandonne la chaſſe.

Mais *Hippolyte*, que le vrai poëte fait parler, dit :

Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.

Ces imaginations ne doivent jamais être forcées, ampoulées, giganteſques. *Ptolomée* parlant dans un conſeil d'une bataille qu'il n'a pas vue, & qui s'eſt donnée loin de chez lui, ne doit point peindre

Des montagnes de morts, privés d'honneurs ſuprêmes,
Que la nature force à ſe vanger eux-mêmes.
Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reſte des vivans.

Une princeſſe ne doit point dire à un empereur :

La vapeur de mon ſang ira groſſir la foudre,
Que DIEU tient déjà prête à te réduire en poudre.

On ſent aſſez que la vraie douleur ne s'amuſe point à une métaphore ſi recherchée.

L'imagination active qui fait les poëtes leur donne l'enthouſiaſme, c'eſt-à-dire, ſelon le mot grec, cette émotion interne qui agite en effet l'eſprit, & qui transforme l'auteur dans le perſonnage qu'il fait parler; car c'eſt là l'enthouſiaſme : il conſiſte dans l'émotion & dans les images : alors l'auteur dit préciſément les mêmes choſes que dirait la perſonne qu'il introduit.

Je le vis, je rougis, je pâlis à ſa vue;
Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue;
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler.

L'imagination alors ardente & ſage n'entaſſe point de figures incohérentes; elle ne dit

point, par exemple, pour exprimer un homme épais de corps & d'esprit :

Qu'il est flanqué de chair, gabionné de lard ;

Et que la nature,

En maçonnant les remparts de son ame,
Songea plutôt au fourreau qu'à la lame.

Il y a de l'imagination dans ces vers ; mais elle est grossière, elle est déréglée, elle est fausse : l'image de remparts ne peut s'allier avec celle de fourreau ; c'est comme si on disait qu'un vaisseau est entré dans le port à bride abattue.

On permet moins l'imagination dans l'éloquence que dans la poésie. La raison en est sensible. Le discours ordinaire doit moins s'écarter des idées communes. L'orateur parle la langue de tout le monde : le poëte a pour base de son ouvrage la fiction ; aussi l'imagination est l'essence de son art ; elle n'est que l'accessoire dans l'orateur.

Certains traits d'imagination ont ajouté, dit-on, de grandes beautés à la peinture. On cite sur-tout cet artifice avec lequel un peintre mit un voile sur la tête d'*Agamemnon*, dans le sacrifice d'*Iphigénie ;* artifice cependant bien moins beau que si le peintre avait eu le secret de faire voir sur le visage d'*Agamemnon* le combat de la douleur d'un père, de l'autorité d'un monarque, & du respect pour ses dieux ; comme *Rubens* a eu l'art de peindre, dans les regards & dans l'attitude de *Marie de Médicis*, la douleur de l'enfantement, la joie d'avoir

un fils, & la complaisance dont elle envisage cet enfant.

En général les imaginations des peintres, quand elles ne sont qu'ingénieuses, font plus d'honneur à l'esprit de l'artiste qu'elles ne contribuent aux beautés de l'art. Toutes les compositions allégoriques ne valent pas la belle exécution de la main qui fait le prix des tableaux.

Dans tous les arts la belle imagination est toujours naturelle : la fausse est celle qui assemble des objets incompatibles : la bizarre peint des objets qui n'ont ni analogie, ni allégorie, ni vraisemblance ; comme des esprits qui se jettent à la tête dans leurs combats des montagnes chargées d'arbres, qui tirent du canon dans le ciel, qui font une chaussée dans le chaos ; *Lucifer* qui se transforme en crapaud ; un ange coupé en deux par un coup de canon, & dont les deux parties se rejoignent incontinent, &c.... L'imagination forte approfondit les objets ; la faible les effleure ; la douce se repose dans les peintures agréables ; l'ardente entasse images sur images ; la sage est celle qui emploie avec choix tous ces différens caractères, mais qui admet très-rarement le bizarre, & rejette toujours le faux.

Si la mémoire nourrie & exercée est la source de toute imagination, cette même mémoire surchargée la fait périr. Ainsi celui qui s'est rempli la tête de noms & de dates n'a pas le magasin qu'il faut pour composer des images. Les hommes occupés de calculs ou d'affaires épineuses, ont d'ordinaire l'imagination stérile.

Quand elle est trop ardente, trop tumultueuse, elle peut dégénérer en démence ; mais

on a remarqué que cette maladie des organes du cerveau est bien plus souvent le partage de ces imaginations passives, bornées à recevoir la profonde empreinte des objets, que de ces imaginations actives & laborieuses qui assemblent & combinent des idées; car cette imagination active a toujours besoin du jugement, l'autre en est indépendante.

Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter à cet essai, que par ces mots, *perception*, *mémoire*, *imagination*, *jugement*, on n'entend point des organes distincts, dont l'un a le don de sentir, l'autre se ressouvient, un troisième imagine, un quatrième juge. Les hommes sont plus portés qu'on ne pense à croire que ce sont des facultés différentes & séparées. C'est cependant le même être qui fait toutes ces opérations, que nous ne connaissons que par leurs effets, sans pouvoir rien connnaître de cet être.

SECTION II.

Les bêtes en ont comme vous, témoin votre chien qui chasse dans ses rêves.

Les choses se peignent en la fantaisie, dit *Descartes*, comme les autres. Oui; mais qu'est-ce que c'est que la fantaisie? & comment les choses s'y peignent-elles? est-ce avec de la matière subtile? *Que sais-je!* est la réponse à toutes les questions touchant les premiers ressorts.

Rien ne vient dans l'entendement sans une image. Il faut, pour que vous acquériez cette idée si confuse d'un espace infini, que vous ayez

ayez eu l'image d'un espace de quelques pieds. Il faut, pour que vous ayez l'idée de DIEU, que l'image de quelque chose de plus puissant que vous ait long-temps remué votre cerveau.

Vous ne créez aucune idée, aucune image, je vous en défie. L'*Arioste* n'a fait voyager *Astolphe* dans la lune que long-temps après avoir entendu parler de la lune, de *St Jean* & des Paladins.

On ne fait aucune image, on les assemble, on les combine. Les extravagances des *Mille & une nuits* & des contes des fées, &c. &c. ne sont que des combinaisons.

Celui qui prend le plus d'images dans le magasin de la mémoire est celui qui a le plus d'imagination.

La difficulté n'est pas d'assembler ces images avec prodigalité & sans choix. Vous pourriez passer un jour entier à représenter sans effort & sans presque aucune attention un beau vieillard avec une grande barbe blanche, vêtu d'une ample draperie, porté au milieu d'un nuage sur des enfans joufflus qui ont de belles paires d'ailes, ou sur une aigle d'une grandeur énorme, tous les dieux & tous les animaux autour de lui, des trépieds d'or qui courent pour arriver à son conseil, des roues qui tournent d'elles-mêmes, qui marchent en tournant, qui ont quatre faces, qui sont couvertes d'yeux, d'oreilles, de langues & de nez; entre ces trépieds & ces roues une foule de morts qui ressuscitent au bruit du tonnerre, les sphères célestes qui dansent & qui font entendre un concert harmonieux, &c. &c &c.; les hôpitaux des fous sont remplis de pareilles imaginations.

On distingue l'imagination qui dispose les événemens d'un poëme, d'un roman, d'une tragédie, d'une comédie, qui donne aux personnages des caractères, des passions ; c'est ce qui demande le plus profond jugement & la connaissance la plus fine du cœur humain ; talens nécessaires avec lesquels pourtant on n'a encore rien fait, ce n'est que le plan de l'édifice.

L'imagination qui donne à tous ces personnages l'éloquence propre de leur état, & convenable à leur situation, c'est là le grand art & ce n'est pas encore assez.

L'imagination dans l'expression, par laquelle chaque mot peint une image à l'esprit sans l'étonner, comme dans Virgile ;

Remigium alarum.
Mœrentem adjungens fraterna morte juventum.
Velorum pandimus alas.
Pendent circum oscula nati.
Immortale jecur tundens, fecundaque pœnis,
Viscera.
Et caligantem nigra formidine lucum.
Fata vocant conditque natantia lumina lethum.

Virgile est plein de ces expressions pittoresques dont il enrichit la belle langue latine, & qu'il est si difficile de bien rendre dans nos jargon d'Europe, enfans bossus & boiteux d'un grand homme de belle taille, mais qui ne laissent pas d'avoir leur mérite, & d'avoir fait de très-bonnes choses dans leur genre.

Il y a une imagination étonnante dans les

mathématiques. Il faut commencer par se peindre nettement dans l'esprit la figure, la machine qu'on invente, ses propriétés ou ses effets. Il y avait beaucoup plus d'imagination dans la tête d'*Archimède* que dans celle d'*Homère*.

De même que l'imagination d'un grand mathématicien doit être d'une exactitude extrême, celle d'un grand poëte doit être très-châtiée. Il ne doit jamais présenter d'images incompatibles, incohérentes, trop exagérées, trop peu convenables au sujet.

Pulchérie, dans la tragédie d'*Héraclius*, dit à *Phocas* :

La vapeur de mon sang ira grossir la foudre
Que DIEU tient déjà prête à te réduire en poudre.

Cette exagération forcée ne paraît pas convenable à une jeune princesse, qui, supposé qu'elle ait ouï dire que le tonnerre se forme des exhalaisons de la terre, ne doit pas présumer que la vapeur d'un peu de sang répandu dans une maison ira former la foudre. C'est le poëte qui parle, & non la jeune princesse. *Racine* n'a point de ces imaginations déplacées ; cependant, comme il faut mettre chaque chose à sa place, on ne doit pas regarder cette image exagérée comme un défaut insupportable, ce n'est que la fréquence de ces figures qui peut gâter entièrement un ouvrage.

Il serait difficile de ne pas rire de ces vers :

Quelques noires vapeurs que puissent concevoir
Et la mère & la fille ensemble au désespoir,

Tout ce qu'elles pourront enfanter de tempêtes
Sans venir jusqu'à nous, crèvera sur nos têtes;
Et nous érigerons, dans cet heureux séjour,
De leur haine impuissante un trophée à l'amour.

Ces vapeurs de la mère & de la fille qui enfantent des tempêtes, ces tempêtes qui ne viennent point jusqu'à Placide, & qui crèvent sur les têtes pour ériger un trophée d'une haine, sont assurément des imaginations aussi incohérentes, aussi étranges que mal exprimées. *Racine*, *Boileau*, *Molière*, les bons auteurs du siècle de *Louis XIV* ne tombent jamais dans ce défaut puéril.

Le grand défaut de quelques autres qui sont venus après le siècle de *Louis XIV*, c'est de vouloir toujours avoir de l'imagination & de fatiguer le lecteur par cette vicieuse abondance d'images recherchées, autant que par des rimes redoublées, dont la moitié au moins est inutile. C'est ce qui a fait tomber enfin tant de petits poëmes comme Verd-verd, la Chartreuse, les Ombres, qui eurent la vogue pendant quelque temps.

Omne super vacuum pleno de pectore manat.

On a distingué dans le grand dictionnaire encyclopédique l'imagination active & la passive. L'active est celle dont nous avons traité; c'est ce talent de former des peintures neuves de toutes celles qui sont dans notre mémoire.

La passive n'est presque autre chose que la mémoire, même dans un cerveau vivement

ému. Un homme d'une imagination active & dominante, un prédicateur de la ligue en France, ou des Puritains en Angleterre, harangue la populace d'une voix tonnante, d'un œil enflammé & d'un geste d'énergumène, représente JESUS-CHRIST demandant justice au Père éternel des nouvelles plaies qu'il a reçues des royalistes, des clous que ces impies viennent de lui enfoncer une seconde fois dans les pieds & dans les mains. Vengez DIEU le père, vengez le sang de DIEU le fils, marchez sous les drapeaux du St Esprit; c'était autrefois une colombe; c'est aujourd'hui un aigle qui porte la foudre. Les imaginations passives ébranlées par ces images, par la voix, par l'action de ces charlatans sanguinaires, courent du prône & du prêche tuer des royalistes & se faire pendre.

Les imaginations passives vont s'émouvoir tantôt aux sermons, tantôt aux spectacles, tantôt à la Grève, tantôt au sabbat.

IMPIE.

QUEL est l'impie? c'est celui qui donne une barbe blanche, des pieds & des mains à l'Etre des êtres, au grand *Demiourgos*, à l'intelligence éternelle par laquelle la nature est gouvernée. Mais ce n'est qu'un impie excusable, un pauvre impie contre lequel on ne doit pas se fâcher.

Si même il peint le grand Etre incompréhensible porté sur un nuage qui ne peut rien porter; s'il est assez bête pour mettre DIEU

dans un brouillard, dans la pluie ou sur une montagne, & pour l'entourer de petites faces rondes, joufflées, enluminées, accompagnées de deux ailes, je ris, & je lui pardonne de tout mon cœur.

L'impie qui attribue à l'Etre des êtres des prédictions déraisonnables & des injustices me fâcherait, si ce grand Etre ne m'avait fait présent d'une raison qui réprime ma colère. Ce sot fanatique me répète, après d'autres, que ce n'est pas à nous à juger de ce qui est raisonnable & juste dans le grand Etre, que sa raison n'est pas comme notre raison, que sa justice n'est pas comme notre justice. Eh! comment veux-tu, mon fou d'énergumène, que je juge autrement de la justice & de la raison que par les notions que j'en ai? veux-tu que je marche autrement qu'avec mes pieds, & que je te parle autrement qu'avec ma bouche?

L'impie qui suppose le grand Etre jaloux, orgueilleux, malin, vindicatif, est plus dangereux. Je ne voudrais pas coucher sous le même toit avec cet homme.

Mais comment traiterez-vous l'impie qui vous dit: Ne vois que par mes yeux, ne pense point; je t'annonce un Dieu tyran qui m'a fait pour être ton tyran; je suis son bien-aimé; il tourmentera pendant toute l'éternité des millions de ses créatures qu'il déteste pour me réjouir; je ferai ton maître dans ce monde, & je rirai de tes supplices dans l'autre?

Ne vous sentez-vous pas une démangeaison de rosser ce cruel impie? & si vous êtes né doux, ne courez-vous pas de toutes vos forces

à l'Occident quand ce barbare débite ces rêveries atroces à l'Orient ?

A l'égard des impies qui manquent à se laver le coude vers Alep & vers Erivan, ou qui ne se mettent pas à genoux devant une procession de capucins à Perpignan, ils sont coupables sans doute ; mais je ne crois pas qu'on doive les empaler.

IMPOT.

SECTION PREMIÈRE.

On a fait tant d'ouvrages philosophiques sur la nature de l'impôt qu'il faut bien en dire ici un petit mot. Il est vrai que rien n'est moins philosophique que cette matière ; mais elle peut rentrer dans la philosophie morale, en représentant à un surintendant des finances, ou à un tefterdar turc, qu'il n'est pas selon la morale universelle de prendre l'argent de son prochain, & que tous les receveurs, douaniers, commis des aides & gabelles, sont maudits dans l'Evangile.

Tout maudits qu'ils sont, il faut pourtant convenir qu'il est impossible qu'une société subsiste sans que chaque membre paie quelque chose pour les frais de cette société. Et puisque tout le monde doit payer, il est nécessaire qu'il y ait un receveur. On ne voit pas pourquoi ce receveur est maudit, & regardé comme un idolâtre. Il n'y a certainement nulle idolâtrie à recevoir l'argent des convives pour payer leur souper.

Dans les républiques & dans les Etats qui, avec le nom de *royaume*, ſont des républiques en effet, chaque particulier eſt taxé ſuivant ſes forces & ſuivant les beſoins de la ſociété.

Dans les royaumes deſpotiques, ou, pour parler plus poliment, dans les Etats monarchiques, il n'en eſt pas tout-à-fait de même. On taxe la nation ſans la conſulter. Un agriculteur qui a douze cents livres de revenu eſt tout étonné qu'on lui en demande quatre cents. Il en eſt même pluſieurs qui ſont obligés de payer plus de la moitié de ce qu'ils recueillent. (1)

A quoi eſt employé tout cet argent? l'uſage le plus honnête qu'on puiſſe en faire eſt de le donner à d'autres citoyens.

Le cultivateur demande pourquoi on lui ôte la moitié de ſon bien pour payer des ſoldats, tandis que la centième partie ſuffirait? on lui répond, qu'outre les ſoldats il faut payer les arts & le luxe, que rien n'eſt perdu, que chez les Perſes on aſſignait à la reine des villes &

(1) Avouons que s'il y a quelques républiques où l'on faſſe ſemblant de conſulter la nation, il n'y en a peut-être pas une ſeule où elle ſoit réellement conſultée.

Avouons encore qu'en Angleterre, à l'exemption près de tout impôt perſonnel, il y a dans les taxes autant de diſproportion, de gênes, de faux frais, de pourſuites violentes que dans aucune monarchie. Avouons enfin qu'il eſt très-poſſible que dans une république le corps légiſlatif ſoit intéreſſé à maintenir une mauvaiſe adminiſtration d'impôts, tandis qu'un monarque ne peut y avoir aucun intérêt. Ainſi le peuple d'une république peut avoir à craindre & l'erreur & la corruption de ſes chefs, au lieu que les ſujets d'un monarque n'ont que ſes erreurs à redouter.

des

des villages pour payer sa ceinture, ses pantoufles & ses épingles.

Il réplique qu'il ne sait point l'histoire de Perse, & qu'il est très-fâché qu'on lui prenne la moitié de son bien pour une ceinture, des épingles & des souliers, qu'il les fournirait à bien meilleur marché, & que c'est une véritable écorcherie.

On lui fait entendre raison en le mettant dans un cachot, & en fesant vendre ses meubles. S'il résiste aux exacteurs que le nouveau Testament a damnés, on le fait pendre, & cela rend tous ses voisins infiniment accommodans.

Si tout cet argent n'était employé par le souverain qu'à faire venir des épiceries de l'Inde, du café de Moka, des chevaux anglais & arabes, des soies du Levant, des colifichets de la Chine, il est clair qu'en peu d'années il ne resterait pas un sou dans le royaume. Il faut donc que l'impôt serve à entretenir les manufactures, & que ce qui a été versé dans les coffres du prince retourne aux cultivateurs. Ils souffrent, ils se plaignent: les autres parties de l'État souffrent & se plaignent aussi; mais au bout de l'année il se trouve que tout le monde a travaillé & a vécu bien ou mal.

Si par hasard l'homme agreste va dans la capitale, il voit avec des yeux étonnés une belle dame, vêtue d'une robe de soie brochée d'or, traînée dans un carrosse magnifique par deux chevaux de prix, suivie de quatre laquais, habillés d'un drap à vingt francs l'aune; il s'adresse à un des laquais de cette belle dame, & lui dit: Monseigneur, où cette dame prend-elle tant d'argent pour faire une si grande

dépense ? Mon ami, lui dit le laquais, le roi lui fait une pension de quarante mille livres. Hélas ! dit le rustre, c'est mon village qui paye cette pension. Oui, répond le laquais ; mais la soie que tu as recueillie, & que tu as vendue, a servi à l'étoffe dont elle est habillée, mon drap est en partie de la laine de tes moutons ; mon boulanger a fait mon pain de ton blé ; tu as vendu au marché les poulardes que nous mangeons ; ainsi la pension de madame est revenue à toi & à tes camarades.

Le payſan ne convient pas tout-à-fait des axiomes de ce laquais philoſophe : cependant, une preuve qu'il y a quelque choſe de vrai dans ſa réponſe, c'eſt que le village ſubſiſte, & qu'on y fait des enfans, qui tout en ſe plaignant feront auſſi des enfans qui ſe plaindront encore.

SECTION II.

Si on était obligé d'avoir tous les édits des impôts, & tous les livres faits contr'eux, ce ſerait l'impôt le plus rude de tous.

On ſait bien que les taxes ſont néceſſaires, & que la malédiction prononcée dans l'Evangile contre les publicains ne doit regarder que ceux qui abuſent de leur emploi pour vexer le peuple. Peut-être le copiſte oublia-t-il un mot, comme l'épithète de *pravus*. On aurait pu dire *pravus publicanus* ; ce mot était d'autant plus néceſſaire que cette malédiction générale eſt une contradiction formelle avec les paroles qu'on met dans la bouche de JESUS-CHRIST, *Rendez à Céſar ce qui eſt à Céſar.*

Certainement celui qui recueille les droits de *Céſar* ne doit pas être en horreur ; c'eût été inſulter l'ordre des chevaliers romains, & l'empereur lui-même ; rien n'aurait été plus mal-aviſé.

Dans tous les pays policés les impôts ſont très-forts, parce que les charges de l'Etat ſont très-peſantes. En Eſpagne, les objets de commerce qu'on envoie à Cadix & de-là en Amérique payent plus de trente pour cent avant qu'on ait fait votre compte.

En Angleterre, tout impôt ſur l'importation eſt très-conſidérable ; cependant on le paye ſans murmure ; on ſe fait même une gloire de le payer. Un négociant ſe vante de faire entrer quatre à cinq mille guinées par an dans le tréſor public.

Plus un pays eſt riche, plus les impôts y ſont lourds. Des ſpéculateurs voudraient que l'impôt ne tombât que ſur les productions de la campagne. Mais quoi ! j'aurai ſemé un champ de lin qui m'aura rapporté deux cents écus ; & un gros manufacturier aura gagné deux cents mille écus en feſant convertir mon lin en dentelles ; ce manufacturier ne payera rien, & ma terre payera tout ; parce que tout vient de la terre ? La femme de ce manufacturier fournira la reine & les princeſſes de beau point d'Alençon ; elle aura de la protection ; ſon fils deviendra intendant de juſtice, police & finance, & augmentera ma taille dans ma miſérable vieilleſſe ! Ah ! meſſieurs les ſpéculateurs, vous calculez mal ; vous êtes injuſtes. (2)

(2) Voyez les notes de l'*Homme aux quarante écus*, Romans, tome II.

Le point capital ſerait qu'un peuple entier ne fût point dépouillé par une armée d'alguazils, pour qu'une vingtaine de ſangſues de la cour ou de la ville s'abreuvât de leur ſang.

Le duc de *Sulli* raconte, dans ſes *Economies politiques*, qu'en 1585 il y avait juſte vingt ſeigneurs intéreſſés au bail des fermes, à qui les adjudicataires donnaient trois millions deux cents quarante-huit mille écus.

C'était encore pis ſous *Charles IX* & ſous *François I*; ce fut encore pis ſous *Louis XIII*. Il n'y eut pas moins de déprédation dans la minorité de *Louis XIV*. La France, malgré tant de bleſſures, eſt en vie. Oui; mais ſi elle ne les avait pas reçues, elle ſerait en meilleure ſanté. Il en eſt ainſi de pluſieurs autres Etats.

SECTION III.

Il eſt juſte que ceux qui jouiſſent des avantages de l'Etat en ſupportent les charges. Les eccléſiaſtiques & les moines qui poſsèdent de grands biens, devraient par cette raiſon contribuer aux impôts en tout pays comme les autres citoyens.

Dans des temps que nous appelons *barbares*, les grands bénéfices & les abbayes ont été taxés en France au tiers de leurs revenus. (*a*)

Par une ordonnance de l'an 1188, *Philippe-Auguſte* impoſa le dixième des revenus de tous les bénéfices.

Philippe le bel fit payer le cinquième, enſuite

(*a*) *Aimon*, liv. V, chap. LIV. *Lebret*, plaid. II.

le cinquantième, & enfin le vingtième de tous les biens du clergé.

Le roi *Jean*, par une ordonnance du 12 mars 1355, taxa au dixième des revenus de leurs bénéfices & de leurs patrimoines, les évêques, les abbés, les chapitres & généralement tous les ecclésiastiques. (*b*)

Le même prince confirma cette taxe par deux autres ordonnances, l'une du 3 mars, l'autre du 28 décembre 1358. (*c*)

Dans les lettres-patentes de *Charles V* du 22 juin 1372, il est statué que les gens d'église payeront les tailles & les autres impositions réelles & personnelles. (*d*)

Ces lettres-patentes furent renouvelées par *Charles VI* en 1390.

Comment ces lois ont-elles été abolies, tandis que l'on a conservé tant de coutumes monstrueuses, & d'ordonnances sanguinaires?

Le clergé paye à la vérité une taxe sous le nom de *don gratuit*; &, comme l'on sait, c'est principalement la partie la plus utile & la plus pauvre de l'Eglise, les curés, qui payent cette taxe. Mais pourquoi cette différence & cette inégalité de contributions entre les citoyens d'un même Etat? Pourquoi ceux qui jouissent des plus grandes prérogatives, & qui sont quelquefois inutiles au bien public, payent-ils moins que le laboureur qui est si nécessaire?

(*b*) *Ord. du Louvre*, tome IV.
(*c*) *Ibid.*
(*d*) *Ord. du Louvre*, tome V.

La république de Veniſe vient de donner des règlemens ſur cette matière, qui paraiſſent faits pour ſervir d'exemple aux autres Etats de l'Europe.

SECTION IV.

NON-SEULEMENT les gens d'égliſe ſe prétendent exempts d'impôts, ils ont encore trouvé le moyen, dans pluſieurs provinces, de mettre des taxes ſur le peuple, & de ſe les faire payer comme un droit légitime.

Dans quelques pays, les moines s'y étant emparés des dixmes, au préjudice des curés, les payſans ont été obligés de ſe taxer eux-mêmes pour fournir à la ſubſiſtance de leurs paſteurs; & ainſi dans pluſieurs villages, ſur-tout en Franche-Comté, outre la dixme que les paroiſſiens payent à des moines ou à des chapitres, ils payent encore par feux trois ou quatre meſures de blé à leurs curés.

On appelle cette taxe *droit de moiſſon* dans quelques provinces, & *boiſſelage* dans d'autres.

Il eſt juſte ſans doute que les curés ſoient bien payés; mais il vaudrait beaucoup mieux leur rendre une partie de la dixme que les moines leur ont enlevée que de ſurcharger de pauvres payſans.

Depuis que le roi de France a fixé les portions congrues par ſon édit du mois de mai 1768, & qu'il a chargé les décimateurs de les payer, il ſemble que les payſans ne devraient plus être tenus de payer une ſeconde dixme à leurs curés; taxe à laquelle ils ne

s'étaient obligés que volontairement & dans le temps où le crédit & la violence des moines avaient ôté aux pasteurs tous les moyens de subsister.

Le roi a aboli cette seconde dixme dans le Poitou par des lettres-patentes du mois de juillet 1769, enregistrées au parlement de Paris le 11 du même mois.

Il serait bien digne de la justice & de la bienfesance de sa majesté de faire une loi semblable pour les autres provinces qui se trouvent dans le même cas que celle du Poitou, comme la Franche-Comté, &c.

Par M. Chr. avocat de Besançon,

Fin du huitième Volume.

TABLE
DES ARTICLES
Contenus dans ce Volume.

GRAND, GRANDEUR. *De ce qu'on entend par ces mots.* Page 3
GRAVE, GRAVITÉ. 7
GREC. *Observation sur l'anéantissement de la langue grecque à Marseille.* 9
GRÉGOIRE VII. 11
GUERRE. 18
GUEUX, MENDIANT. 25
HABILE, HABILETÉ. 28
HAUTAIN. 31
HAUTEUR. *Grammaire, morale.* 33
HÉMISTICHE. 34
HÉRÉSIE. SECTION I. 40
SECTION II. *De l'extirpation des héréſies.* 46
SECTION III. 49
HERMÈS, OU ERMÈS, OU MERCURE TRISMÉGISTE, OU THAUT, OU TAUT, OU THOT. 55
HEUREUX, HEUREUSE, HEUREUSEMENT. 60
HIPATHIE. 64
HISTOIRE. SECTION I. *Définition.* 66
Premiers fondemens de l'hiſtoire. Ibid.
Des monumens. 68
SECTION II. 74
SECTION III. *De la certitude de l'iſtoire.* 80
Incertitude de l'hiſtoire. 82

Les

Les temples, les fêtes, les cérémonies annuelles, les médailles mêmes sont-elles des preuves historiques? 83
Doit-on dans l'histoire inférer des harangues & faire des portraits? 85
Des portraits. 86
De la maxime de Cicéron concernant l'histoire; que l'historien n'ose dire une fausseté ni cacher une vérité. Ibid.
De l'histoire satirique. 87
SECTION IV. *De la méthode, de la manière d'écrire l'histoire, & du style.* 90
SECTION V. *Histoire des rois juifs, & des Paralipomènes.* 93
SECTION VI. *Des mauvaises actions consacrées ou excusées dans l'histoire.* 95
HISTORIOGRAPHE. 98
HOMME. 102
Différentes races d'hommes. 108
Que toutes les races d'hommes ont toujours vécu en société. 110
L'homme est-il né méchant? 114
De l'homme dans l'état de pure nature. 118
Examen d'une pensée de Pascal sur l'homme. 120
Réflexion générale sur l'homme. 122
HONNEUR. Ibid.
HORLOGE. *Horloge d'Achas.* 127
HUMILITÉ. 130
JAPON. 133
JEOVA. 136
JEPHTÉ, SECTION I. 137
SECTION II. 138
JÉSUITES, ou ORGUEIL. 141
JOB. 147

JOSEPH. 152
JUDÉE. 156
JUIFS. SECTION I. 158
SECTION II. *Sur la loi des Juifs.* 175
SECTION III. *De la dispersion des Juifs.* 177
SECTION IV. *Réponse à quelques objections.* 182
Lettres à messieurs Joseph Ben Jonathan, Aaron Mathathaï & David Wincker. PREMIÈRE LETTRE. Ibid.
SECONDE LETTRE. *De l'antiquité des Juifs.* 185
TROISIÈME LETTRE. *Sur quelques chagrins arrivés au peuple de* DIEU. 190
QUATRIÈME LETTRE. *Sur la femme à Michas.* 192
CINQUIÈME LETTRE. *Assassinats juifs. Les Juifs ont-ils été antropophages? leurs mères ont-elles couché avec des boucs? les pères & mères ont-ils immolé leurs enfans? & quelques autres belles actions du peuple de* DIEU. 194
Calamités juives & grands assassinats. Ibid.
Roitelets, ou melchim juifs. 196
Si les Juifs ont mangé de la chair humaine? 197
Si les dames juives couchèrent avec des boucs? Ibid.
Si les Juifs immolèrent des hommes? Ibid.
Des trente-deux mille pucelles, des soixante & quinze mille bœufs, & du fertile désert de Madian. 198
Des enfans juifs immolés par leurs mères. 200
SIXIÈME LETTRE. *Sur la beauté de la terre promise.* 202

SEPTIÈME LETTRE. *Sur la charité que le peuple de* DIEU *& les chrétiens doivent avoir les uns pour les autres.* 206
JULIEN. SECTION I. 207
SECTION II. 213
SECTION III. 220
DU JUSTE ET DE L'INJUSTE. 223
JUSTICE. 225
Lettre de M. Caſſen à M. Beccaria. 226
Préſomptions contre la famille Verron. 229
Préſomptions en faveur de la famille Verron. 232
Raiſons du maréchal de camp contre les raiſons de la famille Verron. 234
IDÉE. SECTION I. 243
SECTION II. *Tout en* DIEU. 246
Lois de la nature. 247
Mécanique des ſens & des idées. 248
Le grand Être fait tout. 249
Comment tout eſt-il action de DIEU ? 250
IDENTITÉ. 252
IDOLE, IDOLATRE, IDOLATRIE. 254
SECTION I. *Y a-t-il jamais eu un gouvernement idolâtre ?* 256
SECTION II. *Examen de l'idolâtrie ancienne.* 259
SECTION III. *Si les Perſes, les Sabéens, les Egyptiens, les Tartares, les Turcs ont été idolâtres ; & de quelle antiquité eſt l'origine des ſimulacres appelés idoles? Hiſtoire de leur culte.* 265
IGNACE DE LOYOLA. 276
IGNORANCE. SECTION I. 279
Première ignorance. 280
Seconde ignorance. 282

Troisième ignorance. Ibid.
Quatrième ignorance. 283
Cinquième ignorance. Ibid.
Sixième ignorance. 287
SECTION II. *Les ignorances.* 289
IMAGINATION. SECTION I. 293
SECTION II. 304
IMPIE. 309
IMPOT. SECTION I. 311
SECTION II. 314
SECTION III. 316
SECTION IV. 318

Fin de la Table.

AB: 22 7/1 (59)
S

Dl 5472c

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51049/fragment/page=0335

V R E S

L E T E S

E

OLTAIRE.

NTE-NEUVIEME.

BIBLIOTHEK Z. ROSSIA

X-PONTS,

t COMPAGNIE.

9 2.

Farbkarte #13
B.I.G.
Inches
Centimetres
Blue
Cyan
Green
Yellow
Red
Magenta
White
3/Color
Black
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51049/fragment/page=0337